

UNIVERSITE D'ORLEANS
UFR Lettres, Langues et Sciences Humaines
Département de Géographie – Aménagement

**DEA AMENAGEMENT
DEVELOPPEMENT, ENVIRONNEMENT (ADEn)**

ANNEE UNIVERSITAIRE 2001 – 2002

MEMOIRE DE RECHERCHE

Damien DAVY

**La vannerie et l'*arouman*, *Ischnosiphon spp.*, chez les Palikur du village de Kamuyene (Guyane - française) :
Etude ethnobotanique d'une filière commerciale**



Option B : Politiques du développement et de l'environnement : normes et acteurs

RESPONSABLE DU STAGE : M. François RENOUX et Mme Marie FLEURY

DEA ADEn

MEMOIRE DE RECHERCHE

**La vannerie et l'*arouman*, *Ischnosiphon spp.*, chez les Palikur du village de Kamuyene (Guyane - française) :
Etude ethnobotanique d'une filière commerciale**

Damien DAVY

DIRECTEUR DE RECHERCHE : M. Pierre GRENAND, IRD Orléans

RESPONSABLE DU STAGE : M. François RENOUX et Mme Marie FLEURY

LABORATOIRE D'ACCUEIL : IRD de Cayenne (Guyane – Française)

MEMBRES DU JURY :

Mme Françoise GRENAND

M. Jean-Paul LESCURE

M. Pierre GRENAND

M. François RENOUX

Date de soutenance 12 Septembre 2002

RESUME :

La Guyane française a des ressources floristiques considérables, ses habitants autochtones ont depuis longtemps utilisé celles-ci à des fins technologiques entre autres. Depuis bien avant l'arrivée des Blancs, les Palikur, une des six ethnies amérindiennes de ce département français, confectionnent des vanneries à partir de l'*arouman*, *Ischnosiphon spp.*. L'usage de cette monocotylédone a beaucoup évolué depuis le début du siècle. A travers une étude ethnobotanique décrivant cette filière de la caractérisation de la ressource à la vente des vanneries finies, je montre que l'exploitation à des fins artisanales de ce Produit Forestier Non-Ligneux (PFNL) est en pleine mutation. En effet, il y a non seulement eu un passage d'un usage domestique à un usage commercial de cette activité, mais aussi une féminisation ainsi qu'une perte des savoirs techniques et culturels liée à une précarité certaine tant sociale qu'économique. Cet artisanat pourrait être, en étant valorisé, un véritable moyen de ré-appropriation, par les Palikur, de leurs savoirs traditionnels, en vendant un artisanat d'art de bonne qualité à côté de produits d'appel plus classiques. Mais, il faudra veiller à ce que cette valorisation ne nuise pas à la ressource car si aujourd'hui, l'exploitation ne semble pas porter préjudice à ce PFNL, un développement réfléchi de cet artisanat devra se faire dans le cadre d'un développement soutenable.

Mots-Clefs : *Ischnosiphon spp.*, vannerie, développement soutenable, Palikur, artisanat, P.F.N.L., ethnobotanique, savoir traditionnel, Guyane française.

ABSTRACT :

The French Guyana has a lot of vegetable resources, which the indigenous inhabitants have for a long time put to technological use, among other things. Since long before the arrival of the white people, the Palikur, one of the six amerindian ethnic groups of this French Department, has made basketry with *arouman*, *Ischnosiphon spp.*. But, since the beginning of this century, the use of this monocotyledone has undergone a lot of modification. Through an ethnobotanic study tracing the development from the resource characterization to the selling of the finished basketwork, I can show that this exploitation of a Non Woody Forest Product (NWFP) for a handicraft purpose is in a state of change. Indeed, not only has there been a move from a domestic use to a commercial use of this cottage industry, but also a feminization, and a loss of technical and cultural knowledge linked to a real social and economic insecurity. This craft, were it to be given value, could be, for the Palikur, a really good way to reappropriate their original skills, by selling a good quality hand produced product, alongside products with a more traditional appeal. But, we must ensure that the re-evaluation of this resource does not damage the resource itself, because, though today this exploitation seems not to be prejudicial to this NWFP, any development of this handicraft must be taken in the context of sustainable development.

Key words : *Ischnosiphon spp.*, basketry, sustainable development, Palikur, handicraft, N.W. F. P., ethnobotany, original skill, French Guyana.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier Manuel YOYO et sa famille pour l'accueil chaleureux qu'ils m'ont accordé dans leur foyer. Toutes ces semaines passées parmi eux m'ont permis de mieux comprendre la réalité quotidienne de cette communauté. Merci à Ignacio FELICIO de m'avoir consacré du temps à me raconter nombre de contes et histoires palikur, merci à M. Roland NORINO qui m'a toujours accueilli avec le sourire. Je remercie aussi tous les artisans, Maurice NORINO et sa femme, Isabelle BATISTA et son mari, Samuel BATISTA et sa femme, Raymone BATISTA et beaucoup d'autres que je n'oublie pas. J'ai apprécié aussi la disponibilité permanente des gens du village qui ont bien voulu répondre, avec le sourire, à mes questions.

Je remercie également Pitou, Laurence, Dominique et tous leurs collègues de la STEFD de l'ONF de m'avoir présenté aux Palikur et m'avoir emmené si souvent au village.

Merci à François RENOUX, mon maître de stage, qui m'a éclairé sur nombre de choses à propos des Palikur et de la Guyane et qui a su me guider pour mon travail de terrain.

Merci à Marie FLEURY pour m'avoir accueilli au sein de son équipe à l'IRD de Cayenne et m'avoir, avec Christian MORETTI, donner les moyens de réaliser mon étude.

Merci à l'accueil des chercheurs et du personnel de l'IRD de Cayenne.

Merci à M. F. PREVOST, J. J. DE GRANVILLE et F. CROZET de l'Herbier de Guyane pour m'avoir aidé à déterminer mes échantillons d'herbiers.

Enfin, je remercie Pierre et Françoise GRENAND pour m'avoir guidé tout au long de ce travail et m'avoir enrichi par les discussions que nous avons eues ensemble. Je leur suis reconnaissant de m'avoir fait partager leur grand savoir sur la Guyane et sur nombre d'autres sujets.

" On inférerait volontiers que les espèces végétales et animales ne sont pas connues pour autant qu'elles sont utiles : elles sont décrétées utiles ou intéressantes parce qu'elles sont d'abord connues " Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, 1962.

Introduction

La Guyane française, avec ses 8 millions d'hectares (96 % de la surface du département) de surface boisée, offre aux gens qui l'habitent une très grande phytodiversité avec plus de 8 à 10 000 espèces de végétaux vasculaires dont 1200 ligneux estimés (DE GRANVILLE, 2001). Depuis que cette zone est habitée, les autochtones puis les populations issues du processus colonisateur ont su utiliser cette diversité comme source d'alimentation, de médicaments et de matériaux utilisables pour fabriquer tous ce qui est utile pour vivre dans ce milieu. Une plante a des applications soit alimentaires, médicinales ou technologiques et certaines regroupent les trois qualités à elles seules. Cet héritage construit sur le temps long par les sociétés locales constitue une véritable mine de savoir qui prend toute sa place dans le corpus scientifique de l'humanité. Ces connaissances indigènes sont bien souvent conservées par une poignée d'hommes ou de femmes qui sont en nombre de plus en plus restreint dans toutes ces sociétés. A la suite d'Amadou Hampaté BA, écrivain malien, qui parlait de la perte du savoir sur son continent, on peut affirmer que “ *Quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle* ” ; en effet, en Afrique ou en Amérique du Sud entre autres, les savoirs n'étaient pas couchés sur le papier et pour éviter de perdre ces précieuses connaissances liées au milieu, les sciences sociales et naturelles associées aux communautés autochtones doivent s'entraider pour conserver ce savoir. L'ethnobotanique est une science qui permet, à travers sa transversalité, d'appréhender les connaissances liées aux végétaux et, comme l'exposait FORD en 1987 cité par PLOTKIN (1995), elle étudie “ *the totality of the place of plants in a culture and the detect interaction by the people with the plants* ”.

Cette étude se propose d'étudier l'utilisation des *arouman*, *Ischnosiphon spp.* à des fins artisanales au sein d'un village Palikur, ethnie Amérindienne de Guyane française. Cette plante entre comme matériel de base pour confectionner des vanneries. Et, en tant que produit naturel exploité dans un milieu forestier, elle peut être considérée comme un Produit Forestier Non-Ligneux (P.F.N.L.).

Cette activité de vannerie pratiquée depuis des temps très anciens dans cette ethnie, et ce, bien avant les premiers contacts avec les Européens, connaît aujourd'hui des changements. En effet, elle est dorénavant largement pratiquée dans un but commercial. La mutation de cette activité est-elle soutenable pour la ressource ? Cette activité peut-elle être un atout pour lutter contre un oubli des traditions ainsi qu'être un moyen de développement pour le village ? Telles sont les questions que nous allons nous poser tout au long de ce travail.

Dans une première partie, j'exposerai les conditions environnementales de la zone et présenterai la société Palikur à travers un historique et des données ethnologiques. Ensuite, j'aborderai la méthodologie utilisée pour mon étude et apporterai des critiques à celle-ci. Dans une troisième partie, je présenterai mes résultats en les décomposant en trois chapitres. Un premier abordera les résultats ethnologiques et socio-économiques, un deuxième chapitre présentera les aspects techniques puis un troisième présentera les résultats des études botaniques et écologiques. Enfin, dans une quatrième partie, je discuterai des résultats en faisant un état des lieux de la ressource *arouman* et de son activité, puis les perspectives de l'activité seront abordées en gardant toujours à l'esprit le souci d'une exploitation soutenable de cette ressource.

Première partie:

Présentation de la zone d'étude et des Palikur

1- Aspect environnemental de la zone d'étude

1-1 Caractéristiques environnementales de la Guyane française

La Guyane française, avec une superficie de 84 000 km², est le plus grand département français. C'est le seul département d'outre mer (DOM) à ne pas être une île. Ce département avait une population – à dominante urbaine - de 157 213 habitants lors du dernier recensement de 1999. Il est situé sur le continent sud-américain et est inscrit dans une unité géomorphologique appelée plateau des Guyanes. Ce plateau est un très vieux craton pénéplané de plus de 1,5 millions de km². Celui-ci couvre la partie nord amazonienne du Brésil, la pointe orientale de la Colombie et du Venezuela et les trois Guyanes que sont la Guyana, le Surinam et la Guyane française. Les frontières de la Guyane française sont délimitées à l'Ouest par le fleuve Maroni qui le sépare du Surinam, à l'Est par le fleuve Oyapock faisant frontière avec l'état d'Amapá brésilien, le Brésil bordant aussi la Guyane sur toute sa frontière Sud. Tout le côté nord est bordé par l'Océan Atlantique, les eaux littorales étant chargées de limons charriés par le fleuve Amazone.

La Guyane française est située entre 2° et 6° de latitude Nord et 52° et 54° de longitude Ouest. Située dans la zone équatoriale de l'hémisphère Nord, son climat est largement déterminé par les deux ceintures anticycloniques subtropicales nommées “ Zone intertropicale de Convergence ” ou ZIC. Son climat comprend quatre saisons : la petite saison des pluies de fin novembre à mi-février, le petit été de mars, la saison des pluies à partir d'avril avec des fortes pluies pouvant durer plusieurs jours de suite, et enfin une saison sèche de mi-août à fin novembre. Notre étude s'est donc déroulée en pleine saison des pluies.

La Guyane est recouverte à 96 % par des formations boisées. Elles forment une véritable mosaïque d'écosystèmes engendrant une très grande diversité tant au niveau végétal qu'animal. On distingue deux grandes unités géomorphologiques, la zone des terres basses, occupant 6 % de la Guyane, et la zone des terres hautes, occupant 94 % de la Guyane. Ces unités se traduisent par différents types d'écosystèmes : des mangroves, des marais, des

savanes et forêts marécageuses dans les plaines côtières alluviales, des forêts hautes et variées sur les collines de l'intérieur, des formations végétales basses sur les inselbergs (DE GRANVILLE, 2001).

A partir de ces quelques données précisons mieux notre zone d'étude.

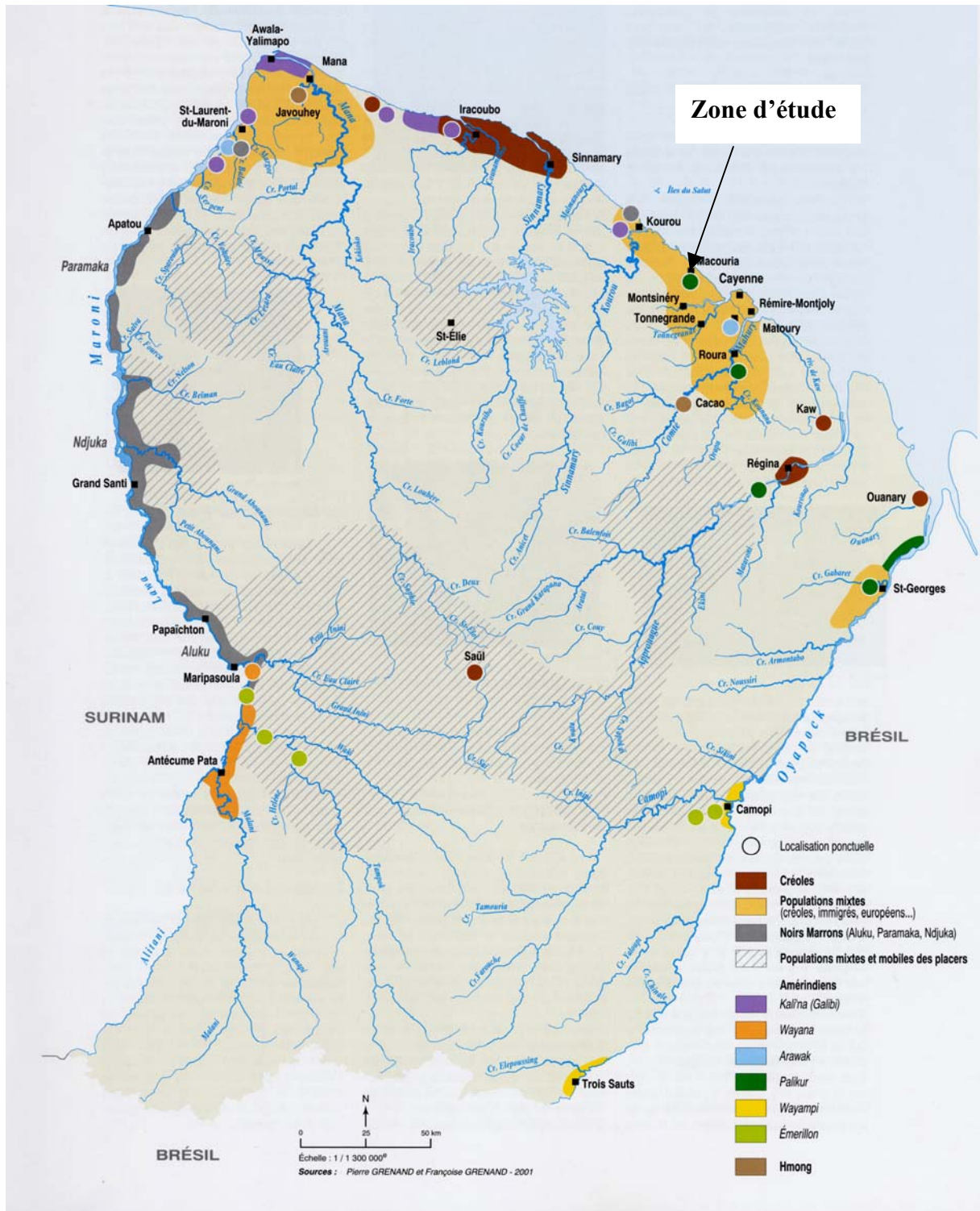
1-2 Caractéristiques environnementales de la zone d'étude

L'étude a été menée au village Palikur de Kamuyene situé sur la commune de Tonate Macouria qui se trouve au bord de la RN1 à une vingtaine de kilomètres de Cayenne en direction de Kourou (voir la carte n°1). La commune de Tonate-Macouria, avec celle d'Awala-Yalimapo, est la plus petite de la Guyane avec 320 km². Cette ville est un vieux bourg créole fondé en 1837 sur l'emplacement d'une plantation esclavagiste (Atlas illustré de la Guyane, 2001), sa population est toujours majoritairement créole mais les communautés métropolitaines, haïtienne, brésilienne et amérindienne sont également présentes. La communauté amérindienne, uniquement composée de palikur dans cette commune, se trouve regroupée à trois kilomètres avant le bourg sur le bord de la RN1 quand on vient de Cayenne. J'entrerais plus dans les détails sur les caractéristiques du village par la suite.

Notre zone d'étude est située à 4,98° de latitude Nord et 52,44° de longitude Ouest, sur la frange côtière des terres basses. Le village est distant du littoral de seulement 1 ou 2 km à vol d'oiseau. D'un point de vue climatique, la zone est relativement bien arrosée avec une moyenne de 1700 mm d'eau par an (certaines zones en Guyane reçoivent plus de 4000 mm d'eau par an !), la température moyenne étant de 26,5°C. Au niveau géologique, notre zone, située sur la plaine littorale, est constituée par des formations sableuses et argileuses quaternaires peu épaisses (MARTEAU P. et al., 2001).

Le village et les zones de collecte des *aroumans* sont sur une association de sols hydromorphes, organiques, humiques à gley, à anmoor acide, salés à sulfure reposant sur des alluvions ou complexes (BLANCANEUX P., 2001).

Le village est entouré de marais dominés par des *moucou-moucou*, *Montrichardia arborescens* (Aracée pouvant atteindre 3 mètres avec de larges feuilles en forme de cœur), par des abattis et par des forêts marécageuses. Les zones où sont exploités les *aroumans* se situent dans ces forêts marécageuses ou inondables dominées par le palmier pinot, *Euterpe oleracea*, et le *yayamadou marécage*, *Virola surinamensis*. Ces zones sont réellement inondées de mai à juillet.



Carte n° 1 - Localisation de la zone d'étude en Guyane française
 (D'après GRENAND et GRENAND in Atlas illustré de la Guyane, 2001)

2 - Les Palikur

2-1 Données historiques

Les Palikur appartiennent à la famille linguistique Arawak ; d'après GRENAND et GRENAND (1997), ils descendent des Aristé du bas-Amazone qui seraient remontés en Guyane française à travers l'Amapá brésilien bien avant l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique. Plusieurs travaux ont abordés l'ethnohistoire et l'archéologie des Palikur et des Amérindiens de Guyane en général (GRENAND, 1980; GRENAND et GRENAND 1987; GRENAND et GRENAND, 1997; HURAUULT, 1972; JÉRÉMIE, 2000).

NIMUENDAJU (1926) dans sa monographie sur les Palikur nous dresse un historique des Palikur à travers les témoignages des voyageurs et prêtres européens. Il nous précise que le nom des Palikur apparaît pour la première fois sous la plume de Vincente Yanez PINZON en 1513 pour désigner la province de Paricura située au Nord de l'Amazone. En 1652, le père A. BIET parle des Palikur vers le cap Orange entre la rivière Uaçá et le Cassiporé. Nous retrouvons ensuite sur la "carte de Guiane française" de D'ANVILLE en 1729 les Palikur inscrits avec la mention "amis des français". Ils vivent à cette époque entre la rive droite de l'Oyapock et la région du Couripi. NIMUENDAJU explique cette remontée des Palikur vers le nord par la pression exercée par les Portugais depuis Pará. GRENAND et GRENAND (1987) vont dans ce sens lorsqu'ils évoquent la tradition orale Palikur qui fait venir de loin vers le sud quatre des dix-huit clans formant le peuple Palikur contemporain et la fusion d'un noyau méridional avec des groupes du Nord. Lorsque j'ai recueilli le mythe expliquant l'origine des clans Palikur, voir l'annexe 1, mon informateur¹ m'a signalé que son clan venait de loin "de l'autre côté de l'Amazone, mes ancêtres sont venus à Rokawa² car ils fuyaient les blancs et la maladie". NIMUENDAJU continue en évoquant la visite du père FAUQUE (1839) chez les Palikur en 1736 et sa rencontre avec le chef de l'époque, Youcoura. ABONNENC (1951) nous signale l'ouverture d'une mission Jésuite pour Palikur en 1738 sur le Ouassa, par le père FOURRE. Il poursuit en nous parlant de LEPRIEUR qui en 1831 signale les Palikur en petit nombre le long de ce même cour d'eau. En 1854, D'ABBADIE recense 120 Palikur le long de l'Arucawa qui n'est autre que le fleuve Rokawa ou Urucaua pour les Brésiliens. Cela n'est pas le premier recensement de la population Palikur que l'on a, car HURAUULT (1972) rappelle que MOCQUET (1617) en 1604 évaluait à 4000 le nombre de

¹ Notre informateur I. FELICIO est du clan *washiyene*, clan de la montagne.

Palikur. Signalons au passage que, même si le nombre d'individus a beaucoup diminué en 200 ans, le peuple Palikur est une des rares ethnies Amérindiennes (avec les Kali'na³) à avoir vu arriver dès le début les colonisateurs blancs et à avoir survécu jusqu'à nos jours ! Après D'ABADDIE, NIMUENDAJU cite COUDREAU qui en 1891 compte 200 à 300 Palikur. Rappelons, que la majorité des Palikur est, à cette époque, localisée sur le bord de la rivière Rokawa et que cette zone, aujourd'hui faisant partie de l'Amapá brésilienne, était une zone dominée par les Français et revendiquée par les Portugais puis par le Brésil indépendant. Ce n'est qu'avec le traité de Berne de 1900 que le contesté franco-brésilien finira. Le Brésil prendra, à partir de cette date, possession de la Guyane jusqu'à la rive droite de l'Oyapock et aura les frontières que nous lui connaissons aujourd'hui. NIMUENDAJU nous informe que le gouvernement colonial français de l'époque, avec l'assentiment des commerçants créoles de St-Georges de l'Oyapock, exhorta les Palikur à déménager sur la rive gauche de l'Oyapock pour se protéger de l'arbitraire du régime brésilien. HURAUULT (1972) évoque que déjà en 1714, les ministres français incitaient les Palikur à venir s'établir sur le territoire français pour se protéger des massacres des Portugais. Les premiers Palikur venus s'établir sur l'estuaire de l'Oyapock datent, d'après lui, du XVIII^{ème} siècle. La migration, au début du siècle, de nombre de Palikur sur la rive française de l'Oyapock a été malheureuse pour eux, considère NIMUENDAJU : en effet, la tribu subit de lourdes pertes en raison du paludisme et de la grippe. HURAUULT ajoute, avec exagération d'après certains, car il a basé ce constat sur quelques individus entrevus à St-Georges de l'Oyapock, que le fait de s'être rapproché des établissements créoles et d'en avoir imité le genre de vie les a désorganisés. Cela leur aurait fait perdre, en partie, leurs techniques adaptées au milieu et les aurait fait tomber dans l'apathie et la misère entraînant alcoolisme et acculturation. NIMUENDAJU signale, aussi, que l'influence créole commença à détruire de vieilles coutumes de la tribu. De plus, il ajoute qu'au bout de quelques années, une grande partie des Palikur est retournée dans leur patrie de Rokawa où ils ne subissaient pas de tracasseries de la part des Brésiliens. Lors de son séjour chez eux en 1925, NIMUENDAJU recensa 187 Palikur au Brésil et 238 en France soit un total de 425 individus. Cette période devait déjà voir remonter le nombre de Palikur après qu'ils aient atteint leur population la plus basse à la fin du siècle dernier. NIMUENDAJU à la suite de son séjour chez les Palikur nous a livré un travail ethnologique très précieux qui reste encore à l'heure actuelle la seule monographie sur cette ethnie.

² Rokawa situé en Amapá brésilien est considéré par les Palikur comme leur lieu d'origine. Il est encore habité actuellement.

³ Les Kali'na ou Galibi sont avec les Palikur, les Wayana, les Wayãpi, les Arawak et les Emérillons, une des 6 ethnies Amérindiennes de Guyane française.

2-2 Données ethnologiques

Comme l'explique GRENAND et GRENAND (1987), les Palikur reconnaissent un découpage originel de leur ethnie en deux groupes : un noyau dur formé de six clans qui aurait été seul à parler une langue cérémonielle, le *kiaptunka*⁴, et un noyau périphérique formé de trois clans auxquels neuf autres se seraient joints. Cet article nous montre la diversité de clans qui a existé, précisant que “ les ethnies contemporaines issues de stratégies de résistance, voire d'expansion, sont des unités reconstruites ” (GRENAND et GRENAND, 1987 : 55). J'ai pu recueillir le récit de l'origine du nom des clans, cf. annexe 1. Il ne mentionne que l'origine des 6 clans vivant encore actuellement. Dans leur article, les GRENAND font état du nom des clans éteints. Le nom des clans actuels représente des noms de famille correspondant à des noms créoles ou brésiliens.

Tableau 1- Nom des clans Palikur actuels de Tonate - Macouria et nom de famille contemporain correspondant

Nom de clan Palikur	Signification	Nom des familles contemporaines
Wahiviyune	Clan de la chenille	Norino et Yoyo
Wakapuyene	Clan de l'arbre <i>wakap</i> , <i>Vouacapoua americana</i>	Batista
Wadayene	Clan du gecko <i>wada</i> , <i>Thecadactylus rapicaudus</i>	Yapara
Kawakukyene	Clan de l'ananas, <i>Ananas</i> <i>ananassoides</i>	Labonté
Washiyene	Clan de la montagne, <i>washi</i>	Félicio
Paimyune	Clan du Couman couman, <i>Arius couma</i>	Guiomet

(DAVY, 2002 d'après GRENAND et GRENAND, 1987)

GRENAND et GRENAND (1987) expliquent qu'il y a eu un passage ancien de l'endogamie à l'exogamie, NIMUENDAJU ajoutant que l'appartenance à un clan est définie d'après la descendance patrilinéaire. GRENAND et GRENAND continuent en disant qu'il n'y avait pas de chef pour chaque nation Palikur mais un chef “ macro tribal ” pour tout le peuple Palikur : celui-ci avait un rôle fédérateur tourné vers une politique de paix, “ rôle

⁴ Cette langue cérémonielle n'était parlée que par les adultes, elle n'est plus usitée aujourd'hui.

d'autant plus important quant à une nécessité d'accueillir des groupes méridionaux fuyant les Portugais ». Ce n'était qu'en cas de guerre qu'était nommé un chef de guerre provisoire par clan, un peu comme l'exposait CLASTRE (1974) dans "La société contre l'état". NIMUENDAJU ajoute que "la dignité de chef n'est pas transmise par héritage dans cette tribu, le chef en activité s'efforce (...) de déterminer de son vivant quel est l'homme le plus capable et le plus aimé pour le choisir comme successeur et il le nomme son représentant ».

Si les Palikur sont depuis le siècle dernier un peuple pacifique, ils ont, d'après eux, et d'après les sources historiques, longtemps été en guerre contre les Kali'na ou Galibi, qu'ils nomment *Hiye*. Ceux-ci sont d'après la légende Palikur les descendants de l'union d'une femme Palikur avec un homme ver de terre appelé *Imawi*⁵. D'après le long récit que j'ai pu recueillir, et que d'autres comme NIMUENDAJU (1926) ou VAN DEN BEL (1995) ont relevé, cette guerre a été très longue et a amené les Palikur à repousser leurs ennemis au-delà de Cayenne et même - avec quelque exagération - jusqu'au Maroni ! Ce qui a fait dire à NIMUENDAJU que les Palikur ont du être très nombreux, comme beaucoup d'ethnies à l'époque, sinon ils n'auraient pu résister avec succès aux Kali'na. Mon informateur m'a signalé que l'abondance des roseaux à flèche⁶ tout autour du village est dû à ce que les *Hiye* les ont plantés sur leur passage.

Signalons comme l'avait déjà noté NIMUENDAJU et comme je l'ai aussi remarqué que les femmes palikur ont un rôle non négligeable dans la société et ne sont pas sous le joug de leur mari.

Avant d'être évangélisés, les Palikur étaient animistes et avaient nombre de chamanes. On retrouve, dans leurs récits mythologiques, l'évocation d'un chamane très puissant du nom de *Karumayaga* (voir annexe 2). NIMUENDAJU précise qu'il s'agissait d'un *Yumawali*, démon vivant dans la montagne, qui décida de venir vivre parmi les Hommes. Les Palikur craignent différents démons ainsi qu'un anaconda géant mythique, le *Wahamui*. Leur mythologie est aussi très liée aux étoiles, en effet quatre bateaux, représentés dans le ciel par des constellations, apportent à différents moments de l'année, les pluies et les orages. Un des plus connus et des plus respectés est le bateau de *Kaya, Kusuvui anauya*⁷. Il est représenté par les Pléiades ; il arrive de l'est et apporte fin juin, début juillet la pluie mais aussi le gibier et les poissons. Un récit, que j'ai recueilli, raconte comment un homme est revenu, après une

⁵ *Imawi* est un démon ver de terre qui vit dans la terre et peut prendre l'apparence d'un homme.

⁶ *Gynerium sagittatum*, utilisé pour faire les hampes de flèches et pour la vannerie comme nous le verrons plus bas.

⁷ *Anauya* signifie bateau et *kusuvui*, la saison des sept étoiles.

aventure extraordinaire, grâce au bateau de *Kaya*, dans son monde. Depuis ce jour les hommes connaissent les bienfaits de *Kusuvui anauya* appelé aussi *Puikne anauya* ou bateau de la viande. D'autres bateaux existent, mais sont moins appréciés par les Hommes, *Tavaha*⁸ *anauya* qui vient au mois de janvier, n'apporte que la pluie, le vent et les orages, *Wakti anauya* arrive lui, au mois de mars et apporte un peu de vent et des orages. Ensuite viens *Kusuvui anauya* qui est bon pour les Hommes puis enfin *Wayam*⁹ *anauya* qui apporte le tonnerre et les orages sans beaucoup de pluie. Chaque bateau est symbolisé dans le ciel par une constellation, qui est le mélange de plusieurs de nos constellations, celles-ci représentent les seigneurs de la pluie d'après NIMUENDAJU (1926).

Cette société était, et est toujours, très liée à son environnement comme l'évoque leur mythologie et leur mode de vie. HURAUULT (1972) nous dit que "traditionnellement les Palikur habitent les savanes noyées de l'Ouanari et d'Ouassa riche en poisson". Tel est le milieu naturel habité par les Palikur, si on peut l'appeler naturel car GRENAND F. et P. (1987) disent que l'Amazonie est vraisemblablement habitée par l'Homme depuis 4000 ans. L'Amazonie est remaniée par l'Homme depuis longtemps comme le soutiennent nombre d'ethnologues et même plus récemment d'écologues (GOMEZ-POMPA et BRAINDRIDGE, 1995). Les Palikur sont des amérindiens du littoral et habitent dans une zone caractérisée par quatre milieux différents : la mangrove, la forêt inondable, les savanes entrecoupées de lacs et les îlots de forêts de terre ferme (GRENAND, 1980). Ils pratiquent l'agriculture sur brûlis, la chasse, la pêche et la cueillette, ce sont de bons artisans (vanneries, poteries, calebasses vernissées, bancs zoomorphes) et sont réputés pour choisir leur lieu de résidence en fonction de la proximité des peuplements sauvages d'*arouman* (OUHOUD-RENOUX et al., 2000). Ils cultivent essentiellement du manioc amer qu'ils transforment en *couac*, farine grillée consommée avec du jus de piment et de citron accompagnée de viande de chasse. Evoquons maintenant, après ce succinct point ethnologique, la situation actuelle des Palikur.

⁸ Un martin-pêcheur

⁹ *Wayam* est la tortue terrestre *Geochelone denticulata*, le tonnerre est produit par le choc des carapaces des tortues lorsqu'elles se reproduisent. Mon informateur me signala que l'année dernière un enfant était mort frappé par la foudre du à ce bateau. Comme quoi, malgré l'évangélisation, les anciennes croyances persistent chez certains...

2-3 Les Palikur aujourd'hui

OUHOUD RENOUX et al. (2000) dans une fiche technique très complète nous livrent beaucoup d'informations sur les Palikur. Leur population s'élève à 1480 personnes dont 700 environ en Guyane française, les autres habitant au Brésil à Rokawa dans l'état d'Amapá. En Guyane française ils vivent principalement dans deux localités : St Georges de l'Oyapock et Tonate - Macouria. Mais certains vivent à Cayenne, à Montagne Favard (Roura), ou à Régina.

Plusieurs études essaient d'appréhender la situation actuelle des Palikur de St-Georges de l'Oyapock. OUHOUD-RENOUX (2000b) fait le point sur les problèmes fonciers qui existent dans cette localité ainsi que sur la baisse de la diversité des plantes cultivées. Dans le même ouvrage une autre contribution de OUHOUD-RENOUX (2000c) montre la baisse de la viabilité des pratiques de chasse des Palikur. Ces problèmes d'acculturation rencontrés par nombre d'Amérindiens sont amplifiés par une mise à disposition trop restreinte de nouvelles terres, par les pouvoirs publics (nationaux et régionaux), allouées pour faire de nouveaux abattis. On peut ajouter les problèmes de scolarisation (HURAUULT, 1972, GRENAND F., 2000) et de christianisation qui induisent trop souvent une perte de transmission du savoir traditionnel et une perte de contact avec le milieu forestier : autant de facteurs engendrant de plus en plus une exploitation non soutenable du milieu (KOCHER SCHMID, 2000). La démographie croissante de cette communauté (OUHOUD-RENOUX, 2000a) est aussi à prendre en compte car elle engendre une augmentation de la pression sur l'environnement surtout lorsqu'elle est liée à une concentration en grosses communautés.

Telle est la situation actuelle des Palikur de Guyane aggravée par une situation économique peu brillante avec un taux de chômage de 25 à 30% en Guyane (MERLE, 1998). MERLE soulève un autre problème : 5 à 8000 Amérindiens et Noirs Marrons habitant sur le sol français n'ont pas d'existence juridique. Les Palikur sont très concernés car nombre d'entre eux, ressortissants brésiliens, se sont fixés récemment à St-Georges de l'Oyapock (OUHOUD-RENOUX, 2000b) et au village Kamuyene de Tonate-Macouria.

Si ORRU (2000) dit que les Palikur tirent encore une grande partie de leur revenu de leur artisanat de qualité. Il faut espérer et tout mettre en oeuvre pour que cette production reste soutenable et n'engendre pas une disparition de la ressource, malgré l'augmentation de la pression démographique, les problèmes socio-économiques et la perte du savoir traditionnel existant en Guyane. Ceci fera l'objet de notre réflexion dans la quatrième partie.

3- Les Palikur du village de Kamuyene

Notre étude s'est uniquement intéressée au village Palikur de Tonate-Macouria du nom de Kamuyene, qui signifie gens du soleil, *kamu*. Notons que Kamuyene est aussi le nom de la langue que parle actuellement tous les Palikur ; c'était paradoxalement, la langue parlée par les gens du clan Kamuyene aujourd'hui tous disparu (GRENAND et GRENAND, 1987). NIMUENDAJU lors de son séjour en 1925 chez les Palikur nous rapporte qu'il y avait une vieille femme de ce clan encore en vie.

Le village est situé sur le littoral de la côte guyanaise sur le bord de la N1, 3 km avant le bourg de Tonate-Macouria. Il est bordé par des marécages envahis de *moucou-moucou*, *Montrichardia arborescence*, et par la décharge municipale de Tonate-Macouria qui doit être enlevée sous peu, espérons-le. Notons que cette décharge pourrait être un facteur non négligeable de risque de contamination des nappes phréatiques or nombre de foyers du village boivent l'eau de leur puits... Des études épidémiologiques ainsi que des tests mesurant l'infiltration des polluants dans les nappes phréatiques seraient plus que nécessaires pour mesurer l'impact de cette décharge sur les riverains. De plus, ce dépotoir étant fréquenté par les enfants qui y jouent, les risques ne sont pas minces. Les ordures étant régulièrement brûlées de façon anarchique, quels impacts peuvent avoir ces fumées sur les habitants du village ?

Comme le montre le rapport de RENOUX et al. (2000), seule une vingtaine de maisons sont reliées à l'eau courante, et il reste encore beaucoup de foyers n'ayant pas l'électricité. Il y a environ une quarantaine de maisons dans le village, représentant environ 400 personnes. Cela fait de ce village pratiquement la plus grosse communauté Palikur française avant celle de St-Georges de l'Oyapock. Ce village existe depuis bientôt quarante ans, il a été fondé par Auguste Labonté, aujourd'hui capitaine de la communauté de St-Georges de l'Oyapock, dans les années 1960. Le village est composé de deux entités physiques, un premier village situé à gauche en arrivant, le capitaine se nomme M. Yapara. Le deuxième village du nom de Kamuyene, supérieur numériquement, est situé plus loin sur la droite, son capitaine est Jean Narcisse. C'est dans ce village qu'a été construite une église évangéliste fréquentée par la majorité du village ; il est à noter que la messe est dite par un pasteur évangéliste Palikur : l'office est donc en palikur. Ce culte sectaire a été introduit, il y a plus de trente ans, par des évangélistes des Etats-Unis d'Amérique, le couple GREEN, au village de Rokawa où ils ont vécu vingt ans. Ceux-ci ont publié le premier livre en langue palikur, la Bible, et ont

produit plusieurs articles linguistiques ainsi qu'un dictionnaire palikur-portugais surtout destiné à lire la bible !

Le village de Kamuyene comprend 17 maisons construites en 1993 avec l'aide de l'ADI, Agence d'Insertion de la Guyane, et de structure comme la STEFD, Service Tourisme, Environnement, Formation et Développement de l'ONF. Une autre tranche de Réhabilitation de l'Habitat Insalubre (RHI) doit être menée bientôt, mais ce projet est toujours en attente de financement ! En attendant toutes les autres maisons sont en bois, fabriquées de brique et de broc par leur propriétaire et sont classées comme insalubres d'après la circulaire du 2 mai 2000 relative aux dispositifs de lutte contre l'insalubrité de l'habitat outre mer , Journal Officiel, n°124, 28 mai 2000, (RENOUX et al., 2000). Dans le diagnostic socio-économique du village par RENOUX et al., sont aussi pointés du doigt les problèmes de régulations administratives et foncières. En effet, les habitants du village, du fait de leurs pratiques culturelles adaptées à leur environnement, ont besoin d'assez grandes superficies de forêt pour installer leurs abattis et pratiquer une rotation de culture favorisant la régénération naturelle de la fertilité du sol. Or, autour du village, les terres sont aux mains de propriétaires privés créoles et aucun effort n'a été fait pour permettre de réserver ces terres aux Palikur pour leurs besoins agricoles. Ne pouvant plus agrandir leurs surfaces de cultures, la communauté a obtenu par arrêté préfectoral une Zone de Droit d'Usage de 14.670 hectares sur le territoire de la commune de Kourou en forêt de Balata - saut Léodate. Cette décision est louable mais la zone concernée se situe à une cinquantaine de kilomètres du village. Elle est de ce fait difficilement accessible pour la moitié des foyers du village qui ne possède pas de voiture (RENOUX et al., 2000).

On compte dans le village trois associations : deux associations culturelles (celle du village Kamuyene dirigée par Félix Labonté et celle de Mauritiene Félicio, Kamauyene, évoquant une fourmi en palikur), et une troisième issue de la fédération des deux premières, *Waiki Kay kibri* (" la terre à côté de la savane inondée "), qui s'occupe plus précisément des problèmes sociaux et fonciers.

Deuxième Partie:

Méthodologie

Cette étude ethnobotanique est à la croisée de deux sciences comme son nom l'indique, l'ethnologie et la botanique. Pour la réaliser, j'ai dû appliquer des méthodes et des outils venant de ces deux disciplines. Dans la première partie, j'exposerai la méthodologie utilisée pour l'approche sciences humaines de l'étude puis, dans un deuxième point, je traiterai de la méthodologie botanique et écologique. Dans une dernière partie, je discuterai des limites des méthodes employées.

1- De l'étude en sciences humaines

Mon étude a nécessité une approche ethnologique et socio-économique pour mieux appréhender les tenants et aboutissants de l'activité artisanale de la vannerie. J'ai, pour ce faire, élaboré des questionnaires ouverts ayant pour but d'avoir une base de travail et un plan guidant les entretiens. J'ai introduit des questions relevant de l'ethnologie et de l'aspect socio-économique. L'ensemble des items proposés à une quinzaine d'artisans m'a permis de mieux cerner l'activité et ainsi poser les bases pour des entretiens plus poussés et plus spécifiques touchant le vocabulaire palikur, la mythologie ou l'approche botanique de l'activité. J'ai aussi pratiqué des entretiens libres s'inscrivant dans une approche d'ethnologie participante, ce qui devait me permettre de nuancer les biais ou les oublis liés aux questionnaires.

Pour les échanges avec mes informateurs, je parlais français, et avec mes interlocuteurs un français créolisé. Notons qu'une informatrice croyait ne pas savoir parler le français en parlant créole, ainsi elle n'était pas consciente d'utiliser des mots français quand elle parlait le créole guyanais. Elle me demanda comment dire manger en français, lorsque je lui répondis par le même mot, elle était étonnée d'utiliser des mots français sans le savoir comme monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir. J'ai aussi eu des entretiens avec des vieilles femmes qui parlaient uniquement le palikur : j'ai donc eu recours à un traducteur qui était, soit un enfant soit un autre adulte qui travaillait là. Notons la différence de maîtrise du français selon les différents interlocuteurs, le niveau de scolarisation et la fréquence de contact avec des francophones expliquent ces différences. Au village, la plupart des hommes et des femmes, à part ceux récemment arrivés du Brésil, parlent le français avec une aisance

variable suivant leur niveau de scolarisation. La langue la plus usitée est leur langue maternelle, le palikur ; la majorité des hommes adultes parle également le portugais brésilien et un créole plus ou moins francisé. RENOUX et al. (2000) soulignent que le portugais brésilien, langue d'adoption, tend, de plus en plus, à céder la place au français et au créole guyanais. Ce fait est imputable, selon eux, "à une grande majorité de jeunes gens ayant peu ou pas pratiqué le portugais brésilien".

Pour toutes les notions de vocabulaire, je recoupais avec trois informateurs minimum, les données pour vérifier que je n'avais pas mal compris ou mal noté les mots et pour être sûr que mon informateur ne m'avait pas induit en erreur à cause d'une incompréhension banale ou plus rarement à une certaine mauvaise volonté ! Les erreurs relevées étaient surtout dues à ma mauvaise compréhension de la langue, en effet l'oreille doit s'habituer à cette nouvelle musique qu'est une langue étrangère, d'autant plus quand elle est assez éloignée de la nôtre.

J'ai passé de nombreuses journées à observer les artisans tresser leur panier, et pour mieux comprendre et appréhender les techniques, j'ai pris nombre de photographies et croqué quelques dessins. J'ai, de même que pour les questions de vocabulaire, observé plusieurs artisans confectionnant les mêmes objets pour comparer, éventuellement, les différentes techniques pratiquées.

Passons maintenant à la description de la méthodologie utilisée pour l'approche botanique et écologique.

2- De l'étude botanique et écologique

2-1 Approche botanique

Cette approche s'est déroulée en deux temps : en premier lieu sur le terrain où j'ai récolté des échantillons de plantes en notant le nom vernaculaire et deuxièmement, à l'Herbier de Guyane à Cayenne, où j'ai déterminé avec l'aide des botanistes et avec la comparaison des spécimens de collection mes prélèvements.

Sur le terrain, avec Manuel YOYO qui connaît très bien la flore et la faune et qui a déjà travaillé avec quelques chercheurs de l'IRD, j'ai récolté des échantillons des différentes espèces d'*arouman* utilisées pour la vannerie dans les lieux habituels où les artisans les récoltent. J'ai noté le lieu de prélèvement et les caractéristiques écologiques du milieu où l'échantillon a été prélevé. J'ai aussi collecté tous les végétaux annexes dont j'avais relevé les noms durant mes entretiens ou vu l'utilisation par les artisans. De même ces végétaux ont été

prélevés dans leur lieu de collecte habituel. J'ai fait ensuite confirmer le nom palikur de ces échantillons par d'autres informateurs du village connaissant bien la flore.

Tous ces échantillons ont été pressés et mis à l'étuve dès mon retour à l'Herbier de Guyane. Puis, avec l'aide précieuse de M. F. PREVOST et de J.J. DE GRANVILLE, je les ai déterminés botaniquement. Tous mes échantillons ont été conservés à l'Herbier. La référence pour chacun d'entre eux est donnée en fin de mémoire dans le lexique botanique.

2-2 Approche écologique

Pour mieux cerner le potentiel de la ressource *arouman* et ainsi permettre d'évaluer la soutenabilité de l'exploitation de cette ressource, j'ai dû effectuer une étude écologique à l'aide de transects dans les trois zones d'exploitation existantes d'*arouman*.

Ischnosiphon arouma, la principale espèce exploitée, pousse dans des zones inondables saturées en eau à la saison des pluies (d'avril à juin). Il forme des taches assez denses en raison de sa reproduction végétative par stolonnisation.

Etant donné qu'un faible nombre d'études a été mené sur les monocotylédones tropicales et qu'aucune étude écologique sur l'*arouman* n'était disponible j'ai décidé d'appliquer la méthode des cadrats centrés avec mesure de l'individu le plus proche. Cette méthode a été utilisée avec succès par J.P. LESCURE et F. OUHOUD-RENOUX pour une étude sur le manioc durant le programme APFT (Avenir des Peuples des Forêts Tropicales).

Avec l'aide de Manuel YOYO, des transects ont été tirés suivant un azimut pris à la boussole depuis un point déterminé au hasard sur le bord de la zone d'exploitation.

Tous les 2 mètres le long de ce fil, nous avons posé une croix de 2m sur 2m et nous avons, dans chacun des quatre cadrats, mesuré la distance par rapport au centre de chaque individu le plus proche et noté son statut (pousse, plant immature ou mature) ; nous avons aussi dans chacun des cadrats, relevé le nombre de tiges coupées. Cent points cadrats, donc 200 mètres de linéaire, ont été pris dans chaque zone ce qui m'a permis de dresser des profils pour chacune d'elle et ainsi avoir des données quantitatives sur la ressource *arouman*, comme des densités relatives du nombre de tiges existantes et des densités relatives de tiges coupées.

Nous avons tiré des transects dans chacune des 3 zones de prélèvements d'*arouman*. Un au fond du village, zone exploitée tous les jours par beaucoup de Palikur, un autre à l'entrée du village, zone moins sollicitée que la première d'après nos enquêtes, et un autre dans la zone sur la route de Montsinéry plus éloignée, qui semble aussi la moins exploitée.

Le contour de chacune des zones de prélèvement des *aroumans* a été pris à l'aide d'un GPS. Une carte montrant la situation géographique des zones de prélèvement de l'*arouman* a pu être dressée, nous donnant en plus grâce au logiciel Géoconcept, la superficie de chacune des zones exploitées. Cela m'a permis à partir des densités relatives calculées précédemment, d'obtenir une estimation du nombre de plants par hectare et du nombre de tiges récoltées par hectare.

3- Limites et critiques des méthodes utilisées

Je suis bien conscient que des critiques peuvent être apportées à ma méthodologie et que des études supplémentaires doivent être menées pour confirmer ou infirmer mes résultats.

Au niveau de l'étude écologique, trois transects ont seulement pu être effectués car seulement trois zones de prélèvements ont été identifiées lors de mon séjour au village. Pour avoir des résultats statistiquement plus sûrs, il aurait fallu en tracer plus surtout dans une population d'*arouman* non exploitée par l'homme. Par manque de temps et avec des moyens nécessairement limités dans le cadre d'un DEA, nous n'avons pu identifier et étudier une zone de ce type. Cela serait une bonne chose à entreprendre dans le cadre d'une étude doctorale. Des études génétiques seraient aussi importantes à mener pour mieux caractériser les populations d'*aroumans*.

Quant à la tentative d'estimation du nombre de tiges récoltées par les artisans, elle est basée sur le témoignage difficilement vérifiable des artisans : il faut donc prendre le chiffre proposé avec précaution et mesurer toute la relativité de celui-ci. Il faudra, pour avoir un chiffre plus sûr, entreprendre une étude sur le long terme afin d'affiner cette estimation. Il s'agira par exemple de charger un artisan, présent toute l'année au bord de la route, de pointer, pendant une période donnée comprenant impérativement la période estivale, toutes les ventes effectuées par lui et par ses collègues. Il faudrait pour ce faire, mettre au point un protocole simple et efficace comme cela a déjà été fait auparavant en Guyane par P. GRENAND et F. OUHOUD-RENOUX.

Au niveau de l'étude socio-économique, une enquête plus systématique de tous les habitants du village aurait permis d'encore mieux cerner l'activité étudiée et, une enquête plus ciblée sur les adolescents aurait pu être intéressante pour pouvoir mieux prévoir l'avenir de cette activité en prenant en compte la volonté de la jeunesse.

Il est bien entendu que pour avoir une vision plus large et plus précise de cette activité de vannerie chez les Palikur, il aurait été nécessaire de faire un séjour d'étude dans l'autre grande communauté Palikur de St-Georges de l'Oyapock. Mais, encore une fois, le temps et les moyens ont été des facteurs limitant. Pour une meilleure compréhension de la vannerie chez les Palikur, un séjour à Rokawa (Brésil), leur patrie d'origine depuis au moins 300 ans, aurait été aussi intéressant. Ces deux séjours dans ces deux autres communautés Palikur seront nécessaires et importants dans le cadre d'une étude doctorale qui compte embrasser plus largement l'étude des végétaux techniques chez les Palikur et populations voisines et qui permettra de mener toutes les études complémentaires sus-citées.

Troisième Partie:

Résultats

Dans cette troisième partie nous allons présenter les résultats recueillis durant notre séjour chez les Palikur du village Kamuyene. Nous commencerons par présenter les aspects ethnologiques et socio-économiques de cette activité de vannerie, puis nous aborderons dans un deuxième temps les aspects techniques et, enfin, nous exposerons le volet botanique afin de mieux caractériser l'état de la ressource *arouman*.

1- Aspects ethnologique et socio-économique

Il nous faut tout d'abord replacer l'activité de la vannerie au village de Kamuyene dans son contexte ethnologique et socio-économique. En effet, cette activité traditionnelle a subi un nombre de changements depuis qu'elle existe. Je n'ai pas la prétention de faire un historique de cette activité depuis son origine. Je présenterai dans un premier temps les mythes liés à l'*arouman* et à la vannerie pour montrer la place importante que prend cette activité chez le peuple Palikur. Puis, je dresserai un historique de l'activité de vente, ensuite je replacerai celle-ci parmi les autres activités de cette communauté.

1-1- L'origine de la vannerie

Depuis que le peuple Palikur existe, il semble que la vannerie soit une de leur activité principale. En effet, bien avant que cette activité soit, comme aujourd'hui commerciale, vanner était un acte domestique qui servait à fabriquer des objets utiles et même essentiels pour la vie de tous les jours. En effet, les objets en *arouman* étaient, et sont toujours pour certains, indispensables à la transformation du manioc en *couac* (aliment de base chez les Palikur). Comme pour le manioc (GRENAND et GRENAND, 1987), il existe un mythe fondateur qui explique comment les Palikur ont appris à utiliser l'*arouman* pour la vannerie. Ce mythe raconte, comment un oiseau a appris à un homme Palikur les techniques pour vanner. Cela illustre bien les relations fortes entretenues entre les Palikur et les animaux jusqu'à maintenant ; on verra d'ailleurs, que la plupart du vocabulaire lié à l'*arouman* ou à la vannerie fait référence au monde animal.

Mythe originel de la vannerie

Il y a très longtemps les Palikur ne savaient pas tresser la vannerie. Un jour, un homme Palikur se maria avec une femme oiseau *Sawakuk*. A cette époque il n'y avait pas de différence entre les Hommes et les Animaux ; ils pouvaient se comprendre et se marier ensemble.

Cet homme prit donc une épouse chez les oiseaux *Sawakuk* qui étaient de grands vanniers.

Un jour, le beau-père demanda à sa fille que son mari Palikur construise un beau carbet bien tressé avec de jolis dessins comme c'était la tradition. Or les Palikur à cette époque ne connaissait par l'art de la vannerie ; le petit beau-frère apprit donc à l'homme comment tresser un beau carbet. Il dit :

- “ Il faut tresser comme cela et comme cela car mon père sait très bien tresser et aime le bon tressage. Et puis, il faut qu'il soit fier de toi si tu veux rester ici ”.

L'homme Palikur apprit donc à tresser et construisit un beau carbet avec de jolis dessins pour lui et son épouse.

Le lendemain, le père *Sawakuk* vint inspecter le carbet pour voir si l'homme était capable de faire un beau carbet. Il dit :

- “ Je suis fière de toi mon beau-fils, tu sais maintenant tresser aussi bien que nous ”.

Un jour, la pluie se mit à tomber très fort et le vent à souffler violemment si bien que tous les carbets du village *Sawakuk* se cassèrent et tombèrent dans l'eau.

La femme *Sawakuk* se mit à crier très fort car elle ne retrouvait pas son fils qui était tombé dans l'eau. A force de crier tous de concert ils se métamorphosèrent tous en oiseaux et s'envolèrent dans les grands arbres. Mais l'homme resta un *Paykwene*, un Palikur.

Il rentra donc dans son village natal et apprit à ses frères comment tresser la vannerie.

C'est depuis ce temps que les *Paykwene* connaissent l'art de la vannerie.

Et, on reconnaît les oiseaux *Sawakuk* car ils tissent toujours des nids en forme de *couleuvre* à manioc et habitent dans les grands arbres. Depuis ils ne peuvent plus parler avec les hommes mais connaissent toujours le langage de tous les oiseaux.

Recueilli auprès d'Ignacio FELICIO le mardi 21 mai 2002 au village Kamuyene de Tonate-Macouria, adapté du franco-créole.

N.B : Un autre oiseau, le *tukuwunye*, aurait aussi appris aux Palikur l'art de la vannerie mais moins que *sawakuk*.

D'après Roland NORINO, le 24 mai 2002.

Les Palikur ont donc appris à tresser comme le conte ce récit grâce aux relations qui existaient entre eux et les *sawakuk* pendant le temps originel. Les *sawakuk* sont les cassiques à dos jaune, *Cassicus cela*¹⁰, que l'on peut observer tissant leur nid dans les grands arbres des savanes du littoral guyanais et il est vrai, que les tempêtes font souvent tomber les nids. Les *tukuuwunye* sont les cassiques à huppe noire, *Psarocolius decumanus*, ils sont plus gros par leur taille et par leur nid que les *sawakuk*.

Les différentes espèces d'*arouman* reconnues par les Palikur portent des noms d'animaux comme nous le verrons plus bas. Deux des principales qualités d'*arouman* utilisées par les Palikur du village de Kamuyene se nomment *Bukutru ahuvega*, *arouman* des agoutis¹¹, et *Audiki ahuvega*, *arouman* des *maïpouris*¹². Voici comment est expliqué la raison mythologique de leur appellation :

Origine de *Bukutru ahuvega*

Il y a longtemps, *Bukutru* l'agouti était une femme qui vivait seule et qui cultivait toute seule son abattis. Elle y cultivait uniquement des patates douces avec lesquelles elle faisait du tapioca à l'aide d'un *manaré*¹³ qu'elle fabriquait avec une plante, l'*arouman*. Mais elle était seule à pouvoir utiliser cette plante.

Un jour elle décida d'adopter une fille Palikur pour l'aider à l'abattis. Mais elle fit beaucoup travailler la petite fille, elle plantait, faisait les cassaves...

Bukutru avait plein de poux, *Imaniki*¹⁴, sur elle. Un jour elle demanda à sa fille de lui enlever tous ces poux qui la gênaient.

La fille prit un petit bâton et se mit à gratter et enlever tous les poux. A la fin il n'en restait plus que deux, réfugiés dans l'oreille de *Bukutru*. La petite fille brûla le bois pour le mettre dans l'oreille et enlever les deux derniers poux. *Bukutru* commença à crier " Hum ! Hum ! Hum! Arrête ma fille tu me fais mal " La fille arrêta donc.

Comme maman agouti ramenait ses patates douces de l'abattis, sa fille la suivait. Et elle vit petit à petit sa mère se transformer en agouti. La fille cria de stupeur et fit fuir sa mère qui était devenue un agouti. La fille rentra dans son village natal ramenant avec elle la plante que sa mère agouti utilisait. Cette plante est, depuis, utilisée par les Palikur et est appelée *Bukutru ahuvega* ou *arouman* des agoutis.

¹⁰ Cet oiseau est important dans beaucoup de mythes Amérindiens de Guyane, c'est un oiseau civilisateur chez les *Wayana* (GRENAND P., com. pers.)

¹¹ *Dasyprocta agouti*

¹² *Tapirus terrestris*, tapir en français

¹³ *Manaré* est un terme créole d'origine kali'na qui signifie tamis, il est appelé *ru* en palikur.

Origine de *Audiki ahuvega*

Avant *Audiki* le *maïpouri*, était un homme. Il avait une plante pour confectionner ses *coulevres* à manioc, un *arouman*. Lui seul pouvait utiliser cette plante.

Mais un jour des animaux vinrent lui voler sa plante. Il se mit à crier au voleur et siffla si fort qu'il se transforma en *maïpouri*. C'est depuis ce jour que le *maïpouri* siffle et que les Palikur peuvent utiliser cet *arouman* qu'on appelle *Audiki ahuvega*.

Recueilli auprès d'Ignacio FELICIO le mardi 21 mai 2002 au village Kamuyene de Tonate-Macouria, adapté du franco-créole.

N.B. : *Bukutru ahuvega* ressemble à un agouti quand il commence à pousser.

Audiki ahuvega est appelé ainsi car il y a comme de la graisse dans la tige, sous la peau. D'après Roland NORINO, le 24 mai 2002

Notons que dans ces trois récits les Palikur tressent et utilisent l'*arouman* grâce à des animaux et ceci depuis les origines. La relation qui existait entre les Palikur et ces animaux est, à chaque fois, interrompue par un événement perturbateur brusque qui semble casser une harmonie originelle.

Il est à préciser que peu de personnes au village connaissent ces récits. Lors de nos entretiens, il n'y a qu'Ignacio FELICIO qui a pu raconter ces récits, Roland NORINO, le doyen du village, ne se souvenant que partiellement de ces histoires. Toutes les autres personnes semblaient n'avoir jamais entendu parler de ces histoires ou bien feignaient de les avoir oubliées.

Les objets fabriqués grâce à l'*arouman* entrent aussi dans les récits mythologiques racontant l'origine de la cosmogonie palikur. En effet, le *matap*¹⁵, outre son utilité culinaire, est utilisé comme instrument pour tuer sa femme dans le récit contant la montée au ciel de *Mahukatye*¹⁶ le bras droit de *Kaya*¹⁷:

Histoire de *Mahukatye*

Mahukatye avait une femme qui l'embêtait beaucoup. Il décida un jour d'aller pêcher du poisson avec elle pour le faire griller.

Ils pêchèrent beaucoup de poissons dans une crique.

¹⁴ Pou d'agouti, *Schongastia guyanensis*

¹⁵Vannerie, appelée *coulevre* en créole, qui sert à presser le manioc pour le détoxifier.

¹⁶Signalons que ce mythe est très répandu en Amazonie, *Mahukatye* correspond à la constellation d'Orion d'après NIMUENDAJU (1926).

Mahukatye tressa un grand *matap* en *arouman* pour y mettre sa pêche. Il demanda à sa femme de rentrer dedans pour mesurer la taille du *matap*. Elle rentra dedans et il tressa autour de sa femme pour l'étouffer. Elle cria très fort alors, il la jeta dans le feu pour la brûler vive. Comme elle n'était pas complètement brûlée mais grillée, il la découpa entièrement et la mis dans un *wasipna*¹⁸ avec les poissons.

Puis il rentra au village et offrit à manger à toute sa famille : son beau-père, son beau-frère, ses autres femmes. Tous mangèrent malgré eux le poisson mélangé avec la chair grillée de la femme de *Mahukatye*.

Celui-ci prépara ensuite beaucoup de flèches pour se défendre car il se doutait bien que sa belle-famille allait découvrir la supercherie.

Quand la famille comprit qu'ils avaient mangé leur sœur, ils voulurent tuer *Mahukatye*.

Celui-ci grimpa dans un arbre pour fuir ses poursuivants en fléchant en l'air. A cette époque le ciel était plus bas qu'aujourd'hui. Il tirait une par une ses flèches vers le ciel.

Les poursuivants, criant, commencèrent à grimper à l'arbre. Il tira sa dernière flèche quand son beau-père était déjà dans l'arbre derrière lui.

Mahukatye grimpa sur ses flèches pour rejoindre le ciel mais son beau-père s'accrocha à une de ses jambes. Celui-ci lui arracha la jambe mais *Mahukatye* réussit à se réfugier au ciel. Il est depuis ce temps au ciel et est le capitaine du bateau de *Kaya, Kusuvui anahuya*¹⁹.

Dans le ciel en observant les étoiles, on peut encore voir *Mahukatye* représenté par une constellation ayant la forme d'un homme avec une jambe en moins.

En palikur *Mahukatye* signifie “ Homme sans cuisse ”.

Recueilli auprès d'Ignacio Felicio le 11 juin 2002 au village Kamuyene, adapté du franco-créole.

Ces récits²⁰, parvenus jusqu'à nos jours, sont les témoignages du rapport privilégié qui existe, semble t'il, depuis longtemps entre les objets en *arouman*, la mythologie, la vannerie et le monde animal. Mais ne doutons pas que ces liens existent aussi au sein d'autres activités artisanales comme la poterie, la plumasserie ou la fabrication des objets en bois (comme les râpes à manioc, les pirogues, les bancs...). Dans leur article sur la tradition orale Palikur, GRENAND et GRENAND (1987) nous livre ainsi le mythe racontant l'arrivée de la râpe à manioc chez les Palikur.

¹⁷Figure centrale de la cosmogonie Palikur

¹⁸*Catouri* en créole, hotte que l'on fabrique pour ramener le manioc de l'abattis ou le gibier de la chasse.

¹⁹*Kusuvui anahuya* correspond aux Pléiades d'après NIMUENDAJU (1926).

²⁰Le récit de *Mahukatye* avait déjà été relevé par NIMUENDAJU en 1926 mais sous une forme moins claire.

Depuis l'origine même de la vannerie se sont les hommes qui tressent, puisque c'est un homme qui le premier a appris la vannerie. Et puis, tous les récits de nos aînés présentent cette activité comme masculine (NIMUENDAJU, 1926; HURAUULT, 1972). Mais déjà, MATTIONI (1975) signalait la féminisation de l'activité. C'est ce que nous allons présenter plus bas. En effet, l'activité de la vannerie a bien évolué depuis le temps où elle n'était que domestique et masculine.

1-2 La vannerie aujourd'hui

Nous allons présenter ici un historique de la vente des vanneries au village Palikur de Kamuyene et évoquer la place que prend cette activité aujourd'hui dans ce village. Mais avant, replaçons l'activité de vannerie chez les Amérindiens des Guyanes et d'Amazonie dans le contexte plus vaste de leur technologie.

En effet, la vannerie est une activité présente dans tout le plateau des Guyanes et plus largement dans une grande partie de l'Amazonie. L'*arouman* est utilisé dans la vannerie artisanale notamment chez les Makushi et les Wapishana du Guyana (GRENAND et ELIAS, 2000 ; ROOPNARAINÉ et VAN ANDEL, 2000; HENFREY T., 2000 ; VAN ANDEL 2000b), chez les Wayana et les Wayâpi de Guyane française (GRENAND et PREVOST, 1994; GRENAND, 1992; OUHOUD-RENOUX, 1998), chez les Embera de Colombie (GOMEZ DIAZ, 1996), chez les Panare du Venezuela (BOOM, 1990) ; GENTRY (1992) signale aussi son usage à Iquitos au Pérou. RIBEIRO (1986) recense sept autres peuples de l'Amazonie brésilienne utilisant l'*arouman*, il s'agit des Krikati, des Tiriyo, des Tenetehara, des Paumari, des Mayongong, des Wayana et des Aparai.

ROTH (1924) insiste sur le fait que l'*arouman* est le matériel le plus utilisé pour la vannerie dans les Guyanes. RIBEIRO (1986), dans son étude de la vannerie en Amazonie brésilienne à partir des pièces du musée Emilio Goeldi de Bélem, signale pourtant qu'en Amazonie, l'*arouman* n'est utilisé que dans 20 % des vanneries. Le palmier, utilisé dans 70 % des objets, est le matériel le plus usité au sud de l'Amazonie.

L'*arouman* n'est vraiment qu'une plante majoritairement utilisée pour la vannerie dans les régions du Nord de l'Amazonie, du plateau des Guyanes et du Rio Negro comme le montrent très bien ROTH (1924) et RIBEIRO (1986). Nous verrons dans le chapitre botanique que ce constat coïncide bien avec la répartition géographique de l'*arouman*.

Mais retournons aux Palikur du village de Kamuyene qui habitent, comme nous venons de le voir dans l'aire culturelle d'utilisation de l'*arouman*.

1-2-1 Historique de l'activité

L'activité de vannerie a changé depuis le début du siècle. En effet, la migration des Palikur de Rokawa, considéré comme leur foyer d'origine dans leur mythologie, vers Tonate-Macouria via St-Georges de l'Oyapock est sous-tendue par des impératifs économiques. La venue en France est perçue par les Palikur depuis plusieurs décennies, comme un moyen de trouver du travail et d'avoir des débouchés pour leur artisanat.

Comme nous l'avons dit dans la première partie, la première venue d'un Palikur à Tonate-Macouria fut celle d'Auguste Labonté. Il arriva en 1959 pour travailler dans une carrière. Il s'installa à l'emplacement du premier village au bord de la Nationale 1 avec d'autres membres de sa famille venant de Rokawa (dans l'état de l'Amapá au Brésil). Il retourna ensuite sur St-Georges où il est actuellement capitaine. Vers 1960 le père de Cicilien Yapara, capitaine du village du bord de la route, vint s'installer au village.

Une des premières personnes à avoir commercialisé ses paniers est Isabelle Batista, mère de Félix Labonté président de l'association des Palikur et femme d'Auguste Labonté (différent du premier !), qui arriva avec son mari en 1974. Ils sont venus ici en raison de la plus grande possibilité de travail pour les hommes ainsi que pour une plus grande opportunité de débouchés pour la vente des produits artisanaux tel que la vannerie, les colliers et les Calebasses.

D'après le témoignage des villageois, la plupart des artisans vendaient déjà leur vannerie à St Georges même si la vente était moins importante là-bas; rappelons que cette commune était fortement isolée à l'époque. La vente a vraiment débuté entre le milieu des années 1980 et le début des années 1990. Les carbets au bord de la route (voir photo n° 17) ont commencé à être construits il y a 15 ans et sont tous en place depuis 8 ans environ. Ils sont au nombre de 12 actuellement. Ils appartiennent à une famille en propre mais sont volontiers mis à la disposition des membres de la famille élargie pour la vente de la période estivale, qui correspond aux mois de juillet, août, septembre.

Aujourd'hui, la majorité des foyers tressent des paniers et d'autres vanneries « souvenir » (petit *manaré*, *pagara*, *catouri tête*...). Mais seulement un petit nombre en font leur activité principale soit une petite dizaine de familles. Tous les gens de plus de 35 ans savent faire des paniers, mais peu de gens de moins de 35 ans savent tresser. Ce sont les femmes qui, au village, pratiquent le plus la vannerie actuellement, alors que traditionnellement il s'agissait d'une activité masculine.

Or, sachant que, les femmes ne savent faire que les paniers classiques (bourriches, corbeilles, paniers à anses), le savoir lié aux autres vanneries (*couleuvre*, *manaré*, *pagara*, *yamat*, *walwari*, *catouri tête*) risque de se perdre. En effet, les hommes détenant ce savoir à Macouria, sont de plus en plus âgés et donc de moins en moins nombreux. Les jeunes hommes ne sont pas formés pour faire la vannerie comme cela se passait avec les générations précédentes. Les pères apprenaient à leur fils la vannerie et le savoir lié à l'*arouman* ainsi qu'au milieu naturel en général. Déjà aujourd'hui, nombre de jeunes ne savent plus nommer les différentes espèces du genre *Ischnosiphon* utilisables. En effet, les jeunes ne sont plus intéressés par ces activités traditionnelles qui peuvent leur sembler "ringardes". Mais ils n'ont aussi plus forcément le temps en raison de leur scolarisation. En effet, la majorité des jeunes du village suivent, tant bien que mal, les cours dans les écoles de Tonate-Macouria.

Il risque à court terme d'y avoir un oubli, qui est déjà latent, de nombre de techniques de vannerie. Cela se fait déjà sentir en ce qui concerne l'utilisation des teintures naturelles ; en effet, elles ne sont plus utilisées au village pour les vanneries à part par Roland NORINO qui en utilise une. Par contre on emploie toujours les teintures naturelles pour teinter le fond des calebasses. Toutes les vanneries sont décorées soit à la peinture industrielle soit au goudron mélangé à de l'essence (pour le noir). Cela est bien triste sachant que les colorants végétaux sont abondants dans la région. De même, le conte originel racontant l'apprentissage de la vannerie par les Palikur n'est plus connu que par quelques personnes. Il convient pourtant de nuancer ce constat lorsque l'on sait que dans la plupart des sociétés de culture orale, les conteurs ne sont jamais très nombreux.

Mais, certains hommes sont conscients de cette perte de savoir et comptent bien former leurs enfants. Ainsi, une femme apprend les techniques masculines pour fabriquer les *yamat*.

Actuellement, les Palikur se contentent majoritairement de vendre leur vannerie dans leurs carbets au bord de la N1, axe routier très fréquenté entre Cayenne et Kourou. Les vanneries sont surtout vendues pendant les vacances estivales, de juillet à septembre. Beaucoup d'hommes travaillent sur commande pour tout ce qui est *pagara*, *manaré*, *couleuvre*, *catouri tête* ou autres *yamat*. Seules les paniers et quelques *yamat* sont fait à l'avance pour être exposés sur les étales des carbets-ventes. De plus, il n'est par rare de voir sur les étales des vanneries ou des colliers fabriqués à St-Georges de l'Oyapock par des gens de la famille.

Des lots de chapeaux et quelques paniers sont également vendus à un commerçant chinois, comme le cite COUSSEAU (1999) pour l'artisanat du bois chez les Noirs-Marrons, et à un créole, les deux ayant leur boutique à Cayenne. De même, des *catouris tête* sont revendus par des créoles au Marché couvert de Cayenne. LEBERRE en 1989 avait relevé la vente de ces

catouris mais aussi de corbeilles, de *coulevres* et d'éventails, objets que je n'ai pas observé cette année. Il est à noter que ces formes de *catouris* tête relèvent de la tradition créole mais les vanniers créoles sont aujourd'hui exsangues.

Les Palikur eux-mêmes pensent que l'activité de vente et de vannerie va continuer car elle tient une place importante, encore aujourd'hui, dans leur mode de vie en tant que lien social et activité qui permet d'occuper le temps libre “ tout en s'amusant et en discutant ”. Rapporté au sous emploi que connaît la communauté Palikur (RENOUX et al., 2000), cela se comprend d'autant mieux. Cela reflète aussi l'attitude des Palikur envers l'extérieur avec lequel ils ne semblent pas chercher un contact intense. Et puis, l'entrée d'argent est toujours la bienvenue dans ces foyers ayant un niveau économique assez faible. Mais en parallèle cet optimisme ne peut masquer un certain souci de voir disparaître cet artisanat car les adultes sont les premiers conscients du désintérêt porté par les jeunes envers leur héritage technologique. Quel avenir pour cette activité dans une société qui est plus que jamais confrontée à une modernité qui la cerne? En effet, quelle peut être la pérennisation endogène de l'artisanat ? Tant qu'il y aura des habitants connaissant les techniques et motivés pour former des jeunes, la pérennisation semble être assurée. Mais à long terme, il faut une motivation profonde de la jeunesse passant par une forte conscience que le maintien d'activités traditionnelles est indispensable à la conservation de ses racines ; à condition que les objets proposés restent d'une facture attrayante pour les acheteurs. Un peu comme cela s'est passé il y a 25 ans pour les Amérindiens des Etats-Unis d'Amérique avec la prise de conscience qu'ont eu les jeunes face à la perte de leur savoir traditionnel. Je reviendrais dans la quatrième partie sur ces thématiques.

1-2-2 Place de la vannerie aujourd'hui au village

Comme nous l'avons dit plus haut, nous assistons actuellement à une féminisation de l'activité de la vannerie. En effet, dans les carbets du bord de la route et au village, ce sont les femmes que nous voyons majoritairement tresser les paniers. Quelques rares hommes sont à côtés d'elles à les aider. Les hommes ne font que très rarement des paniers mais eux seuls fabriquent encore les *manarés*, *yamat*, *coulevres* et autres *pagaras*. Cela est révélateur du clivage tradition modernité. Il y a une véritable spécialisation dans la fabrication d'objet en *arouman*. Et, surtout chez les hommes, un tel sait bien faire les *manarés*, un tel les *walwari*... Les femmes, elles, savent souvent bien faire plusieurs types de paniers mais elles ont toutes leur modèle de prédilection et leur “ patte ” d'artisane.

La vannerie n'est bien sûr pas la seule activité qui occupe les Palikur. Les hommes pratiquent la chasse et la pêche très souvent, plusieurs fois par semaine ; RENOUX et al. (2000) ont constaté que 88 % des maisonnées du village ont au moins un chasseur. Il faut aussi qu'ils s'occupent de l'abattis²¹ pour avoir toute l'année du manioc à récolter, même si, en 2000, 50 % seulement d'entre elles possédaient ou avaient ouvert un abattis (RENOUX et al., 2000). Le travail à l'abattis est un travail familial et saisonnier. La collecte de fruits de palmier comme le *maripa*, *Maximiliana maripa*, le *comou*, *Oenocarpus bacaba*, ou le *wasai*, *Euterpe oleracea*, est aussi une activité saisonnière qui permet un complément de revenus : sur le marché de Cayenne un grand sac de *comou* peut se vendre jusqu'à 800 FF (121 € environ). Une partie des hommes du village ont ce qu'ils appellent *jobs*²². En effet, chez les Palikur et en Guyane en général, le travail au noir est très développé, au village il y a ainsi beaucoup d'hommes qui vont " jobber " pour un après-midi ou quelques jours. Il y a bien sûr aussi les emplois salariés qui concernaient 22 % des hommes et une seule femme en 2000 (RENOUX et al., 2000). A notre connaissance il n'y a actuellement qu'une femme du village qui possède un emploi salarié. Ils s'agit d'employés municipaux et de secrétaire dans le collège de Tonate-Macouria notamment. On voit donc, que les emplois salariés sont encore réservés aux hommes. Dans la tradition Palikur et depuis que les blancs et les créoles côtoient ceux-ci, seuls les hommes peuvent bénéficier d'emploi salarié. Cela commence à changer depuis notamment la scolarisation des filles. Actuellement, plusieurs adolescentes sont au lycée à Cayenne ou font des formations professionnelles au GRETA de Cayenne. Elles se forment à des emplois du tertiaire (secrétariat, commerce...).

La vannerie est donc une source de revenu intégrée dans une large palette d'activités.

La Guyane française, étant un département français, ses citoyens Palikur ont droit aux aides sociales (Allocations familiales, Sécurité Sociale, RMI...) comme le reste de la population française. La majorité des foyers du village touche au moins l'une des aides sociales complétées éventuellement par un salaire (RENOUX et al., 2000).

C'est grâce à l'addition de ces différentes activités et ressources que les Palikur peuvent subvenir à leurs besoins. Il est à préciser qu'il existe une certaine stratification des revenus au village. S'il existe des foyers possédant un véhicule, l'électricité, l'eau courante, une télévision, il en existe aussi n'ayant pas tous ces biens et vivant sans électricité et sans eau courante. Cette disparité est fortement liée au problème de régularisation des cartes de séjours. En effet,

²¹ L'abattis est une parcelle de forêt préalablement défrichée et brûlée utilisée pour cultiver le manioc et d'autres plantes.

²² Terme utilisé en Guyane pour le travail au noir à petite échelle.

les Palikur ayant la nationalité française, 23 % des 15-69 ans d'après RENOUX et al. (2000), ont moins de problèmes pour trouver du travail et touchent des aides sociales. Ceux qui n'ont que des cartes de séjour, 49 % des 15-69 ans d'après RENOUX et al. (2000), ont plus de problèmes pour trouver du travail ou percevoir les aides sociales. C'est bien pire pour ceux qui n'ont pas du tout de papiers français et seulement des papiers brésiliens, ils représenteraient 34% des 15-69 ans d'après RENOUX et al. (2000). Pour ceux-ci autant dire qu'ils ne peuvent toucher aucune aide sociale et ne peuvent que travailler au noir, avec la précarité que cela engendre. Ils sont considérés comme étrangers en situation irrégulière, alors que l'on a vu que le destin des Palikur est profondément lié à la France depuis le XVII^{ème} siècle. La "civilisation" et, singulièrement, ses exigences bureaucratiques engendrent souvent des inégalités sociales...

En fonction du statut du foyer et de l'occupation de ses occupants nous pouvons identifier deux types d'artisans vanniers.

Durant notre séjour au village nous avons remarqué que tout le monde ne vendait pas de la vannerie quotidiennement. Nous avons relevé la fréquence d'activité des artisans au niveau des carbeta de vente (petites maisons en bois) et remarqué que seul 5 carbeta était occupés tous les jours. Il s'agissait des carbeta 6, 8, 9, 10, 11 auxquels on peut ajouter les carbeta 1 et 3 qui sont occupés au moins une fois tous les 15 jours. Ces artisans, pour la plupart travaillant en couple, tissent sur leur lieu de vente et vendent donc au fur et à mesure. Nous appellerons ceux-ci les artisans réguliers. Ceux-ci ont une moyenne d'âge d'environ 50 ans.

Tableau 2- Liste des carbeta de vente et de leurs occupants

N°	Nom du Propriétaire	Autres
1	Isabelle et Manuel BATISTA	Ses enfants (F. LABONTE), R.NORINO et sa femme
2	Manuel et Eulina YOYO	José BATISTA (beau-frère)et sa femme
3	Samuel BATISTA	Sa femme
4	Simone LABONTE	
5	Antonia BATISTA	Son père Ivandir FELICIO
6	Félicio IGNACIO	Sa femme, sa fille
7	Candy LABONTE	
8	Raymone BATISTA	
9	Magdaléna BATISTA	
10	Maurice NORINO	Sa femme et sa fille (M. FORTINO)
11	Luisa BATISTA	
12	Réserve de paniers de R. BATISTA	

(DAVY 2002)

L'autre catégorie d'artisans identifiables correspond à ceux qui pratiquent la vannerie toute l'année de façon sporadique et ne vendent que pendant la période des grandes vacances scolaires (juillet - août). Il semble que ces artisans préparent leurs vanneries quatre à cinq mois avant l'été. En effet, c'est à cette période que la vente de l'artisanat est à son maximum avec l'arrivée en nombre de visiteurs de la France métropolitaine. Ces gens possèdent un carbet de vente en propre ou, vendent dans celui d'un membre de leur famille. Ce sont les artisans ponctuels. Ceux-ci peuvent écouler leurs produits sur commande (*manaré, pagara, couleuvre* à manioc, *catouri tête...*) durant l'année. Dans cette catégorie nous pouvons ranger la majorité des artisans du village.

Nous estimons qu'il existe au moins un artisan vannier par foyer, il s'agit le plus souvent d'une femme, mère de famille. Si c'est un homme, il est lui aussi père de famille et a plus de 35 ans.

Nous avons essayé d'estimer le revenu moyen de ces artisans. Evidemment cela n'a pas été facile en raison, notamment, de la faible fiabilité de l'estimation par l'artisan du nombre d'objets vendus ou celle de ses revenus provenant de la vente de ses paniers. Pendant la période estivale, nous pouvons estimer entre 2000 et 2500 FF (304-381 € environ) le revenu moyen par mois sur ces deux mois pour les artisans présents dans un carbet de vente : certains artisans disent pouvoir gagner jusqu'à 5000 FF (762 €) en un mois certains étés. Le revenu moyen pour les artisans réguliers doit se situer autour de 700 FF (106 €) par mois le reste de l'année. Soit un revenu total minimal de 11 000 FF (1676 €) par an. Sachant que cette activité de vente est très irrégulière et difficile à estimer, il serait intéressant de confier à un artisan présent journalièrement, des fiches à remplir pour qu'il note toutes les ventes qu'il effectue sur une année. On aura alors une estimation fine du nombre d'objets vendus.

En toute rigueur, nous pouvons constater que cette activité ne peut à l'heure actuelle suffire à faire vivre un foyer même pour des vanniers travaillant 6 heures par jour et cela toute l'année. Pour des familles qui assurent encore leur subsistance grâce aux activités de prédation et à l'agriculture, ce n'est cependant pas un revenu négligeable. Les vanneries sont vendues entre 5 € pour les plus petites jusqu'à 40 € pour les plus grandes. La matière première est gratuite et le coût de revient de chaque objet n'est pas très élevé. Seulement, un *yamat* (cf. fiche objet n°3) vendu 40 € nécessite 3 jours de travail. Pour une journée de 6 heures de travail, cela fait 2,2 € de l'heure. Ce est bien loin du SMIC horaire en vigueur. Malgré tout, il ne faut pas oublier que, d'après les Palikur, c'est une activité plutôt agréable (en dehors de la récolte des *aroumans*).

Essayons maintenant d'évaluer la consommation en tige d'*arouman* dans une année par les artisans du village. J'ai pour ce faire essayer d'estimer, avec les artisans les plus actifs, le nombre de paniers qu'ils vendaient en moyenne dans un mois. Sachant le nombre de tiges nécessaire à la fabrication d'un panier, j'ai pu ainsi faire une estimation de la consommation. Il faut noter, que cette estimation n'est qu'indicative et qu'elle est à considérer avec précaution, mais elle aura l'avantage de nous donner une idée quantitative de l'exploitation de la ressource. Ce chiffre avancé devra être comparé avec celui estimé grâce à la méthode des transects présentée plus bas.

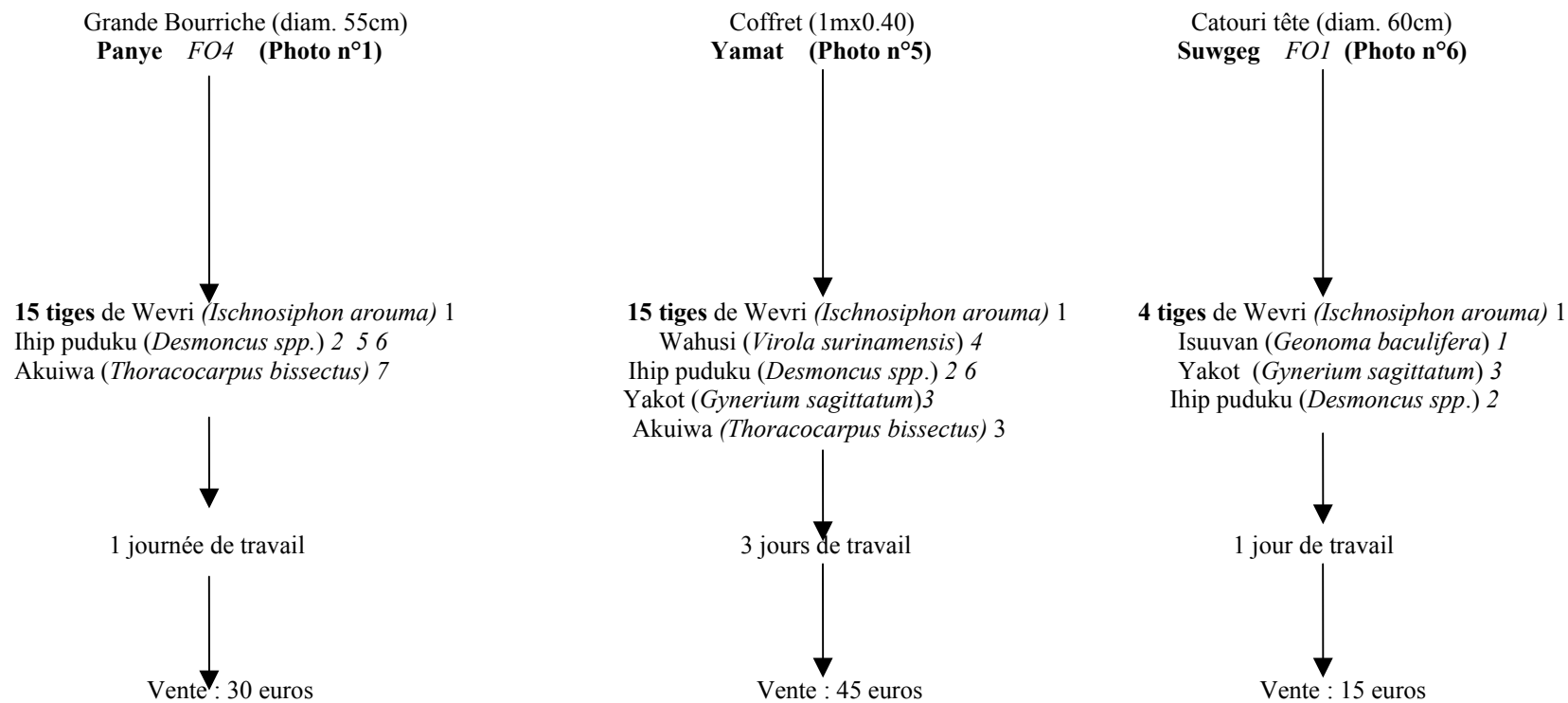
Tableau 3- Estimation de la consommation annuelle de tiges d'*arouman*

Artisans	consommation annuelle de tiges
M. Norino	1.900
L. Batista	1.200
R. Batista	5.000
I. Felicio	1.200
S. Batista	600
I. Batista	1.200
vente été	9.000
total	20.100

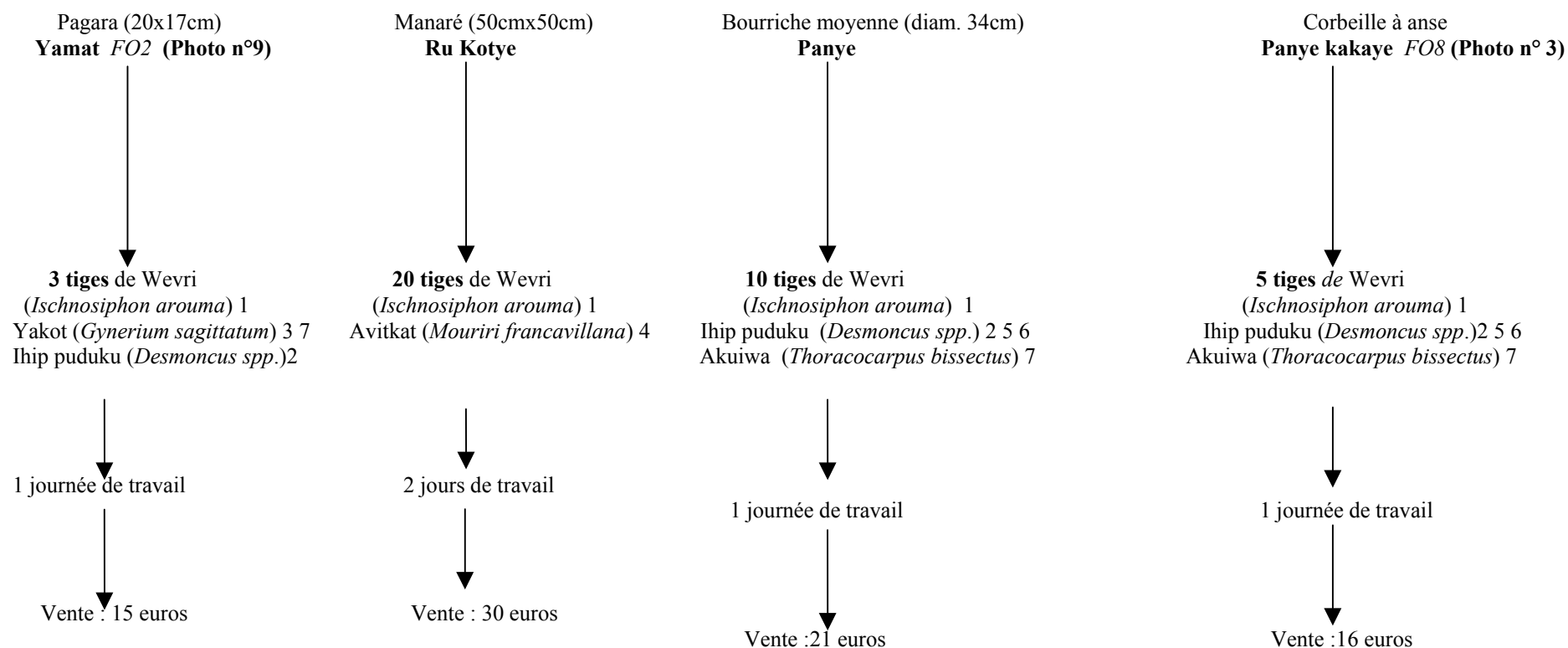
(DAVY, 2002)

J'ai estimé la consommation de tiges pour chaque artisan régulier, en fonction du nombre de paniers qu'il disait avoir vendu en une semaine et j'ai ajouté le nombre de tiges utilisées pendant la période estivale. J'estime donc la consommation annuelle de 20.100 tiges d'*arouman* pour tout le village.

Tableau 4- Vanneries destinées à la vente, matériaux utilisés, nombre de jour de travail et prix de vente



- 1 : matériel principal pour fabriquer la vannerie
- 2 : matériel de finition pour la décoration du bord de la vannerie
- 3 : matériel pour consolider la vannerie
- 4 : armature de la vannerie
- 5 : pour commencer la vannerie
- 6 : pour recouvrir les anses
- 7 : pour faire les anses



- 1 : matériel principal pour fabriquer la vannerie
- 2 : matériel de finition pour la décoration du bord de la vannerie
- 3 : matériel pour consolider la vannerie
- 4 : armature de la vannerie
- 5 : pour commencer la vannerie
- 6 : pour recouvrir les anses
- 7 : pour faire les anses

Tableau 4 (suite)- Vanneries destinées à la vente, matériaux utilisés, nombre de jour de travail et prix de vente

2- Aspect technique

Nous allons maintenant aborder l'aspect technique de la vannerie. Nous présenterons les différents modèles de vanneries fabriqués au village, le vocabulaire palikur lié à cette activité et les différentes techniques utilisées.

Dans Milieu et technique, LEROI GOURHAN précise que le mot vannerie vient de “ van ” qui est “ un récipient plat dans lequel on fait sauter les graines en plein vent comme avec les calebasses ” (1973 : 145). Il définit deux notions importantes à prendre en compte quand on travaille sur les techniques, la tendance et le milieu technique. Il réfléchit ainsi sur l'importance respective du milieu externe et du milieu interne sur l'évolution des techniques. Pour LEROI GOURHAN “ chaque objet est imprégné des traces laissées par le ‘ milieu intérieur ’ ” et “ le milieu extérieur provoque une réaction du milieu technique ”. Il juge donc complémentaire les influences socio-historico-culturelles et environnementales en tant que catalyseur de l'évolution technique. Citant PRZYLUSKI (in LEROI GOURHAN, 1973 : 396) “ Le couple milieu-hérédité ne traduit qu'imparfaitement le contenu des deux séries [l'une externe se présentant dans l'espace et l'autre interne se déroulant dans le temps], car celle qui se déroule dans le temps ne comprend pas seulement des apports innés ou héréditaires mais des habitudes acquises. Ce serait même trop peu de dire que cette série se limite au passé, car dans une large mesure le comportement d'un être est déterminé par la prévision de ses besoins ”. Ainsi, LEROI GOURHAN introduit un certain finalisme dans l'évolution des techniques.

Après ces considérations générales, voyons ce qu'il en est des techniques chez les Palikur.

2-1 La vannerie, une diversité de forme

La vannerie au village de Kamuyene a, depuis qu'elle est vendue, subi une certaine évolution. Certains modèles de vanneries ne sont pas traditionnellement Palikur et d'autres par contre sont ancestraux ou, du moins, étaient fabriqués bien avant la commercialisation.

Nous pouvons, en effet, estimer que des modèles de vanneries qui sont encore utilisés dans la vie de tous les jours, ont des formes traditionnelles contrairement à certains modèles qui sont, à l'heure actuelle, fabriqués en grand nombre et qui ne sont pas utilisés domestiquement. Ainsi un objet peut être ancien, ne plus être utilisé, mais être fabriqué pour la vente, comme c'est le cas de la *couleuvre* à manioc actuellement au village. Notons que celle-ci est encore sporadiquement utilisée chez les Palikur de St-Georges de l'Oyapock et de

Rokawa (GRENAND P., com. pers.).

La majorité des vanneries fabriquées sont des paniers, des corbeilles et des bourriches. En effet, nous pouvons estimer que ces paniers représentent 80 % de la vente. Il en existe une grande diversité de taille et de forme, avec ou sans anses, avec ou sans couvercle... Chaque artisanne a ses modèles et ajoute son originalité dans la confection de ses paniers. D'après le témoignage des anciens et anciennes, ce ne sont pas des modèles traditionnellement Palikur. Ils sont fabriqués depuis une cinquantaine d'années, et de ce fait NIMUENDAJU est un bon témoin, depuis que des Palikur ont copié, semble-t-il, des modèles créoles et occidentaux. En tout cas ces formes étaient déjà présentes à la fin des années 60 (GRENAND P., com. pers.). Il est à noter d'ailleurs qu'en langue palikur, il n'existe pas de mots provenant d'une famille linguistique Amérindienne (Arawak, Karib, Tupi-Guarani) pour identifier ces différents modèles : on emploie le vocable *panye* qui est à n'en point douter un emprunt à la langue française via la prononciation créole. Les paniers avec des anses, par exemple sont nommés par un terme composé *panye kakaye*, *kakaye* signifiant anse dans la langue palikur.

Ces modèles de paniers sont fabriqués majoritairement par les femmes même s'il n'est pas rare de voir des hommes aider leur épouse à les confectionner.

Un autre modèle de vannerie a été emprunté au créole, il s'agit du *catouri tête* en forme de chapeau chinois. Il est appelé *suwgeg* en palikur, mot utilisé pour nommer collectivement tous les couvre-chefs, y compris les plumasseries traditionnelles.

Traditionnellement les Palikur fabriquaient des chapeaux appelés *catouris tête* qui étaient portés avec les *wasipna* ou *catouri* en créole. Ce modèle est confectionné exclusivement par les hommes : nous avons recensé cinq artisans sachant réaliser cette vannerie.

D'autres modèles sont encore exclusivement fabriqués par les hommes et sont eux traditionnellement Palikur. Il s'agit des *yamat*, des *pagaras*, des *manarés*, des *couleuvres* à manioc et des *walwaris*. Ces vanneries ont toujours un usage domestique même si pour certaines, cela a tendance à disparaître. Seul le *manaré* est toujours utilisé régulièrement, la *couleuvre* à manioc, elle, ne semble plus utilisée au village Kamuyene car elle a été remplacée dans tout le village par une presse en bois manuelle d'origine brésilienne depuis quelques années.

Nous allons maintenant présenter sous forme de fiche objet les différents modèles de vannerie confectionnés au village :

FICHE OBJET

N° collecte : 1 (photo n°6)

Ethnie : Palikur

Lieu de collecte : Tonate-Macouria

Nom vernaculaire de l'objet : *Suwgeg*Nom français et *créole*: Chapeau, *catouri tête*

Descriptif sommaire : Chapeau de style “ chinois ” triangulaire comprenant une couche de feuille (*isuuvan avan*) maintenue entre 2 treillisages d'*arouman*. Un cercle de maintien en *arouman* est fixé sur la face inférieure du chapeau pour bien le maintenir sur la tête. Cercle de maintien du chapeau : *Suwgeg atewayaya*

Dimensions : 60 cm de diam.

Matériaux utilisés : végétal, vernis et peinture

Espèces utilisées : 4

Nom vernaculaire : *bukutru ahuvega* (*emiye* et *ivatye*), *yakot*, *ihip puduku*,
isuuvan

Nom scientifique : *Ischnosiphon arouma* (Aubl.) Koern., *Gynerium*
sagittatum (Aubl.) Palisot de Beauvois, *Desmoncus spp.*,
Geonoma baculifera (Poiteau) Kunth

Qui a collecté les matériaux : Manuel YOYO

Utilisation de l'objet : Actuelle : uniquement destiné à la vente

Ancienne : *Catouri tête* pour aller à l'abattis, mais il n'avait pas cette
forme, il était quadrangulaire

Prix de vente : 15 euros

Nom de l'artisan : Manuel YOYO

sexe : M

âge : 48 ans

Lieu de fabrication : carbet familial

Temps de fabrication : une journée

Outils utilisés : Couteau et batée d'orpailleur pour donner la forme ainsi qu'un patron pour la
couronne, pinceau pour la peinture

Remarques :

On utilise à la fois des lanières tirées d'un jeune *arouman* (*bukutru ahuvega emiye*) plus
souple pour faire les finitions et de l'*arouman* adulte, mature (*bukutru ahuvega ivatye*) pour
faire le treillisage du chapeau en lui même.

FICHE OBJET

N° collecte : 2 (photo n°9)

Ethnie : Palikur

Lieu de collecte : Tonate-Macouria

Nom vernaculaire de l'objet : *Yamat*Nom français et *créole* : Protège porte-monnaie, *pagara*

Descriptif sommaire : Constitué de 2 parties rentrant l'une dans l'autre, corps fait en *arouman* et bords en *ihip puduku*. Motif : Dent d'agoutis (*buktru gaibu-ap*).

Dimensions : 20x17cm

Matériaux utilisés : Végétal, ficelle enduite de *ti*, essence et goudron pour la couleur noire, vernis

Espèces utilisées : 2

Nom vernaculaire : *buktru ahuega, ihip puduku*Nom scientifique : *Ischnosiphon arouma* (Aubl.) Koern., *Desmoncus spp.*

Qui a collecté les matériaux : José BATISTA

Utilisation de l'objet : Actuelle : uniquement destiné à la vente

Ancienne : Utilisé par les chamanes pour ranger leurs ustensiles et notamment les cigares.

Prix de vente : 15 euros

Nom de l'artisan : José BATISTA

sexe : M

âge : 48 ans

Lieu de fabrication : carbet familial

Temps de fabrication : une journée

Outils utilisés : couteau, pinceau pour la peinture

Remarques :

L'*arouman* est prélevé dans les zones proches du village (cf. ci-dessous), l'*ihip puduku* est récolté dans les forêts marécageuses du bord de la N1 entre Tonate-Macouria et Kourou.

Les colorants industriels ont maintenant remplacé les colorants naturels, les artisans invoquent un gain de temps en utilisant une peinture toute faite.

La résine de *ti, mani* en créole, est obtenue à partir du *Symphonia globulifera* L., arbre de la famille des Clusiacées, pour avoir le détail de sa préparation se reporter à l'article de GRENAND et PREVOST (1994).

FICHE OBJET

N° collecte : 3 (photo n°5)

Ethnie : Palikur

Lieu de collecte : Tonate-Macouria

Nom vernaculaire de l'objet : *Yamat*

Nom français : Coffret

Descriptif sommaire : Coffret tressé en *arouman* sur une armature en bois (*wahusi*) fermé par 2 rabats consolidés avec du *yakot*, du *wahusi* et de *l'akuiwa*. 2 anses servent à fermer les rabats, 2 poignées sont fixées sur les rabats.

Dimensions : 60x34cm - 20cm de haut

Matériaux utilisés : végétal - vernis - peinture - fil de pêche

Espèces utilisées : 5 espèces

Nom vernaculaire : *bukutru ahuvega, wahusi, yakot, ihip puduku, akuiwa*

Nom scientifique : *Ischnosiphon arouma* (Aubl.) Koern., *Virola*

surinamensis (Rolander) Warburg, *Gynerium sagittatum*

(Aubl.) Palisot de Beauvois, *Desmoncus spp.*,

Thoracocarpus bissectus (Vellozo) Harling

Qui a collecté les matériaux : Maurice NORINO

Utilisation de l'objet : Actuelle : coffret destiné à la vente

Ancienne : Servait aux chamanes pour ranger leurs objets de cultes (maracas, cigares...) et était utilisé pour ranger les vêtements et les parures de plumes

Prix de vente : 40 euros

Nom de l'artisan : Maurice NORINO

sexe : M

âge : 60 env.

Lieu de fabrication : Carbet de vente 10 bord de la N1

Temps de fabrication : 3 jours

Outils utilisés : couteau, aiguille, tournevis, pinceau pour la peinture

Remarques :

Ce *yamat* est une forme évolutive, les modèles anciens n'étaient pas les mêmes.

Avant, il était orné de motifs que M. NORINO ne connaît pas.

FICHE OBJET

N° collecte : 4 (photo n°1)

Ethnie : Palikur

Lieu de collecte : Tonate-Macouria

Nom vernaculaire de l'objet : *Panye nobsad*

Nom français : grande bourriche

Descriptif sommaire : grande bourriche ventrue avec 2 anses et un couvercle avec une poignée. Le corps du panier est en *arouman* mais le fond et le couvercle sont commencés avec du *ihip puduku* (sert aussi pour la décoration). Les poignées sont en *akuiwa*.

Dimensions : 65cm de haut - diamètre du fond :30 cm - diamètre du ventre 55cm - ouverture de 39 cm de diamètre

Matériaux utilisés : végétal, vernis, peinture

Espèces utilisées : 3

Nom vernaculaire : *bukutru ahuvega, ihip puduku, akuiwa*

Nom scientifique : *Ischnosiphon arouma* (Aubl.) Koern., *Desmoncus spp.*,
Thoracocarpus bissectus (Vellozo) Harling

Qui a collecté les matériaux : Maurice NORINO

Utilisation de l'objet : Actuelle : pour la vente, sert de panier à linge

Ancienne : panier à linge

Prix de vente : 30,5 euros

Nom de l'artisan : Mme NORINO

sexe : F

âge : 60 env.

Lieu de fabrication : carbet 10, bord de la N1

Temps de fabrication : 1 jour

Outils utilisés : couteau, pinceau pour la peinture

Remarques :

Ces bourriches, de différentes tailles, sont le modèle le plus fabriqué au village. Ce sont majoritairement les femmes qui les confectionnent.

FICHE OBJET

N° collecte : 5 (photo n°2)

Ethnie : Palikur

Lieu de collecte : Tonate-Macouria

Nom vernaculaire de l'objet : *Ru sagubie*

Nom français et *créole* : Tamis, *Manaré*

Descriptif sommaire : Tamis sans trou à mailles très serrées, carré avec une armature en tige de bois. Motif carrés concentriques : *Ruarua aduk-ap*, poitrine (*aduk-ap*) de la rainette patte d'oie (*Hyla boans*)

Dimensions : 20 cmx20 cm int. ; 34x34cm ext.

Matériaux utilisés : végétal, ficelle, essence et goudron pour la couleur noir, vernis

Espèces utilisées : 2

Nom vernaculaire : *bukutru ahuvega, avitkat*

Nom scientifique : *Ischnosiphon arouma* (Aubl.) Koern., *Mouriri francavillana* Cogniaux

Qui a collecté les matériaux : ?

Utilisation de l'objet : Actuelle : de cette taille, uniquement pour la décoration

Ancienne : pour filtrer la bière de manioc, *cachiri*

Prix de vente : 15 euros

Nom de l'artisan : Lebi GUIOMIN

sexe :M

âge : ?

Lieu de fabrication : St Georges de l'Oyapock

Temps de fabrication : environ deux jours

Outils utilisés : couteau, pinceau pour la peinture

Remarques :

Objet vendu au carbet 9 par Luisa BATISTA au profit de l'artisan de St Georges.

Ce *manaré* est la réplique en plus petit d'un *manaré* pour passer le *cachiri* d'une taille sensiblement plus grande

Sagubie : maille très serrée

FICHE OBJET

N° collecte : 8 (photo n°3)

Ethnie : Palikur

Lieu de collecte : Tonate-Macouria

Nom vernaculaire de l'objet : *Panye kakaye atip*

Nom français : corbeille à anse et couvercle

Descriptif sommaire : Grande corbeille avec un couvercle et une anse. L'anse est faite en *akuiwa* et est recouverte d'*arouman* et de *ihip puduku*. Le couvercle est fixé par une boucle à l'anse bifide au niveau de la fixation.

Dimensions : 50 cm de diamètre

Matériaux utilisés : végétal, peinture, vernis

Espèces utilisées : 3

Nom vernaculaire : *bukutru ahuvega, ihip puduku, akuiwa*

Nom scientifique : *Ischnosiphon arouma* (Aubl.) Koern., *Desmoncus spp.*,

Thoracocarpus bissectus (Vellozo) Harling

Qui a collecté les matériaux : Maurice NORINO

Utilisation de l'objet : Actuelle : pour la vente uniquement

Ancienne : néant

Prix de vente : 30 euros

Nom de l'artisan : Mme NORINO

sexe : F

âge : 65 ans env.

Lieu de fabrication : carbet vente 10 près de la N1

Temps de fabrication : 2 jours

Outils utilisés : couteau, pince, pinceau pour la peinture

Remarques :

Il n'y a pas d'usage domestique de cet objet chez les Palikur de Kamuyene.

FICHE OBJET

N° collecte : 11

Ethnie : Palikur

Lieu de collecte : Tonate-Macouria

Nom vernaculaire de l'objet : *Suwgeg*

Nom français : chapeau

Descriptif sommaire : Chapeau en forme d'abat-jour

Utilisation du *ihip puduku* pour commencer le chapeau et pour recouvrir le rebord en *akuiwa*

Dimensions : 15 cm pour le diamètre supérieur - 36cm pour le diamètre inférieur

Matériaux utilisés : végétal, vernis et peinture

Espèces utilisées : 3

Nom vernaculaire : *bukutru ahuega, ihip puduku, akuiwa*

Nom scientifique : *Ischnosiphon arouma* (Aubl.) Koern., *Desmoncus spp.*,
Thoracocarpus bissectus (Vellozo) Harling

Qui a collecté les matériaux : ?

Utilisation de l'objet : Actuelle : vente

Ancienne : Utilisé depuis au moins la fin du XIX^{ème} siècle

Prix de vente : 10 euros

Nom de l'artisan : Lebi GUIOMIN

sexe : M

âge : ?

Lieu de fabrication : St Georges de l'Oyapock

Temps de fabrication : ?

Outils utilisés : couteau, pinceau pour la peinture

Remarques :

Vendu au carbet 9 par Luisa BATISTA au profit de l'artisan de St-Georges.

Ce chapeau est tressé comme les paniers et non croisé comme le *catouri tête*.

FICHE OBJET

N° collecte : 12

Ethnie : Palikur

Lieu de collecte : Tonate-Macouria

Nom vernaculaire de l'objet : *Panye nobsis*Nom français : petit panier

Descriptif sommaire : Panier avec un couvercle ayant une poignée, deux autres poignées sont présentes sur les côtés. Elles sont appelées oreilles (*ataibi*).

Dimensions : diamètre de 17 cm à l'ouverture

Matériaux utilisés : végétal, peinture, vernis

Espèces utilisées : 3

Nom vernaculaire : *bukutru ahuvega (emiye et ivatye), ihip puduku, akuiwa*Nom scientifique : *Ischnosiphon arouma* (Aubl.) Koern., *Desmoncus spp.*,
Thoracocarpus bissectus (Vellozo) HarlingQui a collecté les matériaux : Ignacio FELICIO

Utilisation de l'objet : Actuelle : vente comme souvenir

Ancienne :

Prix de vente : 7 euros

Nom de l'artisan : Mme FELICIO

sexe : F

âge : 40 ans env.

Lieu de fabrication : carbet vente n°6

Temps de fabrication : 2 à 3 heures environ

Outils utilisés : couteau, pinceau pour la peinture

Remarques :

Pour commencer et décorer le rebord du panier ,a été utilisé, à la place du *ihip puduku*, du *wewri emiye*. Ces deux végétaux sont quasi interchangeables car ils ont la même souplesse.

Deux tiges sont nécessaire pour réaliser ce panier.

Après avoir passé en revue ces différents types de vanneries nous allons nous pencher, d'un peu plus près, sur les techniques de vanneries employées pour les fabriquer.

2-2 Comment faire un panier ?

Nous allons présenter différentes techniques utilisées pour confectionner différents modèles de vanneries. Nous nous attarderons tout d'abord sur la technique utilisée pour les paniers à proprement parlé, celle-ci est identique à tous les modèles quelles que soient la forme et la taille. Nous examinerons ensuite, comment, sont fabriqués les *yamat* et les *pagaras*. Nous ne nous étendrons pas sur la fabrication des *couleuvres* à manioc, *manarés* ou autres *walwaris*²³ étant donné que nous n'avons pas eu l'occasion d'observer leur confection : ce ne sont pas des objets fabriqués très régulièrement. Ils n'entrent pas de façon significative dans l'économie de la communauté Palikur étudiée.

Dans un premier temps pour tout objet fabriqué avec l'*arouman*, une préparation de la tige pour la transformer en brin tressable est nécessaire

Nous avons essayé de rédiger en langage palikur les différentes étapes nécessaires à la préparation de l'*arouman* :

1-*Na tak tihene wevri* : Je vais couper l'*arouman*. (photo n°11)

Na tak tihene nuruvega : Je vais couper mon *arouman*.

Tihene : couper avec le sabre, sabrer, pour nettoyer.

Ivukne : couper avec la hache. Terme de plus en plus utilisé pour couper un végétal, mais moins correct que *tihene* (selon Roland Norino).

2-*Na eukne nuruvega* : Je rapporte mon *arouman*.

Tihene akat usu eukne : Nous coupons et transportons [l'*arouman*].

3-*Na kismine ama* : Je gratte, j'enlève une partie de la peau. (photo n°12)

Na kismine ihip : Je gratte, j'enlève toute la peau du palmier lianescent *Desmoncus spp.*

Na akuimnene wevri ama : Je gratte la peau de l'*arouman*.

Na mahisminaki tiravui : J'enlève, je pèle la peau de la liane franche.

(Il est question ici des trois plantes les plus fréquemment employées dans une vannerie).

(4- *Na tamaknene wevri* : je peins l'*arouman*.) étape facultative

5- *Na bukinbetene wevri* : Je coupe l'*arouman* en tronçon. (photo n°13)

²³ Mot créole provenant du kali'na, *woliwoli*. En palikur, on dit *awagi* ou *awaga* selon la position grammaticale du mot.

6- *Na begbetene wevri, Na bekbetene wevri* : Je fends l'*arouman* [dans sa longueur].(Photo n°14)

7-*Na kismakune* : j'enlève [la moelle en posant la tige sur le genou].

8- *Na mihilkune ahiko* : J'enlève la moelle [plus finement avec le doigt].

9-*Na miamusene begbetaki* : J'ébarbe le brin.

10-*Na deaikne panye* : Je commence le panier. (photo n°15 et 16)

Na kavusene umne panye : Je commence à tresser le panier.

11-*Na umne²⁴ panye* : Je tresse le panier.

12-*Na pesenune umne panye* : J'ai fini de tresser le panier.

13-*Na wanakibine ihip puduku* : J'amarre la liane franche [sur le bord sans aiguille].

14-*Na piyukene panye* : Je vends le panier.

Ihignawa kanu kin panye : Celui qui sait faire le panier.

Ihignawa ka-kanu kin panye : Celui qui ne sait pas faire le panier.

Voilà présenté en 14 étapes la confection d'une vannerie de la récolte à la vente dans ses grandes lignes. Ajoutons encore quelques mots essentiels pour mieux comprendre cette activité et se rendre compte de la précision du vocabulaire qui lui est lié.

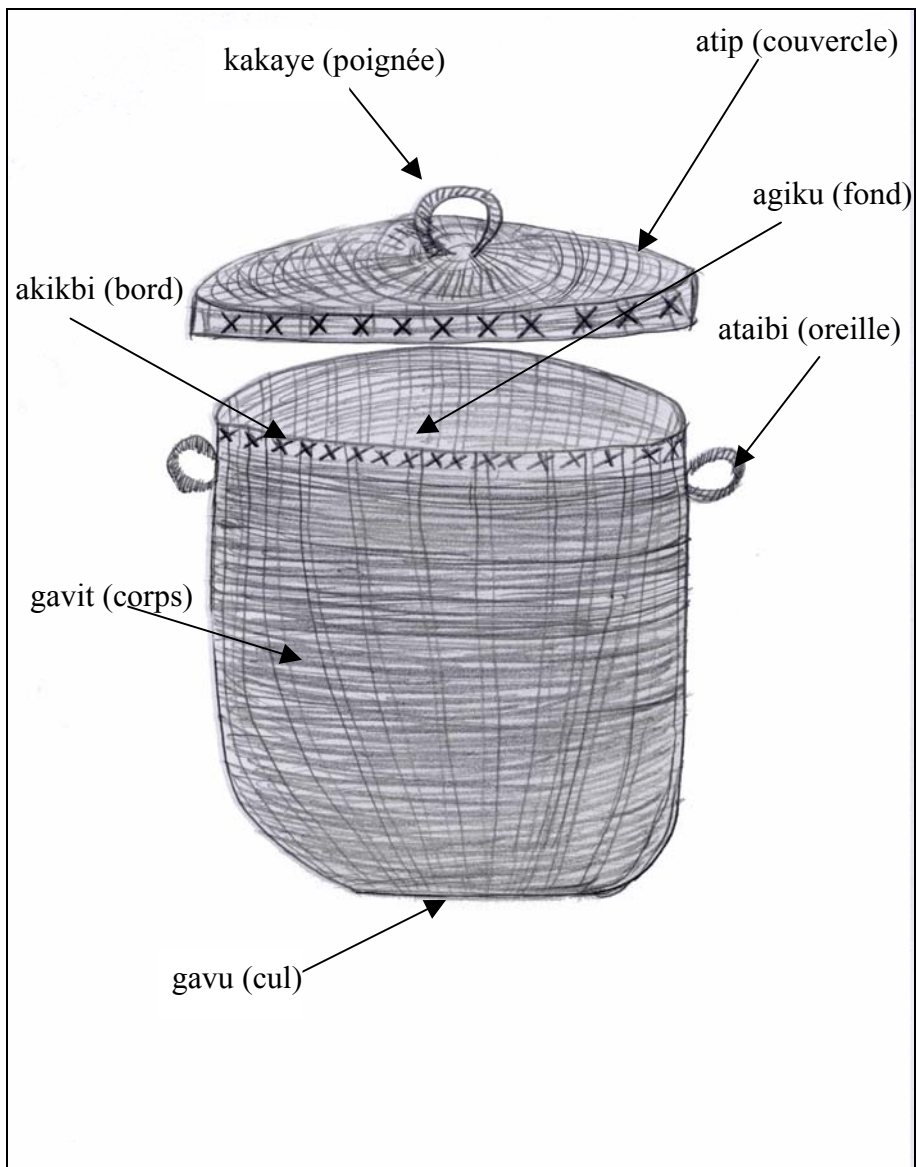
Le brin d'*arouman* passe par plusieurs étapes le rendant de plus en plus fin et souple, et en même temps il passe par différentes dénominations.

Après l'étape 7, nous commençons à avoir un brin exploitable et identifiable en tant que tel ; les Palikur l'appellent alors *kismakunka* (rappelant le fait qu'il a été fendu puis dégrossi).

Après avoir fait une incision au couteau et enlevé, *mihilkune*, l'ultime pellicule de moelle avec le doigt, le brin prêt et directement exploitable va prendre le nom de *begbetaki*. Il porte un autre nom quand il est tressé, il s'appelle alors *akanopti*. Cette dénomination n'est valable que pour le brin fin tressé sur l'armature. Les brins plus épais et moins dégrossis, les montants, sont appelés *akat*. Ce mot est aussi utilisé pour un tronc d'arbre ou la tige d'une plante.

Nous remarquons l'extrême précision du vocabulaire palikur pour cette activité. Ce qui confère à la langue palikur une grande précision et une réelle richesse.

²⁴ D'après M. YOYO, on disait auparavant *umene*, *umne* signifiant " masser un bébé ". Aujourd'hui on utilise le même mot pour les deux activités.



Dessin n° 1- Panier et vocabulaire anatomique en palikur et en français
(DAVY, 2002)

2-2-1 Le panier

Attardons nous maintenant plus précisément sur la méthode du tressage d'un panier. Après avoir préparé l'*arouman* pour obtenir un brin tressable, il faut :

1. Poser seize brins d'*akat* en étoile (photo n°15), ceux-ci sont accolés deux à deux.
2. Commencer à tresser avec du *ihip puduku* (*Desmoncus spp.*) ou avec un brin de *wewri emiye*. Commencer par prendre 2 brins et en sauter deux.
3. Ajouter un demi *akat*, pour avoir un nombre impair d'*akat* et ainsi réaliser un meilleur tressage qui se décalera à chaque tour.
4. Tresser maintenant en 1 sauté, 1 pris avec les brins d'*arouman*, *begbetaki*.
5. Monter ainsi jusqu'à la hauteur voulue.
6. Pour le couvercle on procède de la même manière que pour le corps du panier.
7. Une fois le corps fini on peut faire les poignées de chaque côté en *akuiwa* (*Thoracocarpus bissectus* (Vellozo) Harling). On les recouvre avec du *ihip puduku* (*Desmoncus spp.*)
8. Pour les finitions on amarre, *wanakibine*, un brin de *ihip puduku* tout autour de l'ouverture du panier.
9. Vernir l'ouvrage terminé.

Ce type de tressage, appelé vannerie à brins cordés d'après LEROI-GOURHAN (1973 [1945]), est celui le plus utilisé. Il sert à faire toutes les sortes de paniers, corbeilles, bourriches, ainsi que les chapeaux en forme d'abat-jour (Cf. Fiche objet 11). Il est aussi utilisé pour faire les côtés du *yamat*.

2-2-2 Le yamat

Le *yamat* (photo n°5) est une vannerie traditionnelle Palikur qui avait deux usages importants. Soit il était la possession d'un chamane et lui servait à entreposer ses parures de plumes, ses cigares, ses maracas et autres objets utiles à ses activités chamaniques, soit il appartenait à une personne non chamane et servait à entreposer ses vêtements et ses parures de danse. NIMUENDAJU (1926) précise que les petits *yamat* servaient à conserver les parures de perles et de coton, les instruments pour la fabrication de flèches, les instruments à feu et autres petites marchandises. Le *yamat*, qui peut avoir maintes tailles différentes, avait donc un usage mixte de coffret et/ou de valise.

Cet objet n'est fabriqué traditionnellement que par les hommes et aujourd'hui, au village, il n'y a que très peu d'hommes qui savent encore le confectionner, deux ou trois personnes maximum. Une femme apprend actuellement à le fabriquer. Et, il se peut que ce soit une des premières à le faire. C'est l'objet qui nécessite le plus de temps et le plus d'espèces végétales (cinq).

Mais voyons de plus près comment on le fabrique aujourd'hui au village Kamuyene :

1. Fabriquer une armature parallélépipédique en bois de *wahusi*, *Virola surinamensis* (Rolander) Warburg.
2. Commencer à tresser le fond du coffret en faisant une armure croisée de deux pris deux sautés serrés (photo n°7).
3. Disposer ce fond sur l'armature, les brins dépassant de ce fond formeront les montants des côtés ou *akat*.
4. Tresser comme pour les paniers des brins fins d'*arouman* tout autour de l'armature en *wahusi*.
5. Monter le tressage plus haut que l'armature sur les deux côtés les plus larges, cela formera les rabats - couvercles.
6. Fortifier les rabats avec quatre brins d'*akuiwa*, *Thoracocarpus bissectus* (Vellozo) Harling, sur les côtés. Pour arrêter les brins, les rabattre vers l'intérieur et les faire glisser dans la trame.
7. Passer dans les boucles faites sur les rabats une tige de *timuvukti*, *Mouriri sagotiana* Triana, ou de *wahusi*.
8. Consolider les bords latéraux des rabats avec des champlats faits en *yakot*, *Gynerium sagittatum* (Aubl.) Palisot de Beauvois. Ceux-ci sont cousus²⁵, *padukne*, avec du fil de pêche.
9. Fabriquer sur chaque rabats des poignées, *kakaye*, en *akuiwa*, Les brins d'*akuiwa* sont liés ensemble par des lanières faites en *wevri emiye*, *arouman* immature, puis recouverte de brins peints de *bukutru ahuvega*, *I. arouma*.
10. Sur le corps du *yamat* seront fabriquées de même, des poignées appelées oreilles, *ataibi*, mais celles-ci seront recouvertes de *ihip puduku*, *Desmoncus spp.*
11. Vernir le *yamat*.

²⁵ On utilise traditionnellement de la fibre de Bromelia, *kuwawta*, tressée très finement (GRENAND P., com. pers.).

Il y a donc pour cet objet deux techniques de tressages utilisées, la vannerie à brin cordé pour les bords et le fond qui est une armure croisée à deux pris deux sautés d'après LEROI-GOURHAN (1973 [1945]). Nous pouvons souligner d'autre part qu'aujourd'hui le *yamat* est uniquement décoré avec des brins d'*arouman* peints d'une ou deux couleurs, en plus de la couleur naturelle de l'*arouman*. D'après le témoignage de plusieurs Palikur et d'après ce que nous avons pu voir dans des collections privées les *yamat*, auparavant, étaient décorés par des dessins symboliques représentant des traits particuliers d'animaux (voir ci-dessous). Seule la couleur noire était utilisée, elle était obtenue grâce à un colorant végétal, mélangé avec du noir de fumée ; ce colorant était tiré de l'*avukun*, *Inga spp.* (GRENAND et PREVOST, 1994). Aujourd'hui encore, ces motifs zoomorphes sont utilisés pour décorer les *pagaras* et les *manarés*, mais on utilise dorénavant soit de la peinture industrielle noire, soit un mélange de goudron et d'essence.

Penchons nous maintenant sur la technique pour faire les *pagaras*.

2-2-3 Le pagara

Pagara (photo n°8 et 9) est un nom créole d'origine kali'na (ce mot a une valeur très générique), en palikur il est appelé *yamat* comme le coffret décrit ci-dessus. Pour une question de clarté nous n'emploierons le terme de *pagara* uniquement pour parler de cet objet qui est actuellement très utilisé par les coquettes créoles de Cayenne comme pochette protège porte-monnaie. Le terme *yamat* sera réservé au coffret décrit ci-dessus. Nous pouvons d'ailleurs nous poser la question du pourquoi de la même appellation pour ces deux objets qui physiquement ne se ressemblent pas. Avaient-ils deux noms différents et l'un des deux aurait-il été oublié ? Nous noterons que d'après plusieurs témoignages, le *pagara* était utilisé par les chamanes pour transporter leurs cigares et autres objets qui étaient utiles à leur rite, comme le *yamat*. Ayant le même rôle, ont-ils le même nom ? Le *pagara* étant le modèle de voyage du *yamat* plus volumineux. Tout ceci n'est que spéculation ; ce sont en tous cas des objets relativement proches au niveau fonctionnel. CREVAUX (1993 [1878]) cite d'ailleurs l'utilisation de *pagara* chez les Wayãpi mais il s'agit en fait d'un objet de forme différente. En vérité et de longue date, le mot *pagara* a un sens très générique qui désigne toujours des vanneries fermées.

Comme nous venons de le préciser, si cette vannerie est très prisée par les femmes créoles, elle n'est plus du tout utilisée par les Palikur.

C'est, avec la *couleuvre* à manioc, une des vanneries les plus difficiles à confectionner et peu nombreux sont les hommes qui, au village, savent tresser un *pagara*. Il n'y a que quatre hommes qui font des *pagaras* au village.

Voyons maintenant comment est fabriqué cet objet :

1. Disposer comme sur la photo n°10, 42 brins dans un sens et 42 brins dans un autre. La moitié des brins doit être noire si on veut faire des motifs.
2. Tresser un par un les brins en alternant un côté puis un autre par la technique de deux pris deux sautés en diagonale.
3. Disposer un bâton dans le fond pour rigidifier l'ouvrage et ainsi faciliter le tressage.
4. Une fois atteint la taille voulue, enlever ce bâton.
5. Border les rebords avec deux brins *d'akuwa*, *Thoracocarpus bissectus* (Vellozo) Harling, ou de *yakot*, *Gynerium sagittatum* (Aubl.) Palisot de Beauvois. Un brin à l'intérieur et un autre à l'extérieur, les fixer avec une ficelle de cuisine enduite de résine de *ti*, *Symphonia globulifera* L. (Clusiacées).
6. Procéder de même pour la partie mâle qui entrera dans la partie femelle. La partie mâle est confectionnée avec 39 brins dans un sens et 39 dans l'autre.
7. Vernir l'ouvrage.

RIBEIRO (1985) appelle ce type de vannerie “ Espinha de peixe ”, c’est à dire “ arête de poisson ”, LEROI-GOURHAN (1973 [1945]), lui, le nomme “ deux pris deux sautés décalés ”.

Cet objet est le plus souvent décoré de motifs zoomorphes qui sont toujours les mêmes. Bien sûr, l'artisan a toujours sa liberté, et enchaîne les motifs à sa guise si bien que deux vanneries ne se ressemblent jamais. Seules quelques personnes au village connaissent encore les motifs, chacun connaît tel ou tel motif suivant ce qu'il a appris.

Nous présenterons ci-dessous les motifs répertoriés au village. Cette liste n'est pas exhaustive, il en existe sûrement d'autres. Nous présentons un dessin (voir page 55) pour chaque motif que nous avons identifié, mais nombreux sont ceux que l'on n'a jamais vus et qui ont seulement été évoqués par tel ou tel artisan.

2-2-4 Les différents motifs de vannerie

Motifs (*ahinbak*) pour *Matap* et *Yamat* :

- *Bukutru gaibu-ap* : Dent (*gaibu-ap*) d'agouti, *Dasyprocta agouti*
- *Wayam mah-ap* : Carapace (*mah-ap*) de Tortue, *Geochelene denticulata*
- *Kawukwine asuban* : Pelage (*asuban*) de Jaguar, *Panthera onca*
- *Yaraira ahina* : Chemin (*ahina*) de fourmi manioc, *Atta spp.*
- *Kutak wak-ap* : patte de poule d'eau, *Aramides cajanea*

Motifs (*ahinbak*) pour *Ru*²⁶ :

- *Yaraira ahina*
- *Kawukwine asuban*
- *Wayam mah-ap*
- *Kareu mah-ap* : Carapace d'atipa, *Hoplosternum spp.*
- *Kutak asuban* : Plumage de poule d'eau, *Aramides cajanea*
- *ruarua aduk-ap* : Poitrine ou thorax de rainette patte d'oie, *Hyla boans*
- *arasus awehun-ap* : Trace de Bernard l'Hermitte, *Zebrina spp.*. *Awehun-ap* : qui ne marche pas droit
- *Isuu dev-ap* : Front (*dev-ap*) d'urubu (*Isuu*), *Coragyps atratus*
- *Suwi-suwi wak-ap* : Patte (*wak-ap*) de bécasseau²⁷
- *Kutak wak-ap* : Patte (*wak-ap*) de poule d'eau

Nous voyons encore un peu plus l'importance qui existe entre vannerie et monde animal. Chaque motif rappelant la trace, le pelage ou le plumage d'un animal. Pour ces grands chasseurs que sont les Palikur, les animaux sont non seulement essentiels pour leur alimentation mais ils sont aussi, par leur représentation symbolique et leur importance mythologique une source d'inspiration pour leur artisanat. En effet, les Palikur sont aussi réputés pour leurs bancs zoomorphes. Nous n'avons pas eu le temps de relever la raison symbolique de l'emploi des motifs sur les vanneries, est-elle encore connue ? A quoi servaient ces représentations zoomorphes ? Simple souci esthétique ou symbolique mystique ?

²⁶ nom du tamis en palikur

²⁷ Ce vocable regroupe plusieurs espèces de Scolopacidae, la bécasse commune, *Gallinago gallinago*, et les bécasseaux, *Tringa solitaria* et *Actitis macularia* et une espèce de Charadriidae, le pluvier à collier, *Charadrius collaris*. Notons qu'au niveau des empreintes, ils sont difficilement reconnaissables.



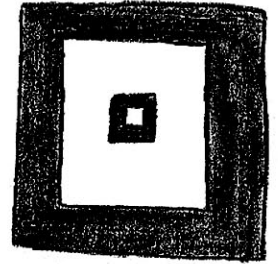
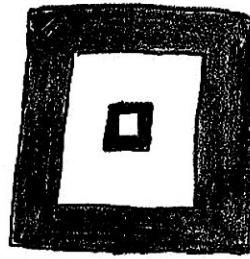
motif n°1 - carapace d'atipa, kareu mah-ap



motif n°2 - carapace de tortue, wayam mah-ap



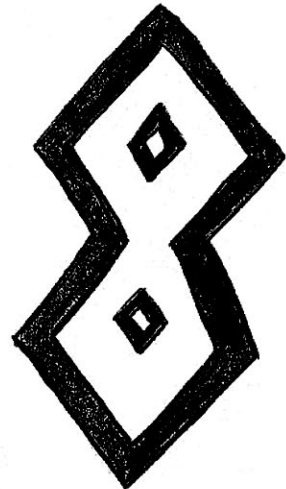
motif n°3 - dent d'agouti, buktru gaibu-ap



motif n°4 - pelage de jaguar, kawukwine asuban



motif n°5 - Trace de bernard l'hermite, arasus awehun-ap



motif n°6 - front d'urubu, isuu dev-ap



motif n°7 - chemin de fourmi manioc, yaraira ahina



motif n°8 - poitrine de rainette, ruarua aduk-ap

D'après I. FELICIO, quand la “ monture du chamane ”, *Ihamwy*, était un jaguar, son *yamat* était décoré du motif *kawukwine asuban*. C'était son gendre qui le lui fabriquait, et c'était un honneur que de fabriquer cet objet qui était secrètement gardé par le chamane. Il y renfermait toute sa magie : les maracas, le *yayti*²⁸, les cigares, les flûtes, *l'asuri*²⁹... Le *yamat* des chamanes était et reste toujours sacré pour les Palikur (cf. ci-dessous, la citation d'une cérémonie chamannique recueillie par NIMUENDAJU).

Il est à noter que les motifs dessinés sur les vanneries sont les mêmes que ceux dessinés sur les Calebasses, *tumawi*.

Il existe d'autres objets en *arouman* fabriqués au village. Ceux-ci sont moins courants et ne sont fabriqués pratiquement que sur commande. Si, nous avons pu assister à la confection d'un *catouri-tête*, nous n'avons par contre jamais vu la fabrication d'un *manaré*, d'une *couleuvre* à manioc ou d'un éventail attise feu.

2-2-5 Le manaré

-

Le *manaré* (photo n°2) mot créole, appelé *ru* en palikur, est un outil essentiel pour la préparation du *couac*. En effet, après avoir râpé puis pressé la farine de manioc, il faut tamiser celle-ci pour qu'elle soit homogène afin d'être grillée à point sur la platine. Et c'est avec le *ru* que l'on tamise la farine. Cet objet est donc vraiment l'objet en *arouman* le plus utilisé aujourd'hui chez les Palikur de Tonate-Macouria, jusqu'à temps qu'il soit détrôné par un tamis en métal ou en plastique ! Il existe, suivant son usage, trois styles de *ru* :

- *Ru kotye* : C'est celui utilisé le plus couramment, il est utilisé pour passer la farine de manioc. *Kotye* signifiant : un peu éloigné, en référence aux mailles qui sont lâches.
- *Ru sagubie* : Il n'a pas de trou, il est utilisé pour filtrer le *cachiri*³⁰ ainsi que les jus de *wasai*, *Euterpe oleracea*, ou de *comou*, *Oenocarpus bacaba*. *Sagubie* signifiant serré.
- *Ru Kutakwak-ap*: Les mailles sont intermédiaires entre le *ru sagubie* et le *ru kotye*. *Kutakwak-ap* rappelle le motif zoomorphe qu'il porte (voir ci-dessus).

²⁸ Baume à base de résine d'un arbre appelé *simig* (*Hymenaea courbaril* L.), ce baume magique était utilisé pendant les cérémonies chamaniques.

²⁹ Bâton de commandement

³⁰ Le *cachiri* était la bière de manioc confectionnée par les Palikur, je précise « était » car au village il n'est plus fabriqué ; les habitants ayant été convertis au culte protestant évangéliste, l'alcool et le tabac sont donc prohibés. Dans les autres villages Palikur, le *cachiri* est toujours fabriqué.

En effet, les *ru sagubie* et les *ru kutakwak-ap* peuvent être décorés par différents motifs, voir plus haut pour le détail des motifs. Le *ru kotye*, lui, n'est jamais décoré du fait de ses mailles lâches mais il existe, semble-t-il, différents motifs d'agencement des brins.

Ces *manarés* domestiques sont des carrés de 50 à 60 cm de côtés. Aujourd'hui, les artisans confectionnent des petits *ru sagubie* qu'ils décorent de différents motifs.

D'après LEROI-GOURHAN (1973 [1945]), le *manaré* à *couac* est une armure droite tissée un pris, un sauté et le *manaré* à *cachiri* est une armure droite tissée croisée.

Le *manaré* n'est composé que de deux végétaux. Le tamis en tant que tel est fait en *arouman* et l'armature en bois est fabriquée avec un bois dur imputrescible qui peut être soit de l'*avitkat*, *Mouriri francavillana* Cogniaux, du *timuvukti*, *Mouriri sagotiana* Triana, ou bien de l'*ahavuye*, *Hirtella spp.*

Il existe différentes méthodes pour attacher le tamis en *arouman* à son armature en bois. Là encore, ces attaches portent des noms d'animaux :

- *Wahaku aduk-ap*: Trace de crabe, trace que fait le crabe avec son ventre sur le sable.
- *Wahatna atoto-ap*: Ailes, rémiges du héron à cou blanc, *Ardea cocoi*.
- *Maytu atoto-ap*: Ailes, rémiges d'agamis, *Psophia crepitans*.

2-2-6 La couleuvre à manioc

Appelée *matap* en palikur, elle est, avec le *manaré*, un outil essentiel pour transformer le manioc amer en *couac*. Le *matap* sert à presser la farine de manioc afin de la détoxifier. Actuellement, au village, elle n'est plus utilisée car elle a été remplacée, depuis 1996, par une presse manuelle en bois. Celle-ci a l'avantage de presser plus de farine en même temps.

Seules des petites *coulevres* à manioc sont encore confectionnées au village, elles sont vendues comme souvenir aux touristes. Il n'y a que quelques hommes qui les fabriquent encore au village et seulement sur commande. Elles sont le plus souvent décorées de nombreux motifs zoomorphes (voir ci-dessus).

2-2-7 Le catouri-tête

Il est appelé *suwgeg* (photo n°6) par les Palikur. Le modèle actuel en forme de chapeau chinois a été emprunté aux créoles, il y a près d'un siècle. En effet, si les Palikur

fabriquaient des *catouris*-tête traditionnellement, ils n'avaient pas cette forme là : ils étaient quadrangulaires.

Ces chapeaux sont vendus pour la plupart à des créoles, il y a des commandes tous les ans à la période du carnaval et on peut en trouver au marché couvert de Cayenne ; LEBERRE (1989) en avait déjà signalé la vente dans son étude du marché de Cayenne.

C'est grâce à l'utilisation d'une batée d'orpailleur que ce chapeau a une forme si caractéristique.

2-2-8 Le walwari

Le *walwari*, *awagi* en palikur, est un éventail attise feu. Il semble très peu fabriqué au village, en tout cas si j'ai pu en observer dans certains foyers, il n'est pas vendu sur le bord de la route. Cet objet traditionnel est, d'après les Palikur, de moins en moins utilisé car il n'a plus d'utilité, le feu de bois étant de plus en plus remplacé par les cuisinières à gaz même s'ils continuent à griller et boucaner leurs gibiers.

D'après NIMUENDAJU (1926), il existait quatre types d'éventails. ROTH (1924) en recensait trois types chez les Arawak du Guyana. Qu'en est-il aujourd'hui ? Dans leur collecte, en 1990, d'objets destinés au musée des cultures guyanaises, GRENAND F. et P. n'ont vu que des exemplaires de forme carrée en *arouman*.

Tableau 5- Liste des vanneries fabriquées aujourd'hui au village de Kamuyene

Nom Palikur	Nom créole	Définition - usage	Matériaux utilisés
Awagi	walwari	Eventail en <i>arouman</i> utilisé pour attiser le feu	<i>Ischnosiphon arouma</i> (Aubl.) Koern.
Panye kakaye	Panye	Panier avec anse sans couvercle, type panier à fruits	<i>I. arouma</i> (Aubl.) Koern., <i>Desmoncus spp.</i> , <i>Thoracocarpus bissectus</i> (Vellozo) Harling
Panye	Panye	Bourriche servant actuellement pour mettre le linge	<i>I. arouma</i> (Aubl.) Koern., <i>Desmoncus spp.</i> , <i>Thoracocarpus bissectus</i> (Vellozo) Harling
Ru kotye	manaré	Tamis à mailles lâches pour passer la farine de manioc	<i>I. arouma</i> (Aubl.) Koern., <i>Mouriri spp.</i>
Ru sagubie	manaré	Tamis à mailles fines pour passer les boissons : bière de manioc, jus de fruits de palmiers.	<i>I. arouma</i> (Aubl.) Koern., <i>Mouriri spp.</i>
Suwgeg	Catouri-tête	Chapeau style “ chinois ”	<i>I. arouma</i> (Aubl.) Koern., <i>Desmoncus spp.</i> , <i>Geonoma baculifera</i> (Poiteau) Kunth, <i>Gynerium sagittatum</i> (Aubl.) Palisot de Beauvois
Yamat	Pagara	Coffret rectangulaire avec armature en bois, servait aux chamanes pour mettre leurs maracas, cigares et autres ustensiles magiques	<i>I. arouma</i> (Aubl.) Koern., <i>Desmoncus spp.</i> , <i>Thoracocarpus bissectus</i> (Vellozo) Harling, <i>Gynerium sagittatum</i> (Aubl.) Palisot de Beauvois, <i>Viola surinamensis</i> (Rolander) Warburg
Yamat	Pagara ³¹	Porte-monnaie en deux parties fait en <i>arouman</i>	<i>I. arouma</i> (Aubl.) Koern., <i>Desmoncus spp.</i> , <i>Thoracocarpus bissectus</i> (Vellozo) Harling, <i>Gynerium sagittatum</i> (Aubl.) Palisot de Beauvois

(DAVY, 2002)

³¹ En créole plus élaboré on dit *makoki* (du français “ ma coquille ”) pour cette forme de porte-monnaie : ce vocabulaire est utilisé par des personnes d'âge mûr (GRENAND P., com. pers.)

2-2-9 Des vanneries, des techniques, des coutumes oubliées ?

Nous avons pu recueillir des témoignages évoquant que certains modèles de vanneries n'étaient plus confectionnés au village.

Les *catouris*, *wasipna*, par exemple, en *arouman* à l'origine ne sont plus fabriqués qu'en feuilles d'Arécacées. NIMUENDAJU le constatait déjà en 1926.

Les *matut*, petites boîtes à couvercle (photo n°4) décrites par NIMUENDAJU ne sont plus fabriquées au village d'après mes informateurs. Par contre on peut encore les trouver à Rokawa (GRENAND F. et P., com. pers.).

On confectionnait de grands récipients cylindriques à mailles lâches, *kat*, recouvert de feuilles d'Arécacées pour y stocker le *couac*. S'ils ont été décrits par NIMUENDAJU (1926) et même plus récemment par MATTIONI (1975), ils ne sont plus fabriqués au village de nos jours. Les touks en plastiques les ont remplacés. Ces *kat*, appelés *krukru* en créole, étaient aussi utilisés au XVIII^{ème} siècle pour y transporter les os des morts préalablement boucanés d'après le récit du père FAUQUE et de BARRERE³² cité par GRENAND et GRENAND (1987).

De même, on tressait des couronnes en *arouman*, *yuuti*, pour y fixer des plumes et ainsi en faire des parures pour les danses. On n'en crée plus au village car les fêtes où on dansait, buvait, et s'amusait ne sont plus organisées car maintenant " on est évangéliste et on ne boit plus d'alcool " disent beaucoup de Palikur. On a bien là une illustration du rôle majeur que joue l'évangélisation sur l'acculturation d'un peuple.

On connaît moins aujourd'hui l'utilisation des teintures naturelles. Dans leur article sur les teintures naturelles de Guyane, GRENAND et PREVOST (1994) citent nombre de plantes employées pour colorer vanneries, calebasses et autres poteries chez les Palikur. R. NORINO m'a cité des plantes comme l'*inutawiye*, *Licania heteromorpha* Benth., le *kagaerut*, *Myrcia spp.*, le *psum*, *Humiria balsamifera* (Aubl.) St. Hil. et l'*adamna*, *Simira spp.* utilisées comme pigments naturels. Il connaît encore les recettes de préparations, décrites dans l'article de GRENAND et PREVOST (1994), mais il n'utilise plus que l'*inutawiye* et ce de façon assez peu fréquente. Ces colorants, s'ils sont encore connus par quelques Palikur du village, ne sont plus utilisés. Ils ont été remplacés par les peintures industrielles plus rapides à l'emploi et ne nécessitant pas de préparation ! Cela a une incidence sur le prix de revient des

³²BARRERE a été le premier collecteur de plantes en Guyane française. De 1722 à 1725, il a herborisé sur la côte comme médecin botaniste du roi à Cayenne (DEFILIPPS, 1992)

objets fabriqués puisqu'il faut acheter ces produits.

Je demandais systématiquement à mes informateurs s'il y avait des coutumes liées aux vanneries qui ne seraient plus usitées. J'ai pu en relever quelques-unes.

La vannerie était offerte comme cadeau de mariage, on offrait le nécessaire pour transformer le manioc en *couac* au jeune couple, *ru* et *matap*, ainsi qu'un éventail à feu, *awagi*, d'après R. NORINO. Maintenant souligne-t-il, non sans humour, " On n'offre plus que du coca et des gâteaux " !

On donnait aussi aux filleuls des petits paniers d'après A. BATISTA.

Les *yamat*, comme dit plus haut, étaient des objets respectés car ils étaient utilisés par les chamanes pour y ranger leurs ustensiles magiques (cigares, maracas...), comme l'a bien décrit NIMUENDAJU (1926) :

“ Soudain le sorcier se lève, met le diadème de plumes sur sa tête et prend congé, pour la forme, des adultes présents car son âme va entreprendre maintenant de longs voyages périlleux d'où il pourrait ne pas revenir, où il pourrait rencontrer le danger. Puis il se glisse sous la moustiquaire et l'aide lui tend le banc en forme d'animal et la petite corbeille à couvercle qui contient les instruments de sorcellerie. Malheureusement, je n'ai jamais eu le droit de jeter un regard dans cette corbeille qui est habituellement fermée très solidement avec une ficelle et attachée si c'est possible autour du banc zoomorphe avec lequel elle est conservée. Le sorcier prend place sur le banc zoomorphe, le visage tourné vers l'est et sort de la corbeille la maraca de danse et un morceau de racine dont l'odeur est particulièrement agréable aux *Yumawali*³³ ”.

Nous avons là un bon témoignage de l'usage par les chamanes de cette corbeille en *arouman*, notons l'usage de ce morceau de racine qui est, peut-être, le *yayti* cité plus haut.

Il semblait exister des rites propitiatoires liés à la récolte de l'*arouman*. R. NORINO m'a raconté qu'avant de couper un pied d'*arouman*, sa mère récitait une invocation à l'esprit de l'*arouman*, *wevri itip*. Il a vu cela quand il était jeune, ce rite a aujourd'hui disparu d'après lui.

³³ D'après NIMUENDAJU, les *yumawali* sont des démons de la montagne.



*Photo n°1- Grande bourriche
(65 cm de hauteur)*

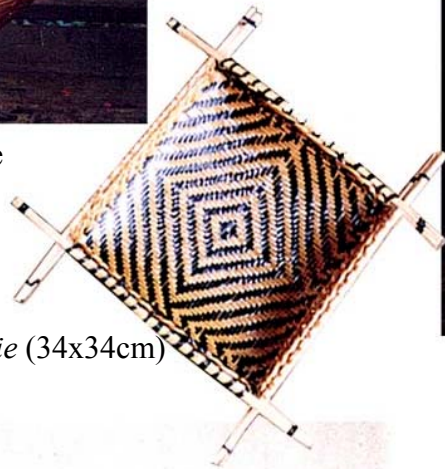
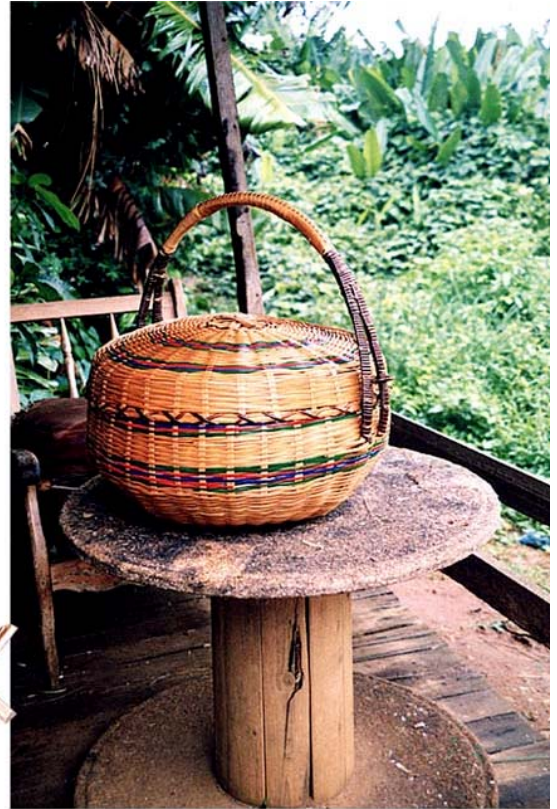


Photo n°2- Ru sagubie (34x34cm)



*Photo n°3- Panye kakaye
(50 cm de diam.)*

source : Nimuendaju, 1926

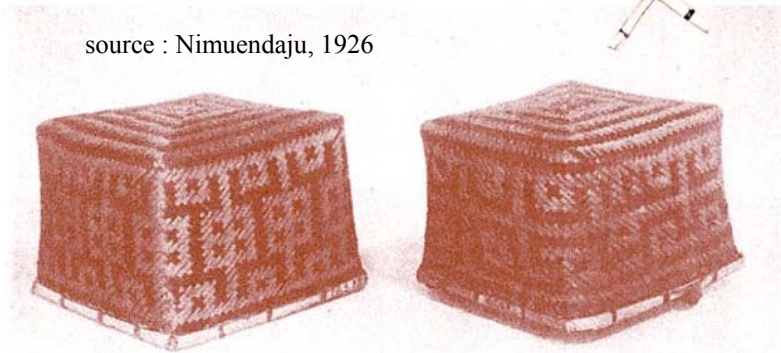


Photo n° 4- Matut



*Photo n°6- Suwgeg (vues de
dessus et de dessous)*



Photo n°5- Yamat

(Crédit photos : Damien DAVY, sauf photo n°4)

Photo n°7- Tressage du fond d'un yamat

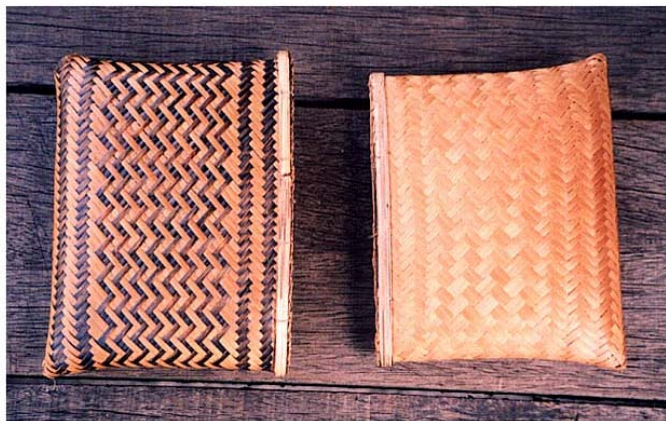
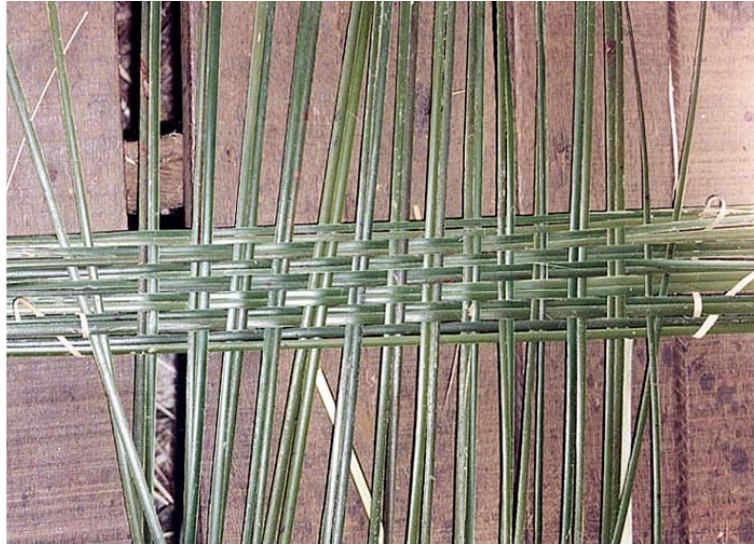


Photo n°8- Pagara avec un motif de arasus awehun-ap



Photo n°9- Pagara avec un motif de bukutru gaibu-ap



Photo n°10- Tressage du fond d'un pagara



Photo n°11- Récolte de l'arouman



Photo n°12- Grattage de la tige



Photo n°13- Découpage de la tige



Photo n°14- Fendage du brin

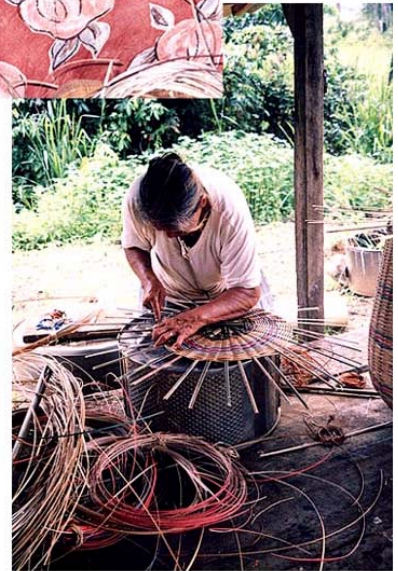


Photo n° 15 et 16- Tressage du panier



Photo n°17- carbets de vente au bord de la N1

3- Aspect botanique

Abordons maintenant l'activité de la vannerie sous ses aspects botaniques. Je présenterai dans un premier temps le genre *Ischnosiphon* en général puis nous verrons la vision qu'ont les Palikur de leur ressource : vision que l'on confrontera à la réalité botanique. J'introduirai ensuite le vocabulaire lié à la plante. Dans un deuxième temps je parlerai des plantes annexes utilisées avec l'*arouman* pour la fabrication des vanneries. Enfin, je exposerai les résultats de l'étude écologique que j'ai menée.

3-1 L'arouman

L'*arouman* est un terme créole utilisé en Guyane, pour nommer les espèces du genre *Ischnosiphon* de la famille des Marantacées, il vient du mot Carib *waruma* (VAN ANDEL, 2000b). ANDERSSON (1977) a publié une monographie sur le genre, celle-ci est très complète au niveau de la botanique mais aucune mention n'est faite des usages de ces Marantacées. Il nous informe que la première espèce décrite du genre *Ischnosiphon* a été *Ischnosiphon arouma* (Aubl.) Koern. appelée *Maranta arouma* Aubl. par AUBLET en 1775. Signalons au passage que AUBLET est celui qui a fait la première flore de Guyane intitulée " Histoire des plantes de la Guiane française " (DEFILIPPS, 1992).

D'après ANDERSSON (1977), les espèces du genre *Ischnosiphon spp.* sont des monocotylédones rhyzomateuses qui peuvent mesurer de 30 cm à 10 m de haut voire plus. La tige peut être plus ou moins lignifiée, les feuilles sont distiques avec une distinction nette entre la feuille et le pétiole ; elles sont plus ou moins asymétriques, homotropes, sublinéaires à elliptiques voir ovales, souvent acuminées avec un apex excentré. L'inflorescence est spiciforme, les spathes sont enroulées autour de l'axe. L'inflorescence est une cymule pour ANDERSSON mais SELL et CREMERS (1994) dans un article très technique sur l'identification de l'unité de floraison des Marantacées préfèrent définir le complexe inflorescentiel dans son ensemble comme un racème à structure paniculaire composé d'inflorescences spiciformes. Ils soulignent ainsi la complexité des inflorescences des Marantacées. La corolle est tubéiforme, longue et étroite avec une seule staminode. Le fruit est sec à déhiscence tardive asymétrique voir indéhiscent. Les graines sont asymétriquement pyramidales à prismatiques, lisses, rarement rugueuses ou verruqueuses.

ANDERSSON subdivise le genre en six sections. Neuf espèces ont été répertoriées en Guyane française par ANDERSSON. Il a aussi établi une clé pour identifier précisément chaque section et chaque espèce.

Le genre a une distribution circonscrite aux parties humides de l'Amérique tropicale.

L'espèce la plus connue est *I. arouma* (Aubl.) Koern., de la section *Ischnosiphon*. C'est une espèce avec une grande distribution géographique (présente dans la plus grande partie du bassin Amazonien, au Panama, en Colombie, dans le nord Vénézuélien, aux Antilles, et dans les Guyanes) mais pourtant morphologiquement très homogène (ANDERSSON, 1977). Elle pousse dans les forêts primaires perturbées et secondaires sur des sols sableux et souvent gorgés d'eau, on peut la trouver jusqu'à 1200-1300m d'altitude (ANDERSSON, 1977).

Une autre espèce très prisée par les Amérindiens est *I. obliquus* (Rudge) Koern, elle a la même répartition et est très proche botaniquement d'*I. arouma* (Aubl.) Koern. mais, si elle pousse, elle aussi, dans des milieux perturbés, elle ne se plaît pas dans des sols détrempés. Ce sont des espèces majoritairement utilisées dans les régions situées au nord de l'Amazone, comme nous l'avons signalé plus haut ; on ne les trouve en effet que très rarement au sud de ce fleuve. RIBEIRO (1986) signale l'utilisation d'*Ischnosiphon ovatus* Koern. dans le sud amazonien, elle n'a été répertoriée en effet que dans la région de Rio de Janeiro d'après ANDERSSON (1977).

GRENAND (1992) signale que chez les Wayãpi de Guyane française *I. arouma* (Aubl.) Koern. et *I. obliquus* (Rudge) Koern. sont communément récoltées dans des zones non dégradées du moins récemment. BAHUCHET (2000b) précise que les Marantacées en général poussent dans des zones de forêts remaniées, sont favorisées par la lumière et sont actives dans la reconquête de terres suite aux défriches agricoles : ce sont donc des plantes pionnières.

La famille des Marantacées est une famille très prisée à travers le monde pour ses usages techniques, outre ses usages pour la vannerie en Amérique tropicale, les feuilles d'une Marantacée sont utilisées par les Pygmées pour recouvrir leurs huttes (BAHUCHET, 2000b). Maintenant revenons aux Palikur de Tonate-Macouria.

3-1-1 L'arouman et les Palikur

Les Palikur ont une très grande connaissance de leur milieu et des végétaux qu'il contient, même si celle-ci est de plus en plus disparate chez les nouvelles générations.

La plupart des gens interrogés reconnaissent quatre qualités d'*arouman* pour confectionner des vanneries, *bukutru ahuvega*, *audiki ahuvega*, *ashita* et *maytu abau*. Précisons que j'entends par qualité, l'ensemble des végétaux utilisables pour un travail précis et qui ont en commun quelques caractères faciles à reconnaître sur le terrain (OLDEMAN, 1968) et ce dans une zone géographique précise. En effet, si pour les Palikur du village de Kamuyene ces quatre qualités nommées représentent bien quatre espèces botaniques clairement identifiées, collectées et conservées à l'Herbier de Guyane, elles ne sont pas tout à fait employées pour les mêmes espèces dans le Bas-Oyapock, voir ci-dessous.

Bukutru ahuvega et *audiki ahuvega* sont regroupées sous le vocable *wevri*³⁴ mais une partie des Palikur ne font pas la distinction entre ces deux qualités et n'utilisent que le terme *wevri*. C'est le *bukutru ahuvega* qui est utilisé massivement pour la vannerie, les autres qualités ne sont que marginalement utilisées même si leurs tiges ont une qualité technologique quasi équivalente. Une des raisons de leur faible utilisation est qu'elles ne sont pas très abondantes et surtout parce que le *bukutru ahuvega* est lui, très abondant à proximité du village.

Voyons maintenant les principales caractéristiques botaniques des ces quatre qualités d'*arouman* et leur espèce botanique correspondante dans cette zone géographique.

Précisons dès maintenant que les critères de reconnaissances botaniques citées ci-dessous sont tirées de nos propres observations, ainsi que celles écrites par ANDERSSON (1977) et MORI et al. (1997).

3-1-2 *Bukutru ahuvega* : *arouman* des agoutis *Ischnosiphon arouma* (Aubl.) Koern.

Numéro des échantillons à l'herbier de Guyane : DD01, DD02, DD03 et DD04

Caractères de reconnaissance Palikur :

- ▶ *Pibugubde avan* : feuille large
- ▶ *Bayu amin* : tige lisse
- ▶ *Avuhi kwikwiye* : fleur jaune

³⁴ *ahuve* est une transformation de *wevri*, *-ga* étant un morphème d'appartenance.

- ▶ *Ihan marikas* : pousse dans le marécage
- ▶ *Ihan washiasababren* : pousse dans la terre avec eau, la terre plate du bas
- ▶ *Ihan keugenge*³⁵ : pousse dans la forêt secondaire

Nommé génériquement *wevri* .

Plante herbacée pouvant atteindre 5-6 m de haut. Section *Ischnosiphon*.

Pousse le plus souvent en poches assez grandes dû à sa reproduction majoritairement asexuée par drageonnement. Il affectionne les sols gorgés d'eau.

Grande tige pouvant atteindre 3 m suivie d'un premier nœud puis d'un deuxième un mètre plus haut où, s'insèrent un bouquet de feuilles, plus d'une dizaine, et les inflorescences (photo n°19).

Les feuilles sont larges et peuvent mesurer 50-60cm de long, l'apex de la feuille est très excentré et légèrement acuminé. La face supérieure est cireuse et verte, la face inférieure est vert clair, le pétiole mesure 30 cm.

Les inflorescences peuvent dépasser 30 cm, avec un diamètre de 5 mm. Elles portent des fleurs jaunes de quelques centimètres, le label ayant un liseré rouge plus ou moins prononcé, les staminodes sont rouge – jaune.

Les jeunes plants peuvent atteindre une taille de 5 m et n'ont que 4-5 feuilles au maximum, ils ne portent pas d'inflorescences car ils sont immatures ; la partie sommitale n'est d'ailleurs pas encore bien déployée. Ils sont utilisés en vannerie uniquement pour faire les finitions car ils ont une tige plus souple que les adultes : on les utilise comme lien pour finir le tressage des *catouris* tête par exemple. Ils peuvent être aussi utilisés pour commencer le fond d'un panier, ils remplacent à ce moment là, l'*ihip puduku*, *Desmoncus spp.*

C'est l'*arouman* le plus utilisé par les Palikur de Tonate-Macouria car il est le plus courant à proximité du village. Les autres espèces sont plus disséminées et surtout poussent plus loin du village : elles ont, pour certaines, des qualités plus appréciées pour la vannerie, comme par exemple *ashita*, *Ischnosiphon centricifolius* Anderss..

3-1-3 Audiki ahuvega : arouman des maïpouris *Ischnosiphon obliquus* (Rudge) Koern.

Numéro des échantillons à l'herbier de Guyane : DD05

Caractères de reconnaissance Palikur :

³⁵ *Keugenge* signifie plus précisément “ dans l'île ” ; forêt secondaire se dit *waseuni*. Pour les Palikur et les Créoles, “ île ” ne signifie pas seulement “ île entourée d'eau ” mais émergence autour d'une zone inondée.

- ▶ *Pibugubde avan* : feuille large
- ▶ *Bayu amin* : tige lisse
- ▶ *Avuhi kwikwiye* : fleur jaune
- ▶ *Ihan marikas* : pousse dans marécage
- ▶ *Ihan washiasababren* : pousse dans la terre avec eau, la terre plate du bas
- ▶ *Ihan keugenge* : pousse dans la forêt secondaire

Nommé génériquement *wevri*. Section *Ischnosiphon*.

Plante herbacée pouvant atteindre 5-6 m de haut. Plus dispersée que *bukutru ahuvega* et poussant dans des sols moins humides. Les jeunes pieds ont des feuilles rougeâtres sur la face inférieure. L'inflorescence est plus grosse que chez *I. arouma*, elle mesure 1 cm de diamètre et porte des fleurs avec des staminodes jaunes.

On distingue deux qualités d'*audiki ahuvega* :

Duwan kave : ayant les feuilles adultes rougeâtres sur la face inférieure.

Seine : ayant les feuilles adultes blanchâtres sur la face inférieure.

Cet *arouman* est très ressemblant à *I. arouma*.

Il est très peu utilisé car il pousse loin du village et est beaucoup plus disséminé. La qualité de la tige est la même pour faire de la vannerie. On distingue, de même que pour l'autre *wevri*, les qualités du jeune et de l'adulte.

3-1-4 Ashita

Ischnosiphon centricifolius Anderss.

Numéro des échantillons à l'herbier de Guyane : DD07

Caractères de reconnaissance Palikur :

- ▶ *Pihisite avan* : feuille étroite
- ▶ *Kavut amin* : tige rugueuse
- ▶ *Ihan washinpak* : pousse sur la terre sèche du haut

Plante herbacée lianescente pouvant atteindre 7-8 m (photo n° 20). Section *Rotundifolii*.

Feuille sub-ovale pouvant atteindre 25 cm de long et 11 cm de large, apex légèrement excentré et acuminé.

Longue tige rugueuse avec des entre-nœuds tous les 2 m environ, le premier nœud peut être à 2-3 m. A chaque entre-nœud, il y a naissance de rameaux feuillés et d'inflorescences.

La tige de l'adulte est tachetée de blanc et de brun dû à des mousses ou à des lichens.

Les jeunes pousses ont des feuilles rougeâtres sur la face inférieure.

Il n'est pas fait de distinction de qualité entre les tiges jeunes et les tiges adultes car jeunes comme adultes, les tiges sont souples. *Ashita* est très apprécié pour sa souplesse et sa couleur plus claire qu'elle donne aux vanneries, mais étant plus dispersée et plus rare que *bukutru ahuvega* elle reste moins employée.

Il existe un flottement dans la dénomination de cette espèce par les Palikur, en effet, dans le Bas-Oyapock, le terme *ashita* est utilisé pour 2 autres espèces du genre *Ischnosiphon* : *I. martianus* Eichl. In Peters (Gr. 1919 et Gr.Pr. 1963)³⁶ et *I. leucophaeus* (P. et E.) Koern. (Gr. 1651, Gr.Pr. 2033 et MFP 1362). Notons que ces deux espèces n'ont pas un port lianescent comme *I. centricifolius* Anderss. : il est plutôt érigé comme *I. arouma* (Aubl.) Koern. et *I. obliquus* (Rudge) Koern..

Cela montre qu'un nom peut varier en fonction de la zone d'habitat.

3-1-5 Maytu abau : genou d'agami

Ischnosiphon puberulus. Loes.

Numéro des échantillons à l'herbier de Guyane : DD06

Caractères de reconnaissance Palikur :

- ▶ *Pihisite avan* : feuille étroite
- ▶ *Kavut amin* : tige rugueuse
- ▶ *Matkusa amin* : tige courte
- ▶ *Ihan washinpak* : pousse dans la terre sèche

Plante herbacée lianescente pouvant atteindre 7-8 m. Section *Bambusastrum*

Feuille petite, étroite et lancéolée, 5 cm de large par 15 cm de long, apex légèrement excentré et acuminé, pétiole de 1 à 2 cm.

Entre-nœuds assez rapprochés, 1 m et moins, d'où son nom de “ genou d'agami ”.

Ramification à chaque nœud portant les feuilles et les inflorescences. Petites fleurs rosâtres de 1 cm. Inflorescences de 14 cm.

Assez rare et disséminé.

³⁶ Nous donnons ici les références des échantillons gardés à l'Herbier de Guyane.

Très peu utilisé pour la vannerie car ne donne pas de tiges suffisamment longues indispensables pour la vannerie ; cependant elle est parfois utilisée pour faire des petits paniers car sa qualité est aussi bonne que celles des autres *aroumans*.

3-1-6 Les autres usages de l'*arouman* et les autres espèces utilisées

Chez les Palikur du village de Kamuyene, j'ai identifié l'usage de quatre espèces d'*arouman* mais d'autres espèces sont utilisées en Amazonie pour la vannerie ainsi que pour d'autres usages.

Les Chàcobo de Bolivie (BOOM, 1996) n'utilisent *Ischnosiphon arouma* (Aubl.) Koern. que comme antidiarrhéique ; pour la vannerie ils utilisent une autre espèce, *Ischnosiphon lasiocoleus* Schum. Ex Loes. VAN DER BERG (1984) a identifié des paniers confectionnés à partir d'*I. ovatus* Koern. et d'*I. gracilis* (Rudge) Koern. sur le marché de Ver-O-Peso de Belém (Brésil). Elle a, comme OUHOUD-RENOUX (1998) chez les Wayãpi, signalé un usage de ses feuilles. Sur le marché de Ver-O-Peso elles sont utilisées pour déposer les aliments et d'autres Produits Forestiers Non Ligneux tandis que chez les Wayãpi les feuilles servent comme natte ou comme éventail à feu provisoires. Il est à noter que les Wayãpi utilisent aussi les roseaux à vannerie pour fabriquer des instruments de musiques (OUHOUD-RENOUX, 1998). GOMEZ DIAZ (1996) ajoute, à l'usage de l'*arouman* pour la vannerie par les Embera, un usage ornemental. En effet, les jeunes filles utilisent les inflorescences pour l'ornementation corporelle, les posant sur leur tête pour les fêtes traditionnelles.

Voyons maintenant le vocabulaire en langue palikur lié à l'anatomie de la plante.

3-1-7 Vocabulaire anatomique

➤ Vocabulaire général

- *Wevri ahinanio* : plantule d'*arouman* (moins de 50 cm); non utilisé
- *Wevri emiye* : jeune *arouman* (immature) avec peu de feuilles (3-4) pouvant mesurer 3-4 m. Il est utilisé pour les finitions ou comme lien dans la vannerie car son écorce est plus souple que celle de l'*arouman* adulte. Sans fleur, bouquet foliaire non encore écarté.
- *Wevri ivatye* : *arouman* adulte avec beaucoup de feuilles (+ de 10) atteignant 5 à 6 m de haut. Sa tige et son écorce sont plus rigides. Stade le plus utilisé pour la vannerie.
- *Wevri onhovie* : *wevri* sec sur pied; inutilisable pour la vannerie

Cette dénomination est utilisée pour tous les arbres, de même on l'emploie pour l'*ashita*, *bukutru ahuvega*, *audiki ahuvega* et *maytu abau*.

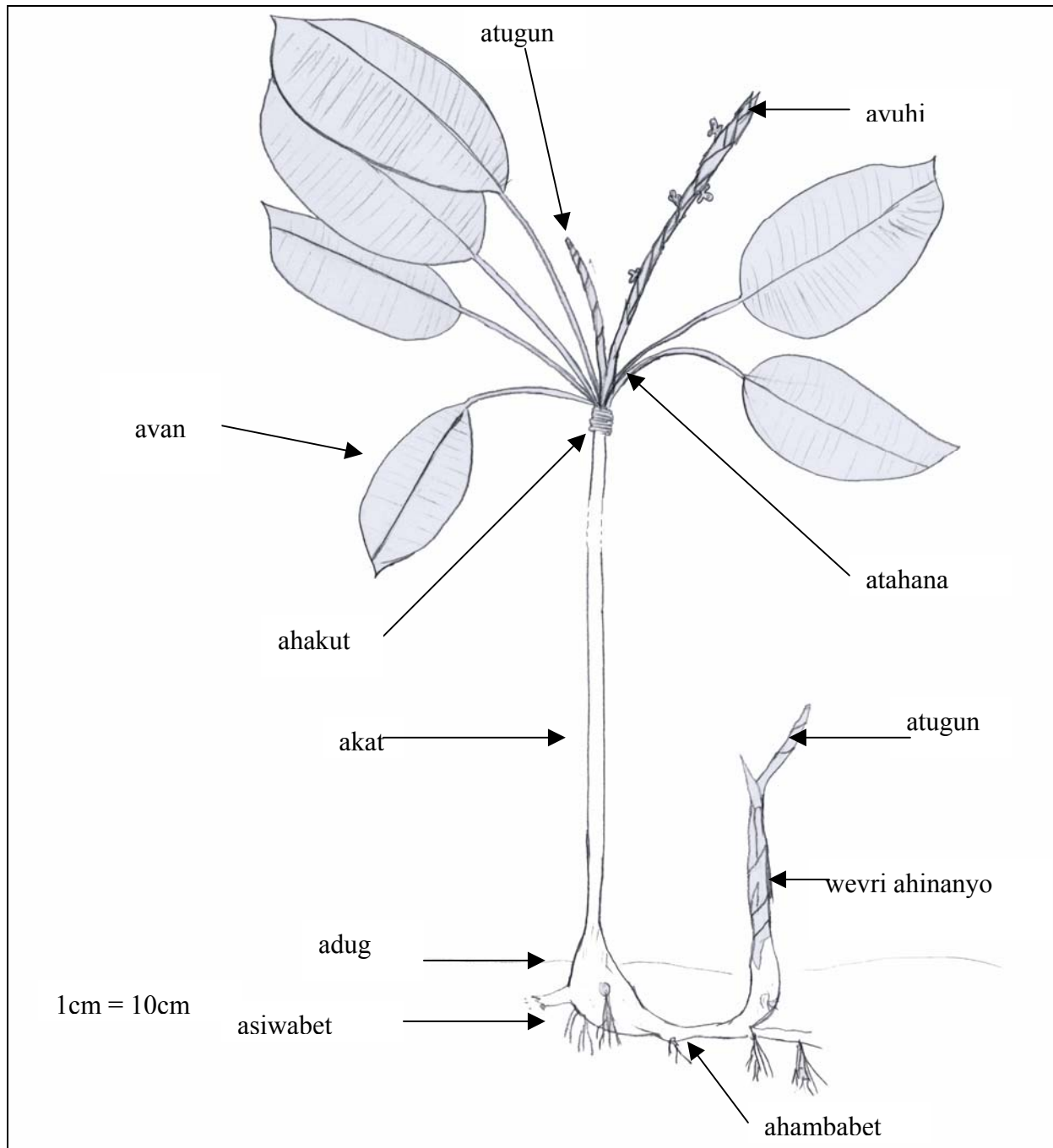
- *Maytu abau matkusa* : *maytu abau* avec tige courte
- *Wevri kiabuat* : *arouman* avec tige longue
- *Wevri atiubi* : “ queue d’*arouman* ”, extrémité de la feuille, de la tige

➤ Vocabulaire lié aux feuilles

- *Wevri avan* : feuille d'*arouman*
- *Pihisite avan maytu abau* : feuille étroite de *maytu abau*
- *Pugubumna avan wevri* : feuille large d'*arouman*
- *Pugubwad avan platno* : feuille très large de bananier
- *Wevri atahana* : pétiole d’*arouman*
- *Arap avan* : nervure de la feuille
- *Wevri atugun* : pousse d'*arouman* qui va donner une feuille (jeune feuille encore enroulée)
- *Maytu abau amitiubi* : feuille tendre après s’être ouverte

➤ Vocabulaire lié à la tige

- *Wevri avuhi* : fleur d'*arouman*
- *Wevri ahiko* : moelle d'*arouman*
- *Wevri ama* : peau d'*arouman* (écorce)
- *Wevri ama igiye* : peau verte d'*arouman*
- *Kavut amin* : tige rugueuse (pour *ashita* et *maytu abau*)
- *Bayu amin* : tige lisse (pour *wevri*)
- *Wevri akat* : tige d'*arouman*
- *Wevri amin* : tige d'*arouman*
- *Wevri akisut* : nœud pour *maytu abau*
- *Wevri ahakut* : nœud pour l'*arouman*, partie enflée



Dessin n°3 - Plant d'arouman (*wevri*) avec une pousse et vocabulaire botanique en langue palikur (DAVY, 2002)

➤ Vocabulaire lié aux racines

- *Wevri adug* : racine d'*arouman*, crosse racinaire
- *Wevri ahambabet* : racine, rhizome qui va donner un nouveau plant d'*arouman*
- *Wevri asiwabet* : chevelu racinaire, radicelle de l'*arouman*

3-2 Les végétaux annexes

Pour fabriquer des vanneries, les Palikur n'utilisent pas que l'*arouman*, ils exploitent un certain nombre de végétaux annexes qui leur permettent une plus grande plasticité dans leur activité de vannier.

J'ai répertorié sept autres végétaux de différentes familles qui sont exploités régulièrement avec l'*arouman*. Je ne présenterai que les végétaux les plus couramment utilisés et que j'ai pu herboriser. Les Palikur en récoltent d'autres comme le *Tiravui*, *Heteropsis flexuosa* (Kunth) Bunting (Aracées), je n'ai pas pu prélever ses feuilles, encore moins ses fruits. C'est une espèce très régulièrement employée.

Parmi ces végétaux que je n'ai pas herborisé citons l'*ahavuye*, *Hirtella spp.* (Chrysobalanacées), dont l'usage m'a été signalée mais que je n'ai pas vu utiliser, le *ti*, *Symphonia globulifera* L., dont on exploite la résine et les végétaux dont on peut extraire des colorants naturels.

Les sept végétaux annexes couramment employés par les Palikur et présentés ci-dessous sous forme de fiches sont :

- le *yakot*, *Gynerium sagittatum* (Aubl.) Palisot de Beauvois
- l'*isuuvan*, *Geonoma baculifera* (Poiteau) Kunth,
- l'*akuiwa*, *Thoracocarpus bissectus* (Vellozo) Harling
- l'*ihip puduku*, *Desmoncus spp.*
- le *timuvukti*, *Mouriri sagotiana* Triana
- l'*avitkat*, *Mouriri francavillana* Cogniaux
- le *wahusi*, *Virola surinamensis* (Rolander) Warburg.

Notons que ces espèces ont aussi d'autres usages techniques et médicinaux chez les Palikur, les usages pharmaceutiques ayant été répertoriés dans l'ouvrage de GRENAND et al. (1987). D'autres ethnies Amérindiennes les utilisent aussi, ROTH (1924) cite l'utilisation de

Desmoncus spp. chez les Amérindiens du Guyana ; de même GENTRY (1992) évoque son usage à Iquitos au Pérou. RIBEIRO (1986) signale que le genre *Geonoma* est très utilisé dans la vannerie des Amérindiens brésiliens.

Regardons de plus près ces végétaux annexes et leurs utilisations :

FICHE VÉGÉTAL TECHNIQUE

N° fiche : 1

Référence herbier : DD11

Ethnie : PALIKUR

Lieu d'utilisation : TONATE-MACOURIA

NOM :

FAMILLE : Cyclanthaceae

- Nom vernaculaire : Akuiwa
- Nom français ou créole : Sipo, man-man yann franche
- Nom scientifique : *Thoracocarpus bissectus* (Vellozo) Harling

CARACTÉRISATION :

Lieu de récolte : F.D. de Risquetout - Matiti

Type de milieu : Forêt secondaire

Type de végétal : Liane

Caractères principaux de détermination : Liane avec écorce et bois dur, feuille bifide,
Beaucoup de racines aériennes

Abondance : assez abondant

UTILISATION

Partie de la plante utilisée : Tige fendue en lamelles longitudinales

Quels objets sert-elle à fabriquer ? Les anses de paniers Nombres d'objets : 2
et les rebords des *yamat* (coffret et porte monnaie)

- Matériau principal : non
- Matériau secondaire : Pour tout les paniers et les *yamat*

Autres usages : Support des plumes dans les couronnes *yuuti*; amarrage des poutres et des chevrons dans les constructions

Outils utilisés pour sa préparation : couteau

Qui collecte : le plus souvent les hommes

Traitement préalable à son utilisation : Il faut écorcer la tige puis la couper

REMARQUES

Cette liane peut être remplacée par le *tiravui*, *Heteropsis flexuosa* (Kunth) Bunting (Aracée), le *tiravui* et l'*akuiwa* ayant les mêmes usages.

Précisons que si nous n'avons pas rempli de fiche végétale pour le *tiravui* c'est que nous n'avons pas pu prélever des échantillons feuillés de cette espèce lianescente.

FICHE VÉGÉTAL TECHNIQUE

N° fiche : 2

Référence herbier : DD09

Ethnie : PALIKUR

Lieu d'utilisation : TONATE-MACOURIA

NOM :

FAMILLE : Poaceae

- Nom vernaculaire : Yakot
- Nom français ou créole : roseau à flèche
- Nom scientifique : *Gynerium sagittatum* (Aublet) Palisot de Beauvois

CARACTÉRISATION :

Lieu de récolte : à l'entrée près du village

Type de milieu : fossé - bord de chemin

Type de végétal : Plante herbacée

Caractères principaux de détermination : Inflorescence en grand plumeau blanc de 1m50, feuille lancéolée, dentée, coupante de 1m50 de long, hauteur de 5 à 7 m

Abondance : forte

UTILISATION

Partie de la plante utilisée : tige fendue transversalement

Quels objets sert t-elle à fabriquer ? *Pagara, yamat*, paniers, chapeaux Nombres d'objets : 4

- Matériau principal : non
- Matériau secondaire : pour tout les paniers, les *yamat* et les chapeaux

Autres usages : bois pour hampe de flèche

Outils utilisés pour sa préparation : couteau

Qui collecte : tout le monde

Traitement préalable à son utilisation : le fendre transversalement et enlever la moelle

REMARQUES

Ce produit peut être remplacé par le *tiravui* ou l'*akuiwa*.

D'après les récits mythologiques Palikur, cette plante aurait été disséminée par les Kali'na lors de leur fuite vers l'ouest de la Guyane durant la guerre opposant les deux ethnies.

FICHE VÉGÉTAL TECHNIQUE

N° fiche : 3

Référence herbier : DD10

Ethnie : PALIKUR

Lieu d'utilisation : TONATE-MACOURIA

NOM :

FAMILLE : Arecaceae

- Nom vernaculaire : Isuuvan
- Nom français ou créole : way
- Nom scientifique : *Geonoma baculifera* (Poiteau) Kunth

CARACTÉRISATION :

Lieu de récolte : F.D. de Risquetout - Matiti

Type de milieu : Forêt inondée

Type de végétal : palmier arbustif

Caractères principaux de détermination : Feuille bifide (50-60 cm), racines aériennes aux entre-nœuds, fruits ovoïdes noires (1 cm de diam.) en grappe, fleur tubéiforme blanche

Abondance : forte

UTILISATION

Partie de la plante utilisée : feuilles

Quels objets sert t-elle à fabriquer ? chapeau (*catouri tête*) Nombres d'objets : 1

- Matériel principal : chapeau
- Matériel secondaire : non

Autres usages : couverture de carbet

Outils utilisés pour sa préparation : néant

Qui collecte : tout le monde

Traitement préalable à son utilisation : néant

REMARQUES

Isuuvan signifie feuille d'urubu; *isuu* : urubu ou vautour, *Coragyps atratus* et *van* est la contraction de *avan* qui signifie feuille.

FICHE VÉGÉTAL TECHNIQUE

N° fiche : 4

Référence herbier : DD13

Ethnie : PALIKUR

Lieu d'utilisation : TONATE-MACOURIA

NOM :

FAMILLE : Melastomaceae

- Nom vernaculaire : Timuvukti
- Nom français ou créole : Bwa-fê, bwa-flèche
- Nom scientifique : *Mouriri sagotiana* Triana

CARACTÉRISATION :

Lieu de récolte : F.D. de Risquetout, Matiti

Type de milieu : Forêt secondaire, terrain en pente

Type de végétal : arbre de taille moyenne

Caractères principaux de détermination : Feuilles opposées 2 à 2, nervures saillantes sur la face inférieure et inscrites sur la face supérieure, nervures secondaires se rejoignant ; feuille acuminée, bois dur orangé, écorce fine

Abondance : assez fréquente

UTILISATION

Partie de la plante utilisée : branche

Quels objets sert-elle à fabriquer ? Montant pour *Manaré*, Nombres d'objets : 2
tige pour rabat de *yamat*

- Matériel principal : Montant de *Manaré*
- Matériel secondaire : tige de rabat pour *yamat*

Autres usages : pointes de flèches

Outils utilisés pour sa préparation : couteau

Qui collecte : le plus souvent les hommes

Traitement préalable à son utilisation : l'écorcer

REMARQUES

Peut être remplacé par l'*avitkat*

FICHE VÉGÉTAL TECHNIQUE

N° fiche : 5

Référence herbier : DD14

Ethnie : PALIKUR

Lieu d'utilisation : TONATE-MACOURIA

NOM :

FAMILLE : Melastomaceae

- Nom vernaculaire : Avitkat
- Nom français ou créole : bwa-fé, bwa-flèche
- Nom scientifique : *Mouriri francavillana* Cogniaux

CARACTÉRISATION :

Lieu de récolte : F.D. de Risquetout, Matiti

Type de milieu : Forêt secondaire, sur pente

Type de végétal : arbre

Caractères principaux de détermination : Grandes feuilles (35 cm) sessiles, cireuses, acuminées, opposées 2 à 2, pustules sur la face inférieure, écorce peu épaisse

Abondance : assez fréquente

UTILISATION

Partie de la plante utilisée : branche

Quels objets sert t-elle à fabriquer ? Montant de *Manaré*

Nombres d'objets : 1

- Matériel principal : Montant de *Manaré*
- Matériel secondaire :

Autres usages : pointes de flèches

Outils utilisés pour sa préparation : couteau

Qui collecte : le plus souvent les hommes

Traitement préalable à son utilisation : l'écorcer

REMARQUES

Peut être remplacé par le *timuvukti*

FICHE VÉGÉTAL TECHNIQUE

N° fiche : 6

Référence herbier : DD12

Ethnie : PALIKUR

Lieu d'utilisation : TONATE-MACOURIA

NOM :

FAMILLE : Arecaceae

- Nom vernaculaire : Ihip puduku
- Nom français ou créole : yann-wara
- Nom scientifique : *Desmoncus spp.*

CARACTÉRISATION :

Lieu de récolte : Bord de la N1, 5km de Tonate en direction de Kourou

Type de milieu : forêt inondée, marécageuse

Type de végétal : liane

Caractères principaux de détermination : liane épineuse, feuilles opposées 2 à 2, fruits rouges ovoïdes en grappes

Abondance : forte

UTILISATION

Partie de la plante utilisée : tige

Quels objets sert t-elle à fabriquer ? Paniers, chapeau, *yamat* Nombres d'objets : 3

- Matériel principal :
- Matériel secondaire : décorations et finitions des anses de paniers, des *yamat* et des chapeaux

Autres usages :

Outils utilisés pour sa préparation : couteau

Qui collecte : le plus souvent les hommes

Traitement préalable à son utilisation : écorcer la tige et la fendre longitudinalement

REMARQUES

Sa récolte compromet la régénération de l'individu car on coupe la plante.
Ihip est un terme générique pour nommer les lianes, *puduku* signifie épine.

FICHE VÉGÉTAL TECHNIQUE

N° fiche : 7

Référence herbier : DD15

Ethnie : PALIKUR

Lieu d'utilisation : TONATE-MACOURIA

NOM :

FAMILLE : Myristicaceae

- Nom vernaculaire : Wahusi
- Nom français ou créole : djadjamadou-marikaj
- Nom scientifique : *Virola surinamensis* (Rolander) Warburg

CARACTÉRISATION :

Lieu de récolte : Sur le bord du chemin menant au premier village Palikur sur la gauche

Type de milieu : Fossé marécageux en bord de route

Type de végétal : Arbre devenant grand

Caractères principaux de détermination : Feuilles alternes, pétiole court, face supérieure cireuse. Nervures saillantes se rejoignant sur les bords de la face inférieure. Bois léger.

Abondance : forte

UTILISATION

Partie de la plante utilisée : Jeune branche

Quels objets sert t-elle à fabriquer ? *Yamat* Nombres d'objets : 1

- Matériel principal : non
 - Matériel secondaire : Armature du *Yamat*
- Autres usages : Utilisation de l'écorce et de la sève comme médicament
- Outils utilisés pour sa préparation : Couteau
- Qui collecte : Les hommes le plus souvent

Traitement préalable à son utilisation : Il faut écorcer la branche puis la couper à la longueur voulue.

REMARQUES

D'autres bois légers peuvent être utilisés.
Son nom vernaculaire, identique à celui utilisé par les Wayãpi, serait d'origine Karib (GRENAND et al., 1987).

3-3 Résultat des transects, estimation de la ressource

Comme je l'ai exposé dans la deuxième partie, j'ai utilisé la méthode des cadrats centrés avec mesure de l'individu le plus proche. J'ai ainsi pu caractériser chacune des trois zones d'exploitations de l'*arouman*. Je vais présenter ci-après les résultats pour chacune d'entre elles et je caractériserai celles-ci.

Zone 1, zone du fond du village Kamuyene, K1

Cette zone est située au fond du village de Kamuyene. Elle est accessible facilement en quelques minutes de marche par un sentier qui mène aux abattis. C'est une zone qui est donc fréquentée préférentiellement par les artisans. Nous avons d'ailleurs noté qu'elle est fréquentée journalièrement.

C'est une zone inondée pendant les mois de mai, juin, juillet. La végétation est composée en majorité d'*Ischnosiphon arouma* (Aubl.) Koern. accompagné de *maripa*, *Attalea maripa*, de balisier, *Heliconia spp.*, de *moucou-moucou*, *Montrichardia arborescens*, de *waatwi*, *Astrocaryum vulgare* Mart..

Deux transects de 100 mètres ont été tirés, le premier avec un azimut de 250° et le deuxième avec un azimut de 270°.

Après avoir fait le tour de la zone avec un GPS, la superficie calculée par le logiciel Géoconcept est de 75 ha.

Zone 2, début du village Kamuyene, K2

Cette zone est située à l'entrée du village sur la gauche de l'autre côté de la piste. Elle est de même que la première très accessible aux Palikur. Pourtant, elle ne semble être fréquentée que par un nombre restreint d'artisans mais qui sont parmi les plus actifs.

Cette zone est traversée par des fils barbelés, ce qui signifie que du bétail est mis à divaguer dans celle-ci. Elle est partiellement inondée pendant les mois de mai, juin, juillet. C'est une zone plus forestière que la zone K1 mais qui comporte aussi des poches monospécifiques d'*Ischnosiphon arouma* (Aubl.) Koern. et beaucoup de balisiers, *Heliconia spp.*

Deux transects ont été tirés, un de 62 mètres d'azimut 320° et un de 138 mètres d'azimut 15°.

La superficie calculée par le logiciel Géoconcept est de 22 ha

Zone 3, Montsinéry, M

Cette zone est située sur la route départementale 5 en direction de Montsinéry. Elle est à environ 10 kilomètres du village : y accéder, nécessite donc l'utilisation d'une voiture pour pouvoir ramener les tiges d'*arouman*. Il y a moins de personnes qui s'y rendent par rapport à la zone K1. Les personnes peuvent s'arranger entre elles et faire voiture commune pour la récolte (et ce co-voiturage se monnaye souvent).

Cette zone est traversée par une route menant à un lotissement. La zone est donc composée de deux parties de chaque coté de la route. Les transects ont été tirés dans la zone à gauche de la route : cette zone est la plus petite en superficie, celle de droite étant beaucoup plus grande (cf. carte n°2).

La végétation de cette zone est assez diverse ; en effet en plus des zones monospécifiques à *I. arouma* (Aubl.) Koern. et des zones marécageuses, elle comporte des poches d'*arouman* dans des zones plus forestières et dans d'anciens abattis où la plante forme des poches très denses. Cette colonisation d'anciens abattis montre bien le caractère pionnier de cette monocotylédone.

La superficie calculée par le logiciel Géoconcept pour la zone de droite est de 116 ha, pour la zone de gauche, 13 ha. Elle a donc une superficie totale de 129 ha.

Voyons maintenant sous forme de tableau, les densités relatives et l'extrapolation en nombre de tiges pour chaque zone.

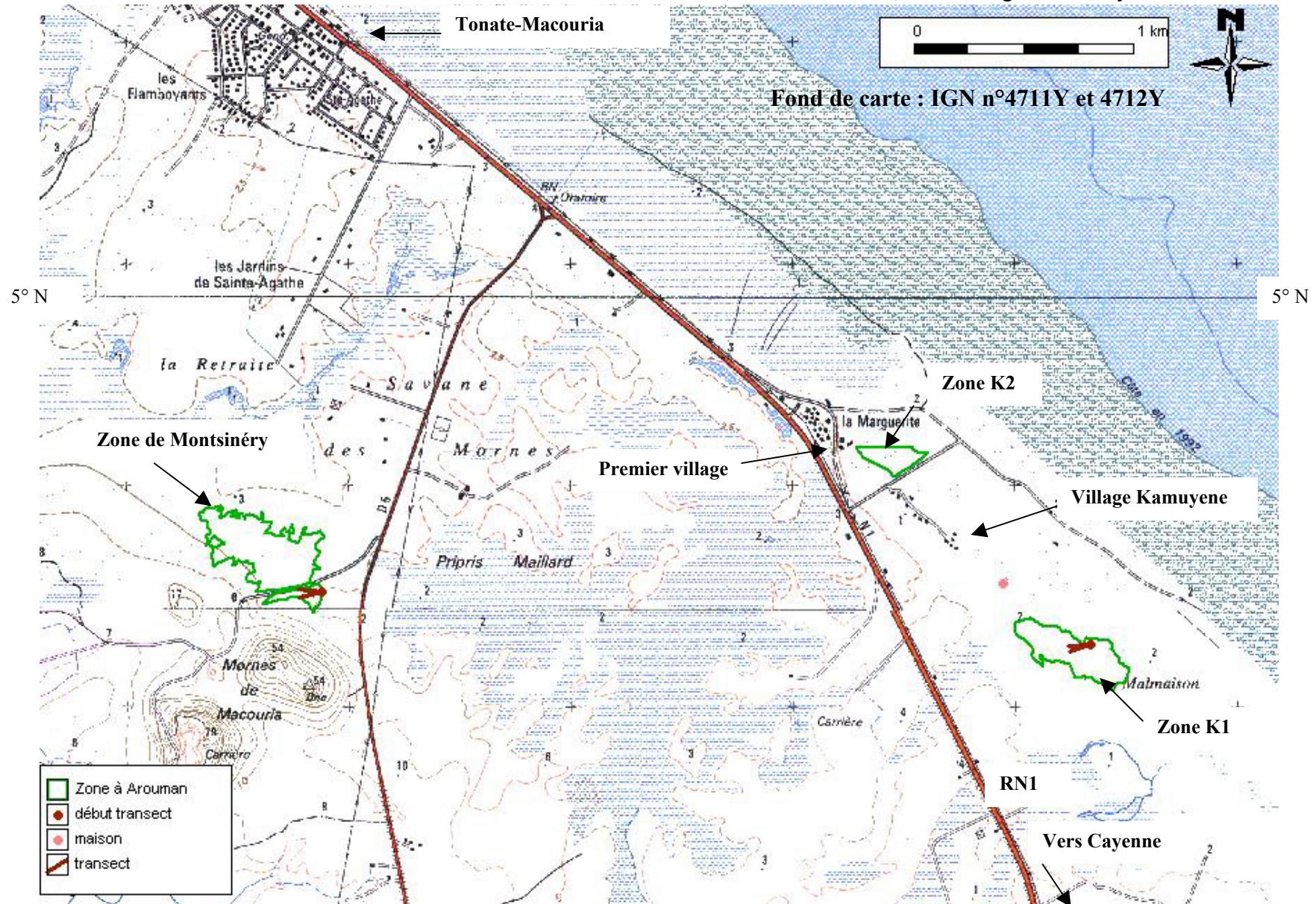
Tableau 6- Disponibilité en tiges d'*I. arouma* dans chaque zone de prélèvement

	superficie (ha)	densité relative de tiges par ha	Nombre de tiges
fond du village K1	75	13418	1.006.350
début du village K2	22	15691	345.202
Montsinéry	129	12340	1.591.860
Total	226		2.943.412

(DAVY, 2002)

Nous remarquons une densité relative de tiges par hectare assez cohérente. Notons que la zone de Montsinéry a la densité relative la plus faible, alors qu'elle est sensée subir une moindre pression que la zone K1 en raison de sa distance au village.

Carte n°2- Localisation des zones de collecte des *aroumans*, relevées au GPS, et du village de Kamuyene



(DAVY, 2002)

Nous avons aussi compté dans chaque cadrat, le nombre de tiges coupées, les résultats apparaissent dans le tableau ci-dessous :

Tableau 7- Evaluation de la pression de récolte dans chacune des zones de prélèvement

	superficie (ha)	densité de tiges récoltées par ha
fond du village K1	75	3850
début du village K2	22	3750
Montsinéry	129	3175

(DAVY, 2002)

Nous remarquons que la plus forte pression de prélèvement est bien dans la zone K1, du fond du village avec une densité de pieds de 3850 par hectare, et la zone subissant la plus faible pression étant celle de Montsinéry. Mes observations confirment donc bien les propos de mes informateurs. Ceci-dit les différences ne sont pas énormes, la pression de récolte est peut-être plus équilibrée, que l'on ne le pense, sur les trois sites.

Pour avoir une estimation du nombre de tiges récoltées par hectare, il faut tout d'abord évaluer la surface réellement exploitée dans chaque zone ; en effet chacune des trois zones n'est pas entièrement exploitée. J'ai donc calculé le pourcentage de la surface réellement exploitée dans chacune d'elles à partir du pourcentage de cadrats où il y avait eu une récolte ; nous obtenons les résultats suivant :

Tableau 8- Estimation du nombre de tiges récoltées

zone	Superficie réelle (ha)	Pourcentage de la superficie exploitée (%)	Superficie exploitée (ha)	Densité de tiges récoltées par ha	Nombre de tiges récoltées
K1	75	14	10,5	3.850	40.425
K2	22	17	3,7	3.750	13.875
M	129	14	18	3.175	57.150
total	226	-	32,2	-	111.450

(DAVY, 2002)

Nous avons donc une estimation du nombre de tiges récoltées de 111.450, ce nombre de tiges est une estimation. Nous pourrions le comparer avec l'estimation des tiges consommées en une année proposée plus haut.

Nous avons aussi noté le statut de chaque individu le plus proche selon qu'il était une pousse (plant mesurant moins de 50 cm et n'ayant que quelques feuilles), un immature (plant pouvant

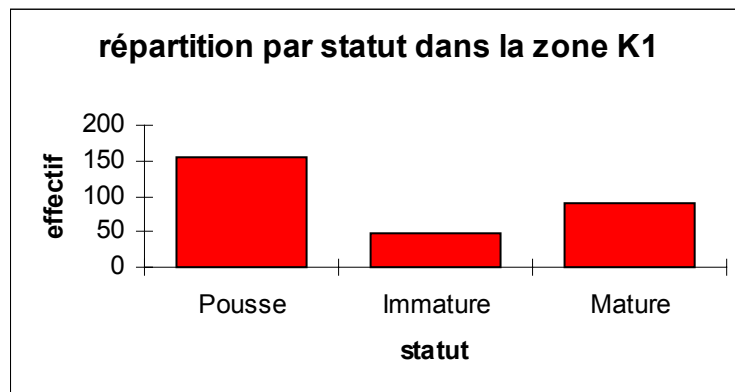
être aussi grand qu'un pied mature mais n'ayant pas d'inflorescences ni de bouquet foliaire sommital encore bien déployé) ou un pied mature (plant ayant un bouquet foliaire sommital bien ouvert, avec une bonne dizaine de feuilles, ou présence d'inflorescences). Le tableau 9 présente les résultats de ces notations :

Tableau 9- Répartition par statut dans chaque zone de prélèvement

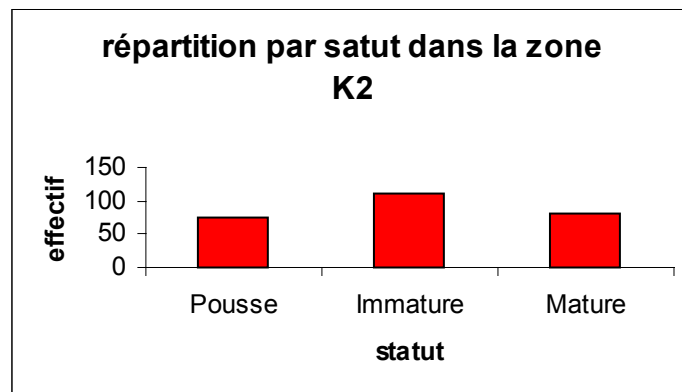
	Pousse	%	Immature	%	Mature	%
fond du village K1	155	53	49	17	90	31
début du village K2	74	28	110	42	80	30
Montsinéry	130	45	53	18	104	36

(DAVY, 2002)

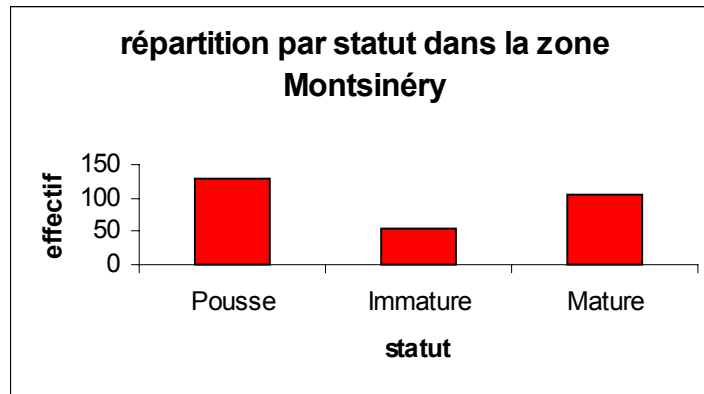
Nous notons que les zones K1 et Montsinéry ont une bonne dynamique de recrue avec 50 % de pousses, alors que la zone K2 est plutôt dominée par des individus immatures. Nous présentons ci-dessous ces mêmes résultats sous forme de graphique plus lisible que des tableaux.



Graphique 1- Répartition par statut dans la zone K1



Graphique 2- Répartition par statut dans la zone K2



Graphique 3- Répartition par statut dans la zone de Montsinéry

Ces graphiques nous montrent bien que les zones K1 et Montsinéry ont le même profil au niveau de la répartition des classes d'âge : une majorité de pousses et de plants matures et moins d'immatures. La zone K2, quant à elle, est moins bien équilibrée avec un plus faible nombre de pousses que de plants matures, mais une majorité de plants immatures.

Passons tout de suite à la quatrième partie où nous allons discuter de ces résultats.



*Photo n° 18- Racines aériennes
d'Ischnosiphon arouma*



*Photo n°19-
Ischnosiphon arouma
en fleur*



*Photo n°20- Ischnosiphon
centricifolius, ashita*



Photo n°21- Pousses d'Ischnosiphon arouma

Quatrième partie:

Discussion et perspectives

Quel avenir pour l'activité de vannerie chez les Palikur du village Kamuyene ?

Dans cette dernière partie, je vais dans un premier temps, faire un point sur l'état de la ressource *arouman* autour du village de Kamuyene aujourd'hui ; ensuite je montrerai comment cette activité joue un rôle de lien social dans cette communauté qui est en pleine mutation, cela fera l'objet du troisième point. Enfin je propose de réfléchir sur l'avenir de cette activité artisanale tout en répondant à la problématique qui a guidé ce travail : la commercialisation de la vannerie en *arouman* est-elle soutenable ?

1- L'état de la ressource *arouman*

Dans la troisième partie, j'ai montré les résultats obtenus quant à la disponibilité en tiges d'*arouman* dans les différentes zones exploitées. Nous avons vu que les densités dans les trois zones étaient relativement homogènes. La zone K2, qui se trouve à l'entrée du village, est celle qui a la plus forte densité avec 15.691 tiges par hectares. La zone se trouvant sur la route de Montsinéry a la plus faible densité avec un nombre de tige de 12.340. La zone du fond du village a une densité intermédiaire de 13.418 tiges par hectare.

La zone de Montsinéry est une zone relativement éloignée et d'une grande superficie, 129 hectares. Elle est très hétérogène quant à ses caractéristiques écologiques puisqu'elle passe d'un milieu forestier plus ou moins inondable à un faciès d'ancien abattis recolonisé par des *aroumans* et autres arbustes héliophiles. Cette hétérogénéité explique peut être sa plus faible densité de tiges comparée aux zones K1 et K2 qui sont très homogènes et quasiment des zones monospécifiques d'*Ischnosiphon arouma*. Etant éloignée, la zone de Montsinéry subit une moindre pression d'exploitation d'après les dires de mes informateurs et cela est confirmé par la densité relative de tiges coupées par hectare, 3.175, qui est la plus faible des trois zones.

La zone K1 située au fond du village est d'après les habitants du village la zone la plus prisée

pour récolter les *aroumans*. En effet, elle est proche des habitations et proche des abattis. C'est elle en effet, qui a la plus grande densité de tiges récoltées par hectare, 3.850. Elle est suivie de près par la zone K2 qui, elle aussi, est proche du village, avec 3.750 tiges récoltées par hectare. Moins d'artisans semblent la visiter, cela est peut être dû au fait qu'elle est fréquentée par du bétail induisant une densité de moustiques assez impressionnante. Ce qui est une nuisance pour le scientifique qui fait ses mesures mais aussi, sûrement dans une moindre mesure, pour l'artisan qui récolte son *arouman* !

Ces trois zones semblent présenter une bonne régénération en *Ischnosiphon arouma* puisqu'elles ont toutes trois environ 70 % de pousses et d'immatures (photo n°21). Les plants matures représentant entre 30 et 36 % des tiges. Seule la zone K2 a un pourcentage de pousses plus faible que les deux autres zones, 28 % contre 53 % pour K1 et 45 % pour la zone M. Ce faible nombre de pousses pour K2 est compensé par un fort pourcentage d'immatures, 42 %. Ce faible pourcentage de pousses ne serait-il pas dû à la présence du bétail qui les piétinerait et les mangerait ? En tout cas cette plante a une dynamique forte ; d'après les Palikur, l'*arouman* repousserait en un peu plus d'un an après qu'il soit récolté. En effet, l'*Ischnosiphon arouma* se reproduit préférentiellement par stolonnisation et dès que l'on coupe une tige, une pousse repart non loin, ce qui lui donne cette répartition en patch ou poche. Dans les zones à *arouman*, on peut constater un véritable tapis de racines aériennes qui ressortent de l'eau (photo n°18). Après avoir fait l'état des lieux de ces zones, confrontons-le aux besoins en tiges de la communauté pour son activité commerciale.

En ce qui concerne la consommation de la ressource j'ai, d'une part estimé le nombre de tiges utilisées par les artisans dans une année. D'après les calculs que j'ai présenté dans la troisième partie du mémoire, on arrive à une consommation totale de 20.100 tiges en une année pour tout le village. Avec la méthode des transects, j'ai calculé un nombre total de tiges récoltées sur les trois zones de 111.450. Ces deux chiffres sont assez éloignés l'un de l'autre ; L'un des deux est-il sous-estimé ou sur-estimé ? Le nombre de tiges récoltées a été calculé en comptant dans chaque cadrat le nombre de chicots laissé après la récolte de la tige, *adug* en palikur. Mon informateur m'a dit que ceux-ci ne restaient pas plus d'un an dans l'état. Ce que nous croyons volontiers étant donné que ces zones sont inondées une partie de l'année et que la putréfaction est très rapide dans ces milieux marécageux. Mais nous n'en avons pas la preuve formelle, et si ces chicots restaient deux ans ? Nous aurions alors comptabilisé le nombre de tiges récoltées durant deux années. Si nous considérons cela, nous avons maintenant une estimation de 55.725 tiges récoltées en un an. Mais, il reste encore un écart assez grand entre l'estimation de la consommation et le compte des *aroumans* récoltés, un

écart de plus du double. Pour être sur de la consommation réelle de tiges en une année, il faudrait comme je l'ai préconisé plus haut que les artisans notent, à l'année, le nombre de vanneries qu'ils vendent, ainsi on pourrait être fixé. En tous les cas, si la consommation annuelle se situe entre 20.000 et 111.000 tiges, environ, et si on la compare au nombre estimé de pousses, immatures et matures d'*arouman* dans les trois zones exploitées, présenté dans la troisième partie, qui est de 2.943.412 tiges, il n'en reste pas moins que les artisans palikur disposent d'une marge de manœuvre assez grande. La consommation de cette plante technologique, si elle reste ce qu'elle est aujourd'hui ne semble pas mettre en péril la ressource en *Ischnosiphon arouma*. Il est clair que seule une étude sur le plus long terme pourra permettre de cerner plus sûrement la soutenabilité de cette exploitation.

2- La vannerie, un lien social

La vannerie est une activité présente dans nombre de sociétés traditionnelles Amérindiennes amazoniennes et chez nombre d'autres ethnies sur le reste du continent ou dans d'autres parties du monde comme le montre bien LEROI-GOURHAN (1973 [1945]). Les ethnies amazoniennes ont développé un rapport privilégié avec la vannerie, ne serait-ce que grâce à leur régime alimentaire basé sur le manioc (PINTON et EMPERAIRE, 2001). Dans les régions du nord de l'Amazone et du plateau des Guyanes, c'est le manioc amer qui est dominant (PINTON et EMPERAIRE, 2001). La détoxification de la farine est donc nécessaire grâce à une presse qui est traditionnellement une vannerie appelée en Guyane *couleuvre* à manioc et *tipiti* au Brésil. Comme le souligne PINTON et EMPERAIRE (2001), le manioc est toujours présent dans les mythes originels des Amérindiens. Chez les Palikur, GRENAND et GRENAND (1987) ont recueilli le mythe originel de la râpe à manioc qui a été apportée par le clan qui a aussi donné la langue parlée aujourd'hui par les Palikur. J'ai aussi recueilli un récit où la *couleuvre* à manioc est utilisée par *Mahukatye*, personnage mythologique, pour tuer sa femme, voir en troisième partie. On voit ainsi que la *couleuvre* à manioc est un instrument de mort comme de vie dans cette société. Rappelons que la *couleuvre* à manioc est toujours faite en fibres d'*aroumans* dans la zone du plateau des Guyanes ; comme nous l'avons exposé plus haut cette région est vraiment la zone où est utilisée majoritairement l'*arouman* pour la vannerie (ROTH, 1924) contrairement au sud du bassin amazonien où les palmiers sont les plus utilisés (RIBEIRO, 1986).

La transformation du tubercule de manioc en farine torréfiée, *couac*, est, au village, un acte collectif qui fait participer toutes les générations des deux sexes. Aujourd'hui, la répartition des tâches est moins compartimentée qu'avant. En effet, comme en témoigne NIMUENDAJU (1926), la préparation de la farine de manioc était une activité uniquement féminine, tandis que la fabrication des outils nécessaires à cette transformation était l'apanage des hommes. Aujourd'hui, la préparation de la farine est faite par les deux sexes, les femmes épluchant les tubercules et les hommes les grageant³⁷, mais comme je l'ai précisé plus haut, la fabrication des vanneries comme le *manaré* et des autres outils utilisés pour cette activité est encore exclusivement réservée aux hommes. Les jeunes filles et jeunes garçons participent aussi à cette activité. Ce travail est un moyen de se retrouver ; en effet chaque famille qui fait son *couac* est aidée par sa famille élargie et par les amis. On s'aide ainsi à tour de rôle dans une ambiance joyeuse.

J'estime que la vannerie joue le même rôle au village. En effet, cette activité est pratiquée par les deux sexes et un système d'entraide existe également à travers cet artisanat. Il n'est pas rare de voir plusieurs hommes ou femmes de la même famille ou entre amis aller récolter quelques tiges d'*arouman*. Ensuite, on se retrouve devant la maison ou sous le carbet pour tresser ensemble tout en discutant et rigolant, qu'il s'agisse d'artisans réguliers ou ponctuels. Les artisans réguliers se retrouvent tous les jours au bord de la route dans leurs carbets de vente à travailler et à prendre les repas ensemble. De plus, tout le monde ne possède pas un carbet de vente ; alors, quand vient la période estivale, ceux qui possèdent un de ces carbets prêtent une partie de celui-ci à un parent pour lui permettre de vendre ses vanneries. Il n'est par rare de voir sur les étals des artisans des objets fabriqués par des parents de St-Georges de l'Oyapock. Et puis, même si cela se fait de moins en moins, les parents apprennent à leurs enfants à tresser comme le beau-frère *Sawakuk* l'a appris à un homme Palikur. Cette activité a vraiment un rôle de lien social essentiel dans cette société plus que jamais confrontée à la modernité. Si cette activité a un rôle de lien social, elle permet aussi de garder un certain savoir traditionnel Palikur antérieur à l'arrivée des blancs, même si je suis bien conscient que beaucoup de changements et d'évolutions dans ce savoir ont existé. Cependant, malgré l'arrivée de ces envahisseurs il y a cinq siècles et malgré les nombreuses tentatives successives d'apporter la "vraie" foi catholique puis protestante à des populations considérées comme sauvages, il y a encore au village des gens pour se rappeler le temps où les hommes et les animaux pouvaient communiquer et vivre ensemble. On se rappelle ainsi le

³⁷ Terme employé en Guyane pour nommer le râpage de la tubercule à l'aide d'une planche à grager ou râpe à manioc.

mythe originel de la vannerie et on garde toujours en mémoire le lien entre monde animal et vannerie grâce aux motifs zoomorphes avec lesquelles on décore les *yamat* et autres *ru*. Grâce aussi, aux noms de ces *aroumans*, et de nombreuses autres plantes évoquant des animaux. C'est pourquoi je crois foncièrement que cette activité artisanale³⁸ entre pour une part importante dans la conservation d'une certaine cohérence sociale et d'un savoir ancestral permettant de freiner une certaine acculturation. Car la consommation ne peut qu'engendrer *de facto* un changement de cette activité traditionnelle. Aujourd'hui, comment pourrait survivre cette activité si elle n'engendrait pas des gains financiers ? Dans ce modèle actuel dominant de société où tout se monnaye, comment une activité peut-elle survivre si elle est gratuite ? Nuançons cependant : lorsqu'elle était traditionnelle cette activité n'a jamais été gratuite. Elle entrait dans un processus fonctionnel, les vanneries étaient fabriquées parce que l'on en avait le besoin pour telle ou telle activité : tamiser la farine de manioc, conserver son *couac*, transporter ses ustensiles de cérémonies pour les chamanes...

Aujourd'hui, la société Palikur n'a pas d'autres choix que de rentrer dans une logique de développement occidental qui lui est imposée à travers l'assistanat social. Si les enfants doivent aller à l'école de la République, il faut de l'argent pour payer la cantine et les fournitures. Les jeunes des familles les plus pauvres du village sont obligés de manquer certains jours d'écoles du fait que leurs parents n'ont pas d'argent pour payer la cantine. RENOUX et al. (2000) précisent même que 19 % des enfants en âge d'être scolarisés (les 4 - 16 ans) ne le sont pas en raison du coût du ramassage scolaire, des fournitures... De plus, il faut des voitures si les hommes ou les femmes doivent aller travailler... Tous ces besoins nouveaux nécessitent une entrée d'argent qui ne peut venir uniquement des aides sociales insuffisantes pour certaines familles ayant de cinq à dix enfants. C'est pour cela que nous ne pouvons qu'abonder dans le sens de BAHUCHET (2000a) qui insiste sur le fait que " l'argent dans ces sociétés acéphales est générateur de conflits et élément perturbateur " en engendrant " la naissance de faux chefs, de fausses élites, avec une scolarisation qui accroît ce déséquilibre ", car continue t-il " les activités rémunératrices sont structurellement liées à l'individu et non au groupe (...) l'apparition de l'argent a un corollaire : l'apparition de la pauvreté ". C'est ce que nous avons déjà souligné dans la troisième partie avec les nettes différences de niveaux de vie qui existent au village de Kamuyene. C'est à ce difficile avenir que cette société, ainsi que nombre d'autres peuples sur la terre, doivent faire face.

³⁸ Il est bien entendu que d'autres artisanats peuvent jouer le même rôle, mais dans ce village c'est cet artisanat qui est de loin le plus pratiqué.

Face à cette inévitable adaptation à la modernité, les Palikur ont commencé à transformer leurs activités traditionnelles, comme le montre la mutation que subit l'activité de vannerie au village. Ce changement, dès lors où il y a intensification de la production, n'est pas sans danger pour la ressource (BAHUCHET, 2000b).

3- Une activité en mutation

L'activité de vannerie a beaucoup évolué depuis cinquante ans et surtout depuis le début de la vente de ses ouvrages.

Même s'il y a longtemps que la vannerie chez les Palikur est entrée dans les échanges de cadeaux avec les blancs comme le précise HURAULT (1972), le fait de vendre la vannerie est relativement récent. Comme je l'ai précisé plus haut, la première vente de vannerie au village de Kamuyene a eu lieu dans le milieu des années soixante-dix, et c'est une femme qui, la première, a vendu ses paniers. Cette vente est aujourd'hui majoritairement tenue par les femmes. Ce commerce existait déjà à St-Georges de l'Oyapock d'après les Palikur mais il n'était pas organisé comme aujourd'hui, en effet, il a été très sporadique jusqu'en 1975-1980, c'est vraiment entre 1980 et 1990 qu'il a pris son essor; les artisans devaient vendre leurs vanneries aux créoles (*catouris* têtes et autre *pagaras*), aux fonctionnaires et aux rares blancs qui passaient par-là. Puis, après qu'un premier Palikur ait trouvé du travail à Tonate-Macouria, la première migration vers cette localité de membres de sa famille a eu lieu. Les perspectives de trouver du travail dans cette région étant plus grandes que dans celle de St-Georges de l'Oyapock, zone très enclavée à l'époque, ont attiré de plus de plus de Palikur vers Tonate-Macouria. Le village de Kamuyene fut donc fondé et ce n'est que dans les années quatre-vingt que la vente de la vannerie s'est organisée telle que nous la connaissons actuellement. Avant le passage d'une activité traditionnelle à une activité commerciale, un autre phénomène important s'est passé, la féminisation de celle-ci.

3-1 La féminisation de l'activité

Comme nous l'avons souligné dans la troisième partie, à l'origine, l'activité de vannerie était uniquement réservée aux hommes comme dans beaucoup d'ethnies amérindiennes des Guyanes, comme ROTH (1924) le signalait pour les ethnies du Guyana. LEVI-STRAUSS (1985) dans son ouvrage "La potière jalouse" nous précise que dans les sociétés traditionnelles Amérindiennes, toutes les activités matérielles liées au bois sont masculines et

celles liées à la poterie sont féminines car liées à l'eau et à la terre symbolisant la matrice féminine. Notons que, chez les Palikur, si la vannerie s'est en partie féminisée, la poterie, elle, reste encore exclusivement réservée aux femmes.

Chez les Palikur, la masculinité de cette activité de transformation d'une plante en vannerie est justifiée originellement par le fait que c'est un homme qui a appris cet art grâce à un oiseau. Jusqu'en 1925, année du séjour de NIMUENDAJU chez les Palikur de l'Amapá et de la Guyane française, la vannerie était uniquement masculine. Ensuite, le fait que ce soit une femme qui, dans les années soixante-dix, fabriquait et vendait ses vanneries, nous suggère qu'elle ait appris cette activité à St-Georges de l'Oyapock, lieu où elle habitait précédemment. Les premières femmes Palikur ont vraisemblablement appris la vannerie vers les années quarante, car les plus vieilles femmes qui aujourd'hui tressent disent tenir leur technique de leur mère. Si à l'époque, les femmes qui tressaient, devaient être marginales, ce n'est plus le cas actuellement. L'augmentation de la proportion de femmes confectionnant des vanneries n'est-elle pas due à une certaine adaptation des Palikur à de nouveaux impératifs économiques? Cette concession des hommes pour ouvrir une activité qui leur était traditionnellement réservée n'a-t-elle pas été accompagnée inversement par une ouverture de l'activité de transformation du manioc en farine par les femmes? Ce thème de la modernité et d'un certain rééquilibrage des tâches entre hommes et femmes a déjà été évoqué par LEVI-STRAUSS. Ce rééquilibrage endogène a été précédé par la dépendance envers les biens de consommation extérieurs, qui obligeait les hommes à rechercher des activités salariées, les contraignant à consacrer moins de temps aux autres activités. Précisons que les hommes ont gardé une partie de leurs prérogatives sur cette activité de vannerie, car ils sont toujours les seuls à confectionner toutes les vanneries traditionnelles tels que *matap*, *ru* et autres *yamat*. Ils ne laissent faire aux femmes que les paniers qui sont des modèles empruntés aux créoles et au monde occidental. Cette concession a vraisemblablement des causes économiques, car les hommes, étant déjà pour un certain nombre occupés à faire des travaux salariés et à "jobber", n'ont plus le temps de tresser toute la journée pour vendre leur production. C'est pourquoi ce sont les femmes qui sont les mieux placées pour tresser des paniers à vendre au bord de la route. Dans cette société où les femmes ont une certaine ascendance sur leur mari et les hommes en général, ne serait-ce pas un moyen pour elles de renouveler cette ascendance, en ayant, elles aussi, un revenu en espèces sonnantes et trébuchantes et éviter une dépendance économique vis à vis du salaire de leur mari? En effet, l'évolution a été la même pour les femmes Wayana, la vannerie et la poterie étant les seules activités économiques qui permettent aux femmes de gagner de l'argent et la seule qui soit accessible aux personnes

âgées comme le soulignent CHAPUIS et HURAUULT (2000). Cela illustre bien, si le besoin en était, le dynamisme que montrent les femmes, comme dans une grande partie de l'Afrique, pour faire vivre leur foyer, pour prendre des initiatives et innover. Car s'il n'est pas rare de voir les femmes tresser des vanneries toute la journée, les hommes eux, même s'ils n'ont pas d'autres choses à faire sont souvent moins assidus à cette tâche. Ils semblent conserver une approche vis à vis de cette activité beaucoup plus traditionnelle en ne confectionnant, pour la majorité d'entre eux que des modèles de vanneries plus anciens et en font une occupation ponctuelle insérée dans un ensemble plus large de systèmes de productions, typiques des sociétés plus traditionnelles comme le soulignent FABRI et al. (1995) cités par COUSSEAU (1999).

3-2 La commercialisation, un facteur de perte de qualité ?

Ce commerce de vanneries artisanales engendre aussi d'autres effets. En effet, on constate une uniformisation certaine des modèles de vanneries proposées à la vente sur les étals des carbet. Les artisans se bornant à ne confectionner que des vanneries se vendant bien entrant ainsi dans une logique d'offre et de demande. Je suivrai BAHUCHET (2000b) quand il écrit " que la fabrication en série d'objets traditionnels entraîne une simplification des formes, des décors et une nette baisse de finesses de réalisation ". En effet, au village il y a un abandon de la confection de certains objets comme les *walwaris*, les *matut*, de même on favorise l'utilisation de la peinture industrielle au détriment des teintures naturelles pourtant fréquentes dans la région. La consultation des fiches objet du " fichier musée " réalisées par F. et P. GRENAND en 1990 destinées au musée de la culture guyanaise, qui n'a jamais vu le jour, m'a permis de constater cette évolution. J'ai aussi constaté que peu d'hommes connaissent encore les différents motifs zoomorphes; l'examen des ouvrages montre que les motifs tressés sont presque tout le temps les mêmes. Dans le même article BAHUCHET souligne que " l'abandon de certains objets résulte d'une rupture dans la transmission du savoir technique, d'un défaut d'apprentissage entre deux générations successives, conséquences fréquentes de la scolarisation des enfants ". C'est ce que l'on constate dans ce village avec une très faible participation des jeunes aux activités artisanales et à leur faible connaissance du milieu qui les entoure, contrairement aux Palikur de plus de quarante ans qui ont passé leur enfance au village de Rokawa et reçu ce savoir lié à leur milieu... mais, il est vrai, qu'ils n'ont pas été à l'école. N'existerait-il pas un juste milieu pour ces nouvelles générations entre une scolarisation qui se veut la même pour tous les enfants du pays mais qui

ne tient pas compte des réalités sociales diverses et particulières à ces peuples autochtones et, une non-fréquentation de l'école préjudiciable pour des citoyens vivant au XXI^{ème} siècle ? Dans ses nombreux articles sur la question, F. GRENAND (voir son dernier article en date dans le rapport APFT, 2000) soulève ces problèmes liés à la scolarisation des Amérindiens de Guyane. Car, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'actuellement la réussite scolaire de ces jeunes Amérindiens n'est pas très concluante ; RENOUX et al. (2000) soulignent que seulement 5 jeunes gens du village (dont 3 filles) ont atteint un niveau d'étude secondaire.

Cette perte de transmission de la connaissance liée à cette activité s'inscrit dans un oubli plus large de la culture Palikur. Cependant plusieurs personnes appartenant à des associations du village et des structures comme la STEFD, Service Tourisme, Environnement, Formation et Développement de l'ONF en sont conscients et tentent de lutter contre cet état de fait. L'opportunité de ces actions sera examinée dans le chapitre suivant en discutant de l'avenir de la filière *arouman* au village de Kamuyene.

4- Quel avenir pour cette activité ?

Avant de discuter de l'avenir de cette activité, je pense qu'il serait bon de resituer celle-ci dans le contexte plus vaste de la gestion de cette ressource renouvelable qui est aussi un Produit Forestier Non ligneux.

4-1 Les P.F.N.L. comme facteur de développement ?

Pendant longtemps les Produits Forestiers Non Ligneux (PFNL) ont été considérés comme des produits mineurs de la forêt (ARNOLD et PEREZ, 1996) mais depuis Rio 1992, la conservation de la biodiversité étant en vogue, ils subissent un regain d'intérêt.

En effet nombre d'auteurs insistent sur le fait que l'exploitation de ces PFNL en milieu tropical est plus compatible avec un développement soutenable que l'exploitation de bois de coupe ou *logging* (ARNOLD et PEREZ, 1996; AUBERTIN, 1996; COTTON, 1996; GENTRY, 1992; MARTIN, 1995; PENDELTON, 1992; PETERS, 1996; PLOTKIN, 1995). Mais PETERS (1996) explique qu'il existe également des exploitations de PFNL non soutenable qui dégradent le milieu et appauvrissent la biodiversité. BAHUCHET (2000a) souligne qu'une surexploitation des PFNL peut être dommageable pour le milieu et en premier lieu pour l'espèce elle-même. Cette surexploitation arrive notamment précise t-il lorsqu'il n'y a plus de régulation sociale, quand les produits ne sont plus exploités pour les

seuls besoins de la communauté mais quand ils rentrent dans la sphère marchande et que la demande à l'exportation augmente de façon drastique, remarque importante à garder à l'esprit en ce qui concerne notre activité de vannerie. DE MARET et BOULY DE LESDAIN (2000) ajoutent que la monétarisation de la société joue directement comme facteur négatif sur celle-ci en faisant basculer certaines valeurs et certains comportements de la sphère sociale à la sphère économique et marchande, situation illustrée dans le cas précis de notre étude par le fait que le co-voiturage pour aller récolter les tiges d'*arouman* sur le site de Montsinéry se monnaie alors que nous sommes dans une société où l'entraide est classiquement la norme. Si l'on ne peut être que d'accord avec eux sur le caractère délétère de l'introduction de l'argent dans des sociétés traditionnelles, que propose-t-on pour celles-ci à l'heure de la globalisation ? Nous pensons que c'est avant tout à elles de décider pour leur avenir et en finir avec l'assistanat. Seulement comment peuvent-elles décider alors qu'elles sont prises dans des réseaux de dépendance !

ARNOLD et PEREZ (1996) ajoutent que la perte du savoir local peut être un facteur négatif non négligeable dans la bonne gestion des ressources. Alors que ROOPNARAINÉ et al. (2000) nous conseillent de ne pas opposer de façon trop systématique une économie Amérindienne traditionnelle idéalisée à une économie de marché diabolisée. En effet, il faut se méfier et ne pas avoir une vision trop romantique des Amérindiens seuls détenteurs d'une sagesse idéalisée. Avec BOUTRAIS (2000), nous pouvons nous poser la question de la pertinence de l'idée de sociétés dites traditionnelles supposées stables, en harmonie avec la nature et bonnes gestionnaires des ressources naturelles. Car, comme il le précise, ces sociétés, ne géraient exclusivement que des rapports sociaux et non des ressources. Notons au passage que la notion de ressource est une conception tout occidentale. Pour BOUTRAIS, "une bonne gestion des rapports sociaux faisait en sorte qu'il existait également une bonne gestion apparente des milieux naturels".

ARNOLD et PEREZ (1996) expliquent qu'un apport technologique (nouvelles technologies) peut permettre de mieux gérer les ressources en ayant une pression moindre sur elles. Là encore il faut se méfier et ne pas trop se bercer d'illusion sur les nouvelles technologies. Il n'empêche que si les savoirs traditionnels ont beaucoup de chose à nous apprendre (COTTON, 1996; ELLEN, 2000; MARTIN, 1995; ORRU, 2000; POSEY, 1992; WHITMORE, 1995), une synergie avec nos techniques pourrait être fructueuse pour la gestion soutenable des PFNL en milieu tropical et dans les Néotropiques en particulier.

PENDELTON (1992) identifie les pré-requis nécessaires pour une exploitation soutenable des PFNL en insistant sur huit points essentiels :

- densité économiquement rentable de la ressource
- existence d'un marché pour le produit et ses dérivés
- récolte du produit rentable à court, moyen et long terme
- valeur du PFNL au moins aussi rentable qu'un autre usage de la forêt
- accessibilité et disponibilité de la ressource
- protection de celle-ci sur le long terme (notion de propriété foncière)
- récolte biologiquement soutenable.

Pour PETERS (1996) les ingrédients essentiels sont l'information, la connaissance sur :

- la densité et la distribution de la ressource
- la structure et la productivité de la population
- sa capacité à se régénérer
- les impacts écologiques des récoltes.

On voit bien que ces deux approches, fondées largement sur une perception occidentale moderne des ressources naturelles, sont complémentaires, PENDELTON insistant sur les aspects économiques et PETERS sur les aspects écologiques. Et, comme le souligne GRENAND (com. pers.), ces perceptions laissent peu de choix aux sociétés elles-mêmes, ce qui prouve que la prise de parole de ces communautés n'est pas prise en compte. Les règles du jeu et les "réalités" étant toujours établies par nos sociétés...

PETERS comme ELLEN (2000) n'oublie pas l'importance de la soutenabilité sociale et culturelle de l'exploitation de ces PFNL. En effet, il ne faut pas oublier de prendre en compte la cohésion et la régulation sociale (BOUTRAIS, 2000 ; BAHUCHET, 2000a) comme condition fondamentale de l'exploitation soutenable de la ressource.

ELLEN (2000) précise que même si les savoirs locaux des populations n'apportent pas la solution à tous les problèmes de soutenabilité de l'exploitation, ils peuvent nous donner beaucoup de leçons. Nous sommes d'accord avec lui quand il ajoute que les savoirs locaux sont vitaux dans la conservation et la préservation des ressources : ces savoirs traditionnels sont souvent le moyen le plus rapide pour estimer si l'exploitation est soutenable ou pas. Est-ce que ce n'est pas, comme le pensent GRENAND P. (2000) et le programme APFT (Avenir des Peuples des Forêts Tropicales), en maintenant une grande diversité des activités et des produits exploités que l'on pourra éviter les problèmes de surexploitation et de saturations du marché ?

Alors que la plupart des auteurs s'accordent sur le fait que l'exploitation de PFNL a un but double de développement social et de protection de l'environnement, certains (ARNOLD et

PEREZ, 1996) insistent sur les conflits fréquents existant entre conservation et développement.

Plusieurs articles essayent d'aborder tous les PFNL en les rangeant par catégories. PRANCE et al. (1995) divisent les PFNL en fonction de leur usage : alimentaire, matériaux de constructions, matériaux technologiques, médicaments, produits commerciaux. PRANCE précise bien que ces catégories sont artificielles et ne reflètent pas nécessairement la classification des communautés indigènes. Ces catégories facilitent cependant la comparaison avec d'autres études (VAN ANDEL, 2000a). Certains ajoutent la catégorie artisanat, mais celle-ci recoupe à la fois les catégories matériaux technologiques et produits commerciaux. Notre activité est donc à cheval entre les deux catégories que sont les matériaux techniques et les produits commerciaux.

PADOCH et PINEDO-VASQUEZ (1996) ne trouvent pas pertinente la séparation entre produits forestiers non ligneux et produits ligneux ; ils préfèrent introduire une distinction au niveau de l'échelle de production et du degré d'industrialisation de l'exploitation du produit forestier. S. BAHUCHET et P. GRENAND ont, dans leur programme " Usage et viabilité de l'exploitation des produits forestiers non-ligneux en Guyane française : l'Homme, la plante et la petite faune en forêt guyanaise " (2001) proposé un meilleur indicateur pour caractériser les objets d'études et distinguer les types de gestions. Ainsi ils ont proposé un nouveau terme : les Produits Forestiers Non Industriels (PFNI) qui peuvent comprendre des produits ligneux non exploités industriellement.

Passons à l'aspect économique de l'exploitation de ces PFNL.

Avec MARTIN (1995) nous pensons qu'il est important d'insister sur la promotion de la vente des produits artisanaux dans des filières de commercialisation solidaire et équitable type Artisans du Monde, Andine, Andira SARL (ANONYME, 2002a), en s'inspirant de marques comme le café Max Havelaar ou en créant des labels solidaires. En effet, le label Andine par exemple en France suit une charte éthique précise :

- il donne priorité aux communautés les plus défavorisées
- le prix est calculé par le producteur (et non imposé par l'acheteur)
- refus de l'exploitation du travail
- collaboration durable
- produits de qualité dont la fabrication n'est pas préjudiciable à l'environnement
- revente des produits sans spéculation
- transparence et information régulière sur la filière

Je suis conscient que ces filières ne sont pas une panacée et qu'elles entrent dans un système capitaliste, mais, dans une optique de commercialisation d'artisanat comme c'est le cas ici, ces structures peuvent être, à mon avis, un moyen pour ces communautés amérindiennes de se faire connaître par leurs concitoyens métropolitains.

Face à ces filières de commerces solidaires, nous préférons la commercialisation des objets artisanaux par les artisans eux-mêmes, s'organisant en coopératives ou en associations (BAHUCHET, 2000b) ; en effet la vente par des entreprises tel Bodyshop ou Cultural Survival Entreprise (CSE) profite, plus qu'autre chose, d'une mode ethnique et participe d'un seul souci : faire de l'argent rapidement sur le dos des communautés indigènes. On peut acheter actuellement sur Internet des paniers en *arouman* confectionnés par les Amérindiens Tembé, ils sont vendus par la marque Fair Trade Zone (ANONYME, 2002b). En y regardant de plus près, même si elle dit avoir un souci de développement durable, aucun détail n'est donné. Il faut donc se méfier de certaines marques soit disant éthiques, le bien être des artisans avec qui elles travaillent étant souvent le dernier de leur souci. Aussi nous serons plus prudents et moins enthousiastes que COTTON (1995) quand il fait l'éloge de CSE, entreprise qui s'est spécialisée dans le marché international des PFNL. En effet il faut être de plus en plus prudent surtout en cette période d'économie libérale mondialisée où nombre de multinationales, pharmaceutiques et biotechnologiques surtout, voient dans les forêts tropicales des réserves de plantes pour faire de futurs médicaments et surtout de futurs profits! Là est soulevé le problème de la confiscation et de la marchandisation du vivant et des ressources naturelles par les multinationales. Problème d'actualité avec les accords sur les ADPIC (TRIPS en anglais), accords sur les droits de propriétés intellectuelles qui, dans le cadre de l'OMC ont pour objet de privatiser le vivant (CARNEIRO DA CUNHA, 1998). Il est clair que notre étude, étant orientée sur un végétal technique à vocation artisanale, ne pose pas les mêmes problèmes que les végétaux pharmaceutiques ou alimentaires et que nous sommes loin de ces problèmes de privatisation du vivant. Je pense néanmoins qu'il était important de resituer l'étude dans le contexte plus vaste de l'exploitation de tous les PFNL dès lors où l'avenir de communautés indigènes est en partie liée à leur usage.

CHAPUIS et HURAUULT (2000) font une proposition intéressante, dans le cas particulier de la Guyane française. Pour eux, il serait plus productif et raisonnable d'aider les associations existantes afin de dynamiser une production artisanale actuellement en perte de vitesse au lieu de verser des RMI qu'ils considèrent comme une absurdité pour ces communautés singulières que sont les peuples forestiers. ROOPNARAINÉ et al. (2000) et le

programme APFT soulèvent un point important en disant que “ le vrai problème réside dans la nature des relations de pouvoir sur lesquelles s’appuient les interactions économiques et sociales entre producteurs et acheteurs ”. En effet une inégalité de rapport, sous tendu par un besoin d’argent par les communautés locales et par une demande à l’exportation toujours croissante, entre producteurs et acheteurs (on sait comment cela se passe pour les grandes cultures d’exportations d’Amérique Latine) conduit le plus souvent à un épuisement des ressources (BAHUCHET, 2000a). D’ailleurs, on peut se demander si les rapports économiques entre des entreprises comme Bodyshop ou CSE (grosses sociétés basées aux États-Unis) et leurs fournisseurs amazoniens de PFNL s’organisent selon un rapport de force égal.

Après cette digression plus générale sur les PFNL, revenons à notre sujet.

4-2 Pour une valorisation de la vannerie palikur

Essayons de reprendre les pré-requis énoncés par PENDELTON (1992) et PETERS (1996) pour réfléchir sur la soutenabilité et donc l’avenir de l’exploitation de l’*arouman* à des fins commerciales. A chaque étape, j’essayerai de proposer des pistes de réflexion et d’étude pour mieux appréhender chaque point.

4-2-1 Connaître l’écologie de la ressource

En premier point, PENDELTON a avancé la notion d’une densité économiquement rentable de la ressource, regroupée dans un exposé plus vaste sur la densité et la distribution de la ressource par PETERS. L’*arouman* a, d’après notre étude, une densité économiquement rentable dans le cadre d’une exploitation comme on la connaît aujourd’hui, mais on ne sait pas ce qu’il en serait avec une pression de récolte plus grande. La distribution de la ressource est circonscrite à certaines zones très localisées mais très abondantes, elles ne semblent pas surexploitées actuellement. Ceci dit, aucun de mes informateurs ne m’a signalé d’autres zones de prélèvement d’*arouman*. Si tel est réellement le cas, une disparition des zones actuelles serait dramatique pour l’avenir de cette activité. Des enquêtes plus fines devront être menées pour infirmer ou affirmer ce constat. Des études sur le long terme avec une mise en place, par exemple, de placettes permanentes pourraient permettre d’appréhender plus finement la capacité de régénération de l’espèce, et mieux connaître son autécologie. Ces études, et celles proposées plus bas, entreront pleinement dans le programme de recherche cité plus haut sur

les PFNI : “ Usage et viabilité de l’exploitation des produits forestiers non-ligneux en Guyane française : l’Homme, la plante et la petite faune en forêt guyanaise ” piloté par S. BAHUCHET (MNHN) et P. GRENAND (IRD). En Guyane française, PETERS pointe aussi du doigt la nécessité de connaître la structure et la productivité de la population : c’est ce que j’ai essayé de caractériser grâce aux transects réalisés. Les résultats discutés plus haut nous conduisent à penser que la structure de la population est satisfaisante car on note une bonne proportion de pousses et d’immatures augurant une bonne régénération. Cependant, n’ayant pas de données sur des populations non exploitées, nous ne pouvons pas comparer nos résultats avec une zone test non anthropisée. Il serait bon de mener des transects dans de plus nombreux sites à *arouman* afin d’avoir des données statistiques plus fiables. En effet, des études ont montré que le passage d’une activité traditionnelle à une activité commerciale pouvait être préjudiciable à la ressource si on ne connaît pas la véritable autécologie de l’espèce. CUNNINGHAM et MILTON (1987) ont montré que, suite à la commercialisation de paniers fabriqués avec les fibres d’un palmier, *Hyphaene petersiana*, en Ouganda, la ressource avait dramatiquement diminué car on n’avait pas été regardant sur la manière de récolter, celle-ci étant destructrice de la ressource. Même si on ne peut comparer totalement la technique de récolte de ce palmier qui compromet ses chances de régénération³⁹ avec celle de l’*arouman* qui ne met pas en cause sa régénération comme nous allons le voir tout de suite.

En ce qui concerne le critère des impacts écologiques de la récolte évoqué tant chez PETERS que chez PENDELTON, il ne semble pas y avoir d’impacts négatifs. En effet, en raison de son mode de reproduction végétatif par stolonisation, le fait de couper une tige ne compromet pas la survie de l’individu et même au contraire favoriserait la repousse d’après les Palikur, car il semble se régénérer assez rapidement. Il est possible que ces tailles aient un impact sur la reproduction sexuée des individus. En effet, ce sont les individus adultes matures qui sont préférentiellement récoltés en raison de leur qualité technologique : ce sont donc autant de semenciers qui sont coupés. Cela pourrait donc engendrer un impact sur la structure génétique de la population et emmener à une certaine érosion génétique. Tout cela n’est que pure spéculation, il pourrait donc être intéressant de mener des études comparant les structures génétiques d’une population exploitée avec celle d’une population non exploitée afin de mesurer les effets de la récolte sur le pool génique. Si l’intensité de la récolte de l’*arouman* ne semble pas dommageable pour sa régénération, nous pouvons nous demander, par contre, si une augmentation du prélèvement de l’*ihip puduku*, *Desmoncus spp.* serait

³⁹ En effet les artisans, en récoltant les feuilles avec une houe, blessent les méristèmes assurant la repousse de la plante.

soutenable. En effet, pour le récolter, il faut couper le palmier-liane et donc détruire l'individu. Sachant que ce palmier lianescent est utilisé dans presque toutes les vanneries faites par les Palikur, une augmentation de la production ne risquerait-elle pas de lui être préjudiciable ? Il serait donc important de faire une étude plus approfondie sur la dynamique de cette espèce avant de se lancer dans une plus grande production de la vannerie. Déjà mes informateurs m'ont signalé qu'il y avait moins de palmiers lianescents, *Desmoncus spp.* autour du village. La vannerie utilisant beaucoup de végétaux annexes plus ou moins fréquents, il est important de les prendre également en compte quand on réfléchit à la soutenabilité de cette activité.

Ensuite, PENDELTON évoque l'importance de l'accessibilité et la disponibilité de la ressource. Ces deux critères ne posent pas actuellement de problèmes : il y a deux zones avec une forte densité d'*aroumans* exploitables tout près du village. Si ces zones étaient amenées à disparaître ou à être interdites d'usage pour les Palikur suite à une privatisation au profit d'une personne étrangère au village, cela poserait de sérieux problèmes quant à l'avenir de l'activité. Des parties de ces zones de collecte ont déjà été brûlées suite vraisemblablement à un mauvais contrôle du brûlis d'un abattis tout proche. J'ai constaté une très bonne régénération de cette espèce, typique de son comportement pionnier mais cela aurait pu compromettre une saison ou deux de vannerie si l'incendie avait concerné toute la zone, le temps que les individus deviennent matures. Si ces deux zones devaient disparaître, il apparaîtrait une véritable contrainte pesant sur la récolte de l'*arouman*. En effet, la troisième zone, comme je l'ai précisé plus haut, n'est accessible qu'avec une voiture. Les artisans n'ayant pas de voiture seraient lésés économiquement pour récolter leurs tiges. Il existe donc une certaine contrainte latente, liée à l'espace dont l'accessibilité pour cette activité est de moins en moins garantie.

4-2-2 L'importance des débouchés et la revalorisation de l'activité

PENDELTON (1992) souligne ensuite la nécessité de prendre en compte l'existence d'un marché pour le produit. Il en existe un actuellement, puisque nombre de personnes en Guyane, connaissent ce lieu de vente et une certaine demande existe. Plusieurs mesures permettraient de favoriser la vente de ces produits pour augmenter les revenus de cette activité. Il est certain que cette activité ne peut être la seule source de revenu pour une famille, ce qui n'est d'ailleurs pas possible sachant qu'elle est saisonnière (plus grande vente en période estivale comme nous l'avons évoqué dans la 3^{ème} partie) ni souhaitable, car comme le

précise P. GRENAND (2000) dans sa conclusion au programme APFT, il est important d'insister sur le maintien de la diversité des activités et des produits exploités.

Tout d'abord, comme cela est bien proposé dans le diagnostic socio-économique du village Palikur de Kamuyene de RENOUX et al. (2000), il serait important d'aménager le lieu de vente (photo n°17) qui est actuellement relativement insalubre ainsi que l'accès à ce lieu qui est très dangereux. Il faut, en effet, s'arrêter sur le bord de la route pour pouvoir accéder aux carbeta de vente, or le trafic sur cette nationale reliant Cayenne à Kourou, les deux plus grandes agglomérations du département, est relativement dense. Un projet de réhabilitation du site de vente est actuellement en cours grâce à l'appui de la STEFD de l'ONF. Cette initiative aura un impact non négligeable sur les touristes et acheteurs potentiels car ils auront plus de facilités pour s'arrêter et ainsi acheter des souvenirs. De plus, si quelques panneaux expliquant un peu les activités artisanales étaient réalisés, cela pourrait permettre de mieux faire connaître la culture palikur aux acheteurs qui, bien souvent, ne savent même pas à qui ils achètent les vanneries. Ce projet pourrait être intégré aux activités d'alphabétisation organisées par la STEFD comme me l'a suggéré une de ses organisatrices .

La valorisation de l'artisanat, dont la vannerie est une composante centrale, est un atout important pour la communauté Palikur de Kamuyene. Il semble important de bien faire attention à la forme et au fond de cette valorisation pour que celle-ci profite avant tout à l'ensemble des producteurs de la communauté et non à une tierce personne. Pour cela un développement de cette activité par le biais des associations de commerce équitable, comme nous l'avons évoqué plus haut, pourrait être une bonne solution. Le commerce équitable , par son statut associatif et par son souci de solidarité et de répartition équitable des profits, serait, me semble t-il, un bon moyen de valoriser cette activité et, ainsi, éviter que ce commerce n'entre dans un système économique trop souvent sans merci pour ces communautés. Précisons que si l'initiative ne vient pas de la communauté, elle risque bien de devenir lettre morte : pour qu'une réussite émerge il faut qu'il y ait un véritable engagement des artisans et associations du village. Comme le précise HOCHET et ALIBA (1995), il y a stratégie participative lorsque " l'innovation est sollicitée par les populations qui peuvent et veulent l'expérimenter " mais, en général, c'est le contraire qui se passe...

Le problème, et je suivrai RENOUX et al. (2000) est que cette activité rentre dans le secteur de l'informel. En effet, ils souhaitent une régularisation de ce domaine artisanal, comme des Palikur sans papiers, pour le valoriser dans le cadre d'une législation claire. COUSSEAU (1999) insiste sur le manque de statut qui encadre cette activité d'artisanat car il rappelle que la " loi Raffarin ", loi 96-603 du 05 juillet 1996, relative au développement et à la promotion

du commerce et de l'artisanat rend obligatoire la qualification professionnelle des personnes qui souhaitent exercer certaines professions de l'artisanat. Il précise qu'il existe une certaine souplesse vis à vis de ce petit artisanat qualifié de " marginal ".

Cette valorisation pourrait être un moyen d'augmenter les revenus mais aussi de faire redécouvrir et de réapprendre, avec des anciens de Rokawa, une véritable vannerie d'art qui pourra être vendue à côté de produits d'appels plus classiques comme les paniers à linges. Cette vannerie d'art en essayant de conserver le savoir des modèles de vanneries plus rares tel que les *matut* ou autres *walwaris*, avec des motifs zoomorphes traditionnels pourrait être très appréciée des touristes qui sont de plus en plus à la recherche d'authenticité. Elle pourrait permettre ainsi de ne pas perdre un savoir-faire Palikur unique et ainsi réapprendre aux plus jeunes des techniques ancestrales. Les jeunes devront être associés à ce ré-apprentissage de techniques. Il faudra trouver un moyen pour les motiver car, il existe un certain désœuvrement chez beaucoup de garçons de 15-20 ans qui ne laisse augurer rien de bon pour la communauté : perte de repères sociaux, risque d'alcoolisme (même si la religion semble maintenir le spectre de la boisson et de la drogue assez loin), marginalisation sociale...Et puis, la vannerie, comme nous en avons discuté ci-dessus, me semble être une activité sociale importante permettant à ces jeunes de redécouvrir leur culture, leur savoir traditionnel. COUSSEAU (1999) dans son travail sur l'artisanat Noir-Marron cite les actions menées par certaines associations comme " Libi Na Wan " ou " Mama Bobi " qui luttent notamment contre l'acculturation des jeunes par la revalorisation de l'artisanat traditionnel de leur ethnie. Une véritable politique de revalorisation de l'activité artisanale ne pourra se faire sans les associations qui sont d'après COUSSEAU " le recours le plus souple pour les artisans soucieux de s'organiser et de défendre leur culture ". Ces associations, continue t-il, sont importantes en tant que " structure d'échanges d'information, de formations, de soutiens et de valorisation des savoirs ".

Il existe un projet mené, lui aussi, par la STEFD, de faire venir un ancien de Rokawa, Manuel Antonio, fin 2002, pour réapprendre aux villageois de Kamuyene les techniques de teintures traditionnelles des vanneries ainsi que les techniques de bancs zoomorphes, de plumasseries, de poteries...Ces initiatives (RENOUX et al., 2000) peuvent être un bon début pour une renaissance de l'artisanat Palikur qui saura allier artisanat d'art et artisanat commercial.

Pourtant à une échelle plus large, PENDELTON (1992) soulève le point de la rentabilité du PFNL à court et long terme. Cet artisanat pourrait ne pas péricliter si une certaine vannerie d'art était développée ainsi que nous l'avons suggéré ci-dessus. Le même auteur évoque ensuite la valeur du PFNL qui doit être au moins aussi rentable qu'un autre usage de la forêt.

Dans le cas qui nous intéresse, il n'y a, semble-t-il, pas d'incompatibilité avec un autre usage de la forêt comme la chasse ou la cueillette par exemple. Je ne pense pas, en vérité, que des problèmes se posent dans l'immédiat pour cette ressource.

Enfin, PENDELTON (1992) évoque un point important, à savoir la protection à long terme de la ressource, c'est à dire la notion de propriété foncière. Si aujourd'hui, les Palikur ne sont que les usufruitiers de la zone où sont situés le village et les deux sites d'exploitation de l'*arouman*, la municipalité d'après RENOUX et al. (2000) à l'intention de rétrocéder le lot sur lequel les Palikur sont installés à l'association *Waiki kay kibri* qui fédère l'association Palikur de Tonate-Macouria et l'association Kamawuyene : cette évolution minimale permettrait une gestion sur le long terme de cette ressource. Par contre, la zone située sur la route de Montsinéry n'appartient pas aux Palikur car elle est située au bord de la route menant à un lotissement. Les Palikur n'ont donc aucun droit sur cette zone où ils récoltent des *aroumans* ; il n'y a donc aucun contrôle possible de la ressource *arouman* dans cette zone.

4-2-3 La cohésion sociale, un facteur important de soutenabilité

Nous allons enfin réfléchir sur un dernier pré-requis que nous considérons essentiel avec BAHUCHET (2000a) et BOUTRAIS (2000) qui est la cohésion sociale de la communauté exploitant la ressource. En effet, comme ils l'ont souligné et que d'autres comme HURAUULT (1972) notamment abordent, la société exploitant le PFNL ne doit pas être trop déstructurée. Les Palikur du village de Kamuyene, même si certaines traditions se sont perdues et que l'argent commence ou continue (?) à biaiser les rapports sociaux, ont encore un rapport fort à leur environnement lié au fait qu'ils pratiquent toujours leurs activités traditionnelles de chasse, de pêche et d'agriculture, même si celles-ci ont bien changé (OUHOUD-RENOUX, 2000c et 2000b). La génération pratiquant la vannerie garde en son sein certaines valeurs respectant le milieu et, il existe encore actuellement des Palikur ayant une grande connaissance de leur savoir traditionnel. Mais qu'en est-il des nouvelles générations ? Est-ce que ce savoir risque de disparaître ? C'est pour cela qu'un enseignement des traditions Palikur (conte, savoir lié à la nature, à l'artisanat, langue...) aux jeunes générations me semble essentiel pour éviter une totale perte de repères et une acculturation irréversible des nouvelles générations, cet enseignement est d'ailleurs souhaité par les associations du village et par le doyen M. Norino.

C'est pourquoi, je pense qu'un avenir possible de l'activité doit s'inscrire dans un contexte plus large de ré-appropriation, par les Palikur, de leurs connaissances traditionnelles.

Que la continuation de cet artisanat devra se garder de ne pas trop augmenter la pression sur la ressource, et qu'une augmentation de la qualité des vanneries confectionnées pourra permettre un certain accroissement du niveau de vie des artisans.

Cependant, il ne faut pas se leurrer, la régularisation du statut des Palikur venant de l'Amapá (Brésil) est une condition *sine qua non* pour que l'avenir de la communauté puisse bien évoluer. Il serait d'ailleurs grand temps de régulariser ces gens qui sont "sujets" français, rappelons le, depuis le XVII^{ème} siècle ! Avec une régularisation de leur statut, ces citoyens français à part entière pourront, plus facilement, s'insérer dans notre société, s'ils le souhaitent (en ont-ils le choix d'ailleurs ?), et bénéficier pleinement de leur droit et aussi avoir une assise plus certaine pour revendiquer un respect de leur culture et de leur mode de vie. Dans ce contexte, la vannerie pourra rester une activité leur apportant un revenu permettant de faire connaître leur culture et de la garder vivante.

C'est pourquoi une reconnaissance par l'état et par les citoyens français des particularités de cette communauté, comme pour toutes les autres communautés traditionnelles de Guyane et des autres DOM et TOM, et une prise en compte de leur savoir est un atout essentiel pour l'avenir de cette société. Une valorisation du lieu de vente et du savoir-faire de cet artisanat en lien avec des structures comme la STEFD et intégrée dans des programmes d'insertion⁴⁰ plus vastes pourra être positive pour les Palikur de ce village.

J'insiste encore sur un point essentiel : la communauté en tant qu'acteur principal devra être pleinement le demandeur et de surcroît acteur dynamique de cet avenir ; elle ne devra en aucun cas rester passive subissant une aide non générée par un choix pleinement consenti de la communauté. La question est de savoir dans quelle mesure cette communauté peut peser sur son avenir ? Son "destin" présent ne se limite t'il pas à devoir composer avec la réalité en naviguant entre "tradition et modernité" pour reprendre la formule de RENOUX et al. (2000).

⁴⁰ Pour plus de détails sur ces programmes d'insertion veuillez consulter le rapport de RENOUX et al ., 2000, cité à plusieurs reprises tout au long de ce travail

Conclusion

A travers la réflexion menée tout au long de ce mémoire sur cette activité de vannerie à vocation commerciale, j'ai essayé d'identifier les points faibles et les points forts de celle-ci. Au final, je pense que cette activité est soutenable dans les conditions et les pressions telles que la subit la ressource aujourd'hui. Mais, dans une optique d'augmentation des débouchés et de développement de cet artisanat, il serait bon, avant tout, de mener des études plus précises au niveau de l'autécologie de l'espèce et au niveau économique afin de mieux évaluer une augmentation de l'impact de l'exploitation de l'*arouman*. Je propose donc de mener ces recherches par le biais d'une étude doctorale s'inscrivant dans le cadre du programme PFNI : " Usage et viabilité de l'exploitation des produits forestiers non-ligneux en Guyane française : l'Homme, la plante et la petite faune en forêt guyanaise " piloté par S. BAHUCHET (MNHN) et P. GRENAND (IRD). Cette réflexion doit s'inscrire dans une étude comparative à l'échelle régionale, c'est à dire celle des populations s'insérant au moins partiellement dans le milieu forestier.

Il est clair qu'un développement de cette activité avec la reconquête par les artisans de techniques traditionnelles, serait bon pour l'avenir de la communauté Palikur en jouant le rôle de catalyseur d'une certaine ré-appropriation d'un savoir traditionnel. Il existe aujourd'hui une perte certaine de techniques et de savoirs liés à cette activité. Comme les Palikur ne sont pas totalement maîtres de leur avenir, leur représentation étant inexistante, tant au niveau politique que dans des postes de la fonction publique, l'état doit donc être plus vigilant quant aux conditions de vie de cette communauté. Il en va de même des autres communautés minoritaires de Guyane française : il faut ouvrir des perspectives permettant une augmentation de la qualité de leur existence dans un avenir proche. Je crois que ce n'est qu'en accédant à un niveau de vie meilleur que ces hommes et ces femmes pourront garder un artisanat riche et non préjudiciable à la ressource.

Cette activité pratiquée depuis très longtemps par cette ethnie est l'héritage d'un savoir et d'un mode de vie de plus en plus menacé sur cette planète et cela devrait être un devoir pour la France de permettre à ce peuple de continuer à vivre dignement.

" L'essence d'une chose apparaît dans sa vérité quand elle est menacée de disparaître " écrivait Walter BENJAMIN (cité par le Monde Diplomatique de Mars 2002). Puisse cette citation ne pas s'appliquer aux amérindiens Palikur.

Bibliographie

- ABONNENC E., 1951, Aspects démographiques de la Guyane Française, Institut Pasteur de la Guyane et du territoire de l'Inini, Cahors, 56 p.
- ANDERSSON L., 1977, The genus *Ischnosiphon* (Marantaceae), Opera botanica, Stockholm, 43 : 1-114.
- ANONYME, 2002(a) : www.commerceequitable.com
- ANONYME, 2002(b) : www.fairtradezone.com/oldsite/products/amazona
- ARNOLD J. E. M., PEREZ M. R., 1996, Framing the issues relating to Non Timber Forest Products research, In Current issues in Non Timber Forest Products research (Perez M. R. and Arnold J. E. M. Eds), Ed. CIFOR, Bogor, pp. 1-18.
- ATLAS ILLUSTRÉ DE LA GUYANE, 2001, sous la direction de J. Barret, Ed. IRD, 215 p.
- AUBERTIN C., 1996, L'occupation de l'Amazonie : des drogues du sertão à la biodiversité, In La forêt en jeu : l'extractivisme en Amazonie centrale (Ed. Empereur L.), Ed. de l'Orstom, Coll. Latitudes 23, Paris, pp. 19-26.
- BAHUCHET S., 2000(a), Les systèmes de production des peuples forestiers, In Les peuples des forêts tropicales aujourd'hui, vol. II : Une approche thématique, programme APFT, Bruxelles, pp. 43-63.
- BAHUCHET S., 2000(b), La forêt matière, In Les peuples des forêts tropicales aujourd'hui, vol. II : Une approche thématique, programme APFT, Bruxelles, pp. 135-156.
- BLANCANEAUX P., 2001, Pédologie, In Atlas illustré de la Guyane (sous la direction de J. Barret), Ed. IRD, p. 50.
- BOOM B. M., 1990, Useful plants of the Panare Indians of the Venezuelan Guayana, Advances in economic botany (Prance G. I. and Balick M. J. Eds.), (8) : 57-76.
- BOOM B. M., 1996 [1987], Ethnobotany of the Chácobo Indians, Beni, Bolivia, Advances in economic botany, (4) : 74 p.
- BOUTRAIS J. B., 2000, Introduction à gestion sociale locale, In Du bon usage des ressources renouvelables (GILLON Y., CHABOUD C., BOUTRAIS J. B., MULLON C. Eds.), IRD Editions, Coll. Latitudes 23, Paris, pp. 147-152.
- CARNEIRO DA CUNHA M., 1998, Populations traditionnelles et convention sur la diversité biologique : l'exemple du Brésil, Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée, Vol. XL (1-2) : 647-658.

- CHAPUIS J., HURAUULT J., 2000, Les Wayana : une entrée fulgurante dans la modernité, In Les peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui, Vol. IV : Région Caraïbes, Programme APFT, Bruxelles, pp. 336-350.
- CLASTRE P., 1974, La société contre l'état, Ed. de minuit, coll. Critiques, Paris, 186 p.
- COTTON C. M., 1996, Ethnobotany principles and applications, Wiley Edition, Chichester, 424 p.
- COUSSEAU J. M., 1999, Valoriser l'artisanat du bois chez les Noirs-Marrons de Guyane : un défi technico-économique ou juridico-politique ?, Mémoire de fin d'étude du DITARC, Montpellier, 94 p.
- CREVAUX J., 1993 [1878], Le mendiant de l'eldorado, Ed. Payot, Paris, 413p.
- CUNNINGHAM A. B. et MILTON S. J., 1987, Effects of basket-weaving industry on mokola palm and dye plants in northwestern Botswana, In Economic Botany, 43(3) : 386-402.
- DEFILIPPS R. A., 1992, The history of Non Timber Forest Products from Guianas, In Sustainable harvest and marketing of rain forest products (Plotkin M. and Famolare L. Eds.), Ed. Island Press, Washington D. C., pp. 73-89
- DE GRANVILLE J. J., 2001, La végétation, In Atlas illustré de la Guyane (sous la direction de J. Barret), Ed. IRD, pp. 52-54.
- DE MARET P., BOULY DE LESDAIN S., 2000, L'aventure, la nature... et la culture en plus ? De l'écotourisme à l'ethnotourisme, In Les peuples des forêts tropicales aujourd'hui, vol. II : Une approche thématique, programme APFT, Bruxelles, pp. 573-600.
- ELLEN R., 2000, Local environmental knowledge, In Les peuples des forêts tropicales aujourd'hui, vol. II : Une approche thématique, programme APFT, Bruxelles, pp. 187-200.
- FABRI C., GARGANTA E., BELLANDE A., BORY A., 1995, Les agricultures familiales du Nord-ouest Guyane – Complexité et diversité, Rapport final de synthèse du programme AGRO, Université des Antilles et de la Guyane et ARECA, 70 p.
- FAUQUE P. E., 1839, Lettre au Père de la Neuville, Oyapock, In Lettres édifiantes et curieuses, Paris, Tome 2, pp. 28-29.
- GENTRY A., 1992, New Nontimber Forest Products from western south America, In Sustainable harvest and marketing of rain forest products (Plotkin M. and Famolare L. Eds.), Ed. Island Press, Washington D. C., pp. 125-136.
- GRENAND F., 2000, Quelle scolarité pour quels élèves ?, In Les peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui, Vol. II : Une approche thématique, Programme APFT, Bruxelles, pp. 467-488.

- GRENAND F., GRENAND P., 1987, La côte de l'Amapá, de la bouche de l'Amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale Palikur, Boletim do Museu Paraense Emilio Goeldi, Série Antropologia, (3-1) : 1-77.
- GRENAND F., GRENAND P., 1997, L'occupation amérindienne ethnoarchéologie, ethnohistoire, In L'archéologie en Guyane, Ed. APPAAG, Guyane, pp. 57-71.
- GRENAND P., 1980, Agriculture sur brûlis et changements culturels. Cas des indiens Wayãpi et Palikur de Guyane, In Caribbean seminar on farming systems research methodology (Servant J. and Pinchinat A. Eds.), Guadeloupe, pp. 229-237.
- GRENAND P., 1992, The use and cultural significance to the secondary forest among the Wayãpi Indians, In Sustainable harvest and marketing of rain forest products (Plotkin M. and Famolare L. Eds.), Ed. Island Press, Washington D. C., pp. 27-40.
- GRENAND P., 2000, Conclusion finale, In Les peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui, Vol. IV : Région Caraïbes, Programme APFT, Bruxelles, pp. 423-436.
- GRENAND P., ELIAS M., 2000, Makushi, In Les peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui, Vol. IV : Région Caraïbes, Programme APFT, Bruxelles, pp. 43-48.
- GRENAND P., MORETTI C., JACQUEMIN H., 1987, Pharmacopées traditionnelles en Guyane : Créoles, Wayãpi, Palikur, édition de l'Orstom, Paris, 569 p.
- GRENAND P., PREVOST M. F., 1994, Les plantes colorantes utilisées en Guyane française, Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée, Vol. XXXVI (1) : 139-172.
- GOMEZ DIAZ J. A., 1996, Étude ethnobotanique de trois communautés indigènes Embera dans l'Atrato medio antioquéno-Colombie, Thèse de doctorat de l'université de Montpellier II, 207p.
- GOMEZ-POMPA A., BAINDRIDGE D. A., 1995, Tropical forestry as if people mattered, In Tropical forest : management and ecology (Lugo A. E. and Lowe C. Eds.), ed. Springer-Verlag, New-York, pp. 408-422.
- HENFREY T., 2000, Wapishana : un potentiel vraisemblablement gérable, In Les peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui, Vol. IV : Région Caraïbes, Programme APFT, Bruxelles, pp. 285-296.
- HOCHET A. M., ALIBA N., 1995, Développement rural et méthodes participatives en Afrique, Ed. L'Harmattan, coll. Alternatives rurales, 208 p.
- HURAUULT J. M., 1972, Français et Indiens de Guyane, Guyane presse diffusion éditeur, Cayenne, 223 p.

- JÉRÉMIE S., 2000, L'apport des observations ethnographiques à l'archéologie : le cas des Palikur de Guyane, In Les peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui, Vol. IV : Région Caraïbes, Programme APFT, Bruxelles, pp. 139-150.
- KOCHER SCHMID C., 2000, Christianity : a mixed blessing, In Les peuples des forêts tropicales aujourd'hui, vol. II : Une approche thématique, programme APFT, Bruxelles, pp. 365-384.
- LEBERRE C., 1989, Les produits commercialisés au marché central de Cayenne, ORSTOM, Cayenne, 15 p.
- LEROI-GOURHAN A., 1973 [1945], Milieu et technique, Ed. Albin Michel, Coll. Sciences d'aujourd'hui, Paris, 475 p.
- LEVI-STRAUSS C., 1962, La pensée sauvage, Ed. Plon pocket, Coll. Agora, Paris, 347 p.
- LEVI-STRAUSS C., 1985, La potière jalouse, Ed. Plon, Paris, 314 p.
- MARTIN G. J., 1995, Ethnobotany : a methods manual, Ed. Chapman and Hall, London, 268 p.
- MARTEAU P., VASQUEZ-LOPEZ R., 2001, La Géologie, In Atlas illustré de la Guyane (sous la direction de J. Barret), Ed. IRD, p. 40.
- MATTIONI M., 1975, Palikurene : terre des Palicour, Conseil scientifique du centre Universitaire des Antilles et de la Guyane, 114 p.
- MERLE J. F., 1998, Guyane 1997 : état des lieux et propositions, Ed. De la Documentation Française, Coll. Des Rapports Officiels, Paris, 109 p.
- MOCQUET J., 1617, Voyage en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales, Paris, J. De Hauqueville
- MORI S. A., CREMERS G., GRACIE C., DE GRANVILLE J. J., HOFF M., MITCHELL J. D., 1997, Guide to the vascular plants of central french Guiana part 1, Ed. New-York Botanical Garden, New-York, 422 p.
- NIMUENDAJU C., 1926, Die Palikur Indianer und ihre Nachbarn, Göteborgs Kongl. Vet. Vitt. Hand., 31 (20).
- OLDEMAN R. A. A., 1968, Sur la valeur des noms vernaculaires des plantes en Guyane française, In Bois et Forêts des Tropiques (117) : 17-23.
- ORRU J. F., 2000, Développement des communes rurales de Guyane : genèse d'une caricature, In Les peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui, Vol. IV : Région Caraïbes, Programme APFT, Bruxelles, pp. 397-422.

- OUHOUD-RENOUX F., 1998, De l'outil à la prédation, technologie culturelle et Ethnoécologie chez les Wayãpi du Haut-Oyapock (Guyane française), thèse de doctorat de l'université Paris X, Paris, 2 tomes, 478 p.
- OUHOUD-RENOUX F., 2000(a), Palikur : expansion d'une ethnie, In Les peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui, Vol. IV : Région Caraïbes, Programme APFT, Bruxelles, pp. 96-99.
- OUHOUD-RENOUX F., 2000(b), Le cas Palikur : un combat pour une adaptation à des contraintes fortes, In Les peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui, Vol. IV : Région Caraïbes, Programme APFT, Bruxelles, pp. 162-193.
- OUHOUD-RENOUX F., 2000(c), Palikur : la fin d'une prédation viable, In Les peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui, Vol. IV : Région Caraïbes, Programme APFT, Bruxelles, pp. 262-276.
- OUHOUD-RENOUX F., GRENAND F., GRENAND P., 2000, Palikur, In Les peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui, Vol. IV : Région Caraïbes, Programme APFT, Bruxelles, pp. 48-54.
- PADOCH C., PINEDO-VASQUEZ M., 1996, Smallholder forest management : looking beyond NTFP, In Current issues in Non Timber Forest Products research (Perez M. R. and Arnold J. E. M. Eds), Ed. CIFOR, Bogor, pp. 103-117.
- PENDELTON L. H., 1992, Trouble in paradise : practical obstacles to Non Timber forestry in Latin America, In Sustainable harvest and marketing of rain forest products (Plotkin M. and Famolare L. Eds.), Ed. Island Press, Washington D. C., pp. 252-262.
- PETERS C. M., 1996, Observations on the sustainable exploitation of Non Timber Tropical Forest Products, In Current issues in Non Timber Forest Products research (Perez M. R. and Arnold J. E. M. Eds.), Ed. CIFOR, Bogor, pp. 19-39.
- PINTON F., EMPERAIRE L., 2001, Le manioc en Amazonie brésilienne : diversité variétale et marché, In Genetics Selection Evolution 33 (Suppl. 1) : 491-512.
- PLOTKIN M. J., 1995, The importance of ethnobotany for tropical forest conservation, In Ethnobotany : evolution of a discipline (Schultes R. E. and Von Reis S. Eds.), Ed. Chapman and Hall, London, pp. 147-156.
- POSEY D. A., 1992, Traditional knowledge, conservation and the " Rain Forest Harvest ", In Sustainable harvest and marketing of rain forest products (Plotkin M. and Famolare L. Eds.), Ed. Island Press, Washington D. C., pp. 46-50.
- PRANCE G. T., BALEE W., BOOM B. M., CARNEIRO R. L., 1995, Quantitative ethnobotany and the case for conservation in Amazonia, In Ethnobotany : evolution of a

- discipline (Schultes R. E. and Von Reis S. Eds.), Ed. Chapman and Hall, London, pp. 157-174.
- RENOUX F., LATREILLE C., PENEZ J. P., VIROLLET D., 2000, Diagnostique socio-économique du village Palikur Kamuyene, Convention ADI / ONF (STEFD), Cayenne, 35 p.
- RIBEIRO B. G., 1985, A arte do trançado dos índios do Brasil um estudo taxonômico, Museu paraense Emilio Goeldi, Ed. Falangora, 185 p.
- RIBEIRO B. G., 1986, A arte de trançar : Dois macroestilos, dois modos de vida, In *Suma etnologica Brasileira* N°2 Tecnologia indigena : 282-321.
- ROOPNARAINÉ T., VAN ANDEL T., 2000, Le district du nord-ouest : une tradition prédatrice indispensable à la survie, In *Les peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui*, Vol. IV : Région Caraïbes, Programme APFT, Bruxelles, pp. 277-284.
- ROOPNARAINÉ T., VAN ANDEL T., FORD G., GRELAND P., GRELAND F., 2000, En Guyana le district du nord-ouest : identité et prolétarisation, In *Les peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui*, Vol. IV : Région Caraïbes, Programme APFT, Bruxelles, pp. 315-327.
- ROTH W. E., 1924, An introductory study of the arts, crafts and customs of the Guiana Indians, 38th annual report of the bureau of American ethnology, Washington, 745 p.
- SELL Y., CREMERS G., 1994, Identification de l'unité de floraison des Marantacées, *Beitr. Biol. Pflanzen* (68) : 27-49.
- VAN ANDEL T., 2000(a), Non -Timber Forest Products of the north-west district of Guyana (Part I), *Tropenbos-Guyana serie 8B*, Georgetown, 320 p.
- VAN ANDEL T., 2000(b), Non -Timber Forest Products of the north-west district of Guyana (Part II), *Tropenbos-Guyana serie 8B*, Georgetown, 341 p.
- VAN DEN BEL M., 1995, Kamuyene : the Palikur potters of French Guyana, Doctoral thesis in Archaeology and culture history of indigenous America, Leiden, 140 p.
- VAN DER BERG M. E., 1984, Ver-o-peso : the ethnobotany of an Amazonian market, In *Ethnobotany in the Neotropics* (Prance G. T., Kallunkij A. Eds.), *Advanced in economic botany*, N. Y. Botanic Garden, N. Y., 1 : 140-149.
- WHITMORE T. C., 1995, Perspectives in tropical rain forest research, In *Tropical forests : management and ecology* (Lugo A. E. and Lowe C. Eds.), ed. Springer-Verlag, New-York, pp. 397-407.

Glossaire Palikur/Français des vanneries, termes et gestes techniques

Akanopti : brin fin tressé
Akat : brin plus épais pour faire l'armature des paniers; tronc; armature
Agiku : fond du panier
Ahanak : dessin
Ahinbak : dessin
Akigbi : rebord du panier
Akuimne : enlever des copeaux, gratter
Atip : couvercle du panier
Atewayaya : couronne sous le *catouri* tête
Awagi : *walwari* (créole), éventail en *arouman* pour attiser le feu
Begbetaki : brin fin non tressé
Begbetene : fendre
Bekne : fendre
Bukehe : trancher
Bukih : couper
Bukimbetene : couper
Euk : porter
Gavit : corps du panier
Gavu : " cul " du panier
Hiyan : pousser, germer
Hum : faire
Humene : ancien terme pour tisser
Idisne : enfiler, glisser quelque chose dans un orifice
Ihuk : couper
Ikisminek : dessus
Imuw : grand
Inuknek : dessous
Ivukne : couper
Iwan : couteau
Kakaye : anse
Kanipwiye : travailler
Kanu : savoir
Kat : corbeille à *couac*
Kavusa : commencer
Keh : faire
Kikiye : lisse
Kiske : couper
Kismakunka : *arouman* coupé, fendu en deux et moelle enlevée
Kisminene : gratter toute la tige
Kismine : gratter une seule partie de la tige
Kotie : maille large, employé pour le tamis, *ru kotie*
Kyabwad : Grand, long, démesuré
Mahisne : peler un fruit, éplucher le *tiravui*...
Makusa : court

Matap :couleuvre à manioc en *arouman*
Matut : coffret carré en *arouman* ayant deux parties s'emboîtant
Miamusene : arrondir les angles, lisser les bords des brins
Mihilkune :inciser puis retirer la moelle avec son doigt
Nak : connaître
Nobsad: grand
Niobsisa :petit
Paduk :coudre, étripier un poisson
Pagara : Pochette en *arouman* composée de deux parties emboîtables
Pahaksene :glisser quelque chose dans un orifice, enfiler
Panye :panier, corbeille ronde en *arouman*
Piesenwa :finir
Piupsene : tailler en pointe
Piyuka :vendre
Ru : tamis en *arouman*, *manaré* en créole, pour passer le manioc
Sagubie : serré, maille serrée
Suwgeg :chapeau, *catouri* tête
Tamak :peindre
Tigah :couper (arbre et cheveux)
Tihene : sabrer
Yakot : flèche
Yamat : coffret rectangulaire en *arouman* avec armature en bois, servait aux chamanes pour ranger leurs maracas, cigares... ; Nom aussi utilisé pour les *pagaras* (créole) en *arouman* composé de 2 parties rentrant l'une dans l'autre style porte-monnaie
Yuuti : couronne, chapeau de fête
Wanakibine : amarrer le *Desmoncus spp.* sur les bords du panier
Wasipna :*catouri* (créole), hotte à attache frontale pour porter les bâtons de manioc à l'abattis
Wevri : *arouman*, nom générique recouvrant deux qualités d'*aroumans*, *Bukutru ahuega* et *Audiki ahuega*

Lexique botanique Palikur / Français / Latin

Palikur	Français/Créole	Latin	Famille	Réf. Herbar
Ashita	Arouman	<i>Ischnosiphon centricifolius</i> Anderss.	Marantaceae	DD07
Adamna		<i>Simira</i> spp. Aubl.	Rubiaceae	
Ahavuye		<i>Hirtella</i> spp.	Chrysobalanaceae	
Akuiwa	Liane franche	<i>Thoracocarpus bissectus</i> (Vellozo) Harling	Cyclanthaceae	DD11
Audiki ahuega	Arouman	<i>Ischnosiphon obliquus</i> (Rudge) Koern.	Marantaceae	DD05
Avitkat	Bois-flèche	<i>Mouriri francavillana</i> Cogniaux	Melastomaceae	DD14
Avukun		<i>Inga</i> spp.	Mimosaceae	
Bukutru ahuega	Arouman	<i>Ischnosiphon arouma</i> (Aubl.) Koern.	Marantaceae	DD01,DD02, DD03, DD04
Ihip puduku	Liane d'awara	<i>Desmoncus</i> spp.	Arecaceae	DD12
Inutawiye		<i>Licania heteromorpha</i> Benth.	Chrysobalanaceae	
Isuuvan	Way	<i>Geonoma baculifera</i> (Poiteau) kunth	Arecaceae	DD10
Kagaerut		<i>Myrcia</i> spp.	Myrtaceae	
Kwawu	Ananas	<i>Ananas ananassoides</i> (Baker) L. B. Smith	Bromeliaceae	
Maytu abau	Arouman	<i>Ischnosiphon puberulus</i> Loes.	Marantaceae	DD06
Psum	Bois-rouge	<i>Humiria balsamifera</i> (Aubl.) St. Hil.	Humiriaceae	
Simig		<i>Hymenaea courbaril</i> L.	Caesalpiaceae	
Ti	Mani	<i>Symphonia globulifera</i> L.	Clusiaceae	
Timuvukti	Bois-flèche	<i>Mouriri sagotiana</i> Triana	Melastomaceae	DD13
Tiravui	Cipo	<i>Heteropsis flexuosa</i> (Kunth) Bunting	Araceae	
Waatri	awara	<i>Astrocaryum vulgare</i> Mart.	Arecaceae	
Wahusi	diadia	<i>Virola surinamensis</i> (Rolander) Warburg	Myristicaceae	DD15
Wakap	wakapou	<i>Vouacapoua americana</i> Aublet	Caesalpiaceae	
Yakot	Roseau à flèche	<i>Gynerium sagittatum</i> (Aubl.) Patiot de Beauvois	Poaceae	DD09

Lexique botanique Latin / Français / Palikur

Latin	Français/Créole	Palikur	Famille	Réf. Herbar
<i>Ananas ananassoides</i> (Baker) L. B. Smith	Ananas	Kwawu	Bromeliaceae	
<i>Astrocaryum vulgare</i> Mart.	Awara	Waatri	Arecaceae	
<i>Desmoncus spp.</i>	Liane d'awara	Ihip puduku	Arecaceae	DD12
<i>Geonoma baculifera</i> (Poiteau) Kunth	Way	Isuuvan	Arecaceae	DD10
<i>Gynerium sagittatum</i> (Aubl.) Patiot de Beauvois	Roseau à flèche	Yakot	Poaceae	DD09
<i>Heteropsis flexuosa</i> (Kunth) Bunting	Cipo	Tiravui	Araceae	
<i>Hirtella spp.</i>		Ahavuye	Chrysobalanaceae	
<i>Humiria balsamifera</i> (Aubl.) St. Hil.	Bois-rouge	Psum	Humiriaceae	
<i>Hymenaea courbaril</i> L.		Simig	Caesalpiniaceae	
<i>Inga spp.</i>		Avukun	Mimosaceae	
<i>Ischnosiphon arouma</i> (Aubl.) Koern.	Arouman	Bugutru ahuvega	Marantaceae	DD01, DD02, DD03, DD04
<i>Ischnosiphon centricifolius</i> Anderss.	Arouman	Ashita	Marantaceae	DD07
<i>Ischnosiphon obliquus</i> (Rudge) Koern.	Arouman	Audiki ahuvega	Marantaceae	DD05
<i>Ischnosiphon puberulus</i> Loes.	Arouman	Maytu abau	Marantaceae	DD06
<i>Licania heteromorpha</i> Benth.		Inutawiye	Chrysobalanaceae	
<i>Mouriri francavillana</i> Cogniaux	Bois-flèche	Avitkat	Melastomaceae	DD14
<i>Mouriri sagotiana</i> Triana	Bois-flèche	Timuvukti	Melastomaceae	DD13
<i>Myrcia spp.</i>		Kagaerut	Myrtaceae	
<i>Simira spp.</i>		Adamna	Rubiaceae	
<i>Symphonia globulifera</i> L.	Mani	Ti	Clusiaceae	
<i>Thoracocarpus bissectus</i> (Vellozo) Harling	Liane franche	Akuiwa	Cyclanthaceae	DD11
<i>Virola surinamensis</i> (Rolander) Warburg	diadia	Wahusi	Myristicaceae	DD15
<i>Vouacapoua americana</i> Aublet	Wakapou	Wakap	Cesalpinaceae	

Lexique zoologique Palikur / Français / Latin

Palikur	Français	Latin
Audiki	Tapir	<i>Tapirus terrestris</i>
Bukutru	Agouti	<i>Dasyprocta agouti</i>
Igaki	Serpent sp.	
Imaniki	Pou d'agouti	<i>Schongastia guyanensis</i>
Isuu	Urubu, vautour	<i>Coragyps atratus</i>
Kareu	Atipa	<i>Hoplosternum spp.</i>
Kawukwine	Jaguar	<i>Panthera onca</i>
Kuruw	Crabe	
Kutak	Poule d'eau de Cayenne	<i>Aramides cajanea</i>
Kuwa	Crabe des palétuviers	<i>Callinectes exasperatus</i>
Maytu	Agami	<i>Psophia crepitans</i>
Pahutu	Pluvier à collier	<i>Charadrius collaris</i>
Paimyu	Silure, couman-couman	<i>Arius couma</i>
Ruarua	Rainette à patte d'oie	<i>Hyla boans</i>
Sawakuk	Cassique à dos jaune	<i>Cassicus cela</i>
Suwi suwi	Bécasseau	
Tukuuwunye	Cassique à huppe noire	<i>Psarocolius decumanus</i>
Wada	Gecko	<i>Thecadactylus rapicaudus</i>
Wahatna	Héron à cou blanc	<i>Ardea cocoi</i>
Warasus	Mantouni	<i>Zebrina spp.</i>
Wayam	Tortue terrestre	<i>Geochelene denticulata</i>
Yaraira	Fourmi manioc	<i>Atta spp.</i>

Lexique zoologique Latin / Français / Palikur

Latin	Français	Palikur
	Bécasseau	Suwi suwi
	Crabe sp.	Kuruw
	Serpent sp.	Igaki
<i>Aramides cajanea</i>	Poule d'eau de Cayenne	Kutak
<i>Ardea cocoi</i>	Héron à cou blanc	Wahatna
<i>Arius couma</i>	Silure, couman-couman	Paimyu
<i>Atta spp.</i>	Fourmi manioc	Yaraira
<i>Callinectes exasperatus</i>	Crabe des palétuviers	Kuwa
<i>Cassicus cela</i>	Cassique à dos jaune	Sawakuk
<i>Charadrius collaris</i>	Pluvier à collier	Pahutu
<i>Coragyps atratus</i>	Urubu, vautour	Isuu
<i>Dasyprocta agouti</i>	Agouti	Bugutru
<i>Geochelene denticulata</i>	Tortue terrestre	Wayam
<i>Hoplosternum spp.</i>	Atipa	Kareu
<i>Hyla boans</i>	Rainette à patte d'oie	Ruarua
<i>Panthera onca</i>	Jaguar	Kawukwine
<i>Psarocolius viridis</i>	Cassique vert	Tukuuwunye
<i>Psophia crepitans</i>	Agami	Maytu
<i>Schongastia guyanensis</i>	Pou d'agouti	Imaniki
<i>Tapirus terrestris</i>	Tapir	Audiki
<i>Thecadactylus rapicaudus</i>	Gecko	Wada
<i>Zebrina spp.</i>	Mantouni	Warasus

Liste des acronymes

ADI : Agence D'Insertion de la Guyane

ADPIC : Accords en matière De protection de la Propriété Intellectuelle

APFT : Avenir Des Peuples des Forêts Tropicales

CSE : Cultural Survival Entreprise

DEA : Diplôme d'Etude Approfondie

DOM : Département d'Outre Mer

GPS : Global Positioning System

GRETA : Groupement d'ETablissements

IRD : Institut de Recherche pour le Développement

MNHN : Muséum National d'Histoire Naturelle

NWFP : Non Woody Forest Product

OMC : Organisme Mondial pour le Commerce

ONF : Office Nationale des Forêts

PFNI : Produit Forestier Non Industriel

PFNL : Produit Forestier Non Ligneux

RHI : Réhabilitation de l'Habitat Insalubre

RMI : Revenu Minimum d'Insertion

STEFD : Service Tourisme, Environnement, Formation et Développement

TOM : Territoire d'Outre Mer

TRIPS : Trade Related aspects of Intellectual Property rightS

ZIC : Zone Intertropicale de Convergence

Table des tableaux, cartes, graphiques et dessins

Carte n°1 - Localisation de la zone d'étude	8
Tableau 1- Nom des clans Palikur actuels de Tonate - Macouria et nom de famille contemporain correspondant	11
Tableau 2- Liste des carbets de vente et de leurs occupants	32
Tableau 3- Estimation de la consommation annuelle de tiges d'arouman	34
Tableau 4- Vanneries destinées à la vente, matériaux utilisés, nombre de jour de travail et prix de vente	35
Tableau 4 (suite)- Vanneries destinées à la vente, matériaux utilisés, nombre de jour de travail et prix de vente	36
Dessin n° 1- Panier et vocabulaire anatomique en palikur et en français	49
Dessin n°2 - Motifs zoomorphes	55
Tableau 5- Liste des vanneries fabriquées aujourd'hui au village de Kamuyene	59
Dessin n° 3 - Plant d'arouman (wevri) avec une pousse et vocabulaire botanique en langue palikur	70
Tableau 6- Disponibilité en tiges d'I. arouma dans chaque zone de prélèvement	81
Carte n°2- Localisation des zones de collecte des aroumans et du village de Kamuyene	82
Tableau 7- Evaluation de la pression de récolte dans chacune des zones de prélèvement	83
Tableau 8- Estimation du nombre de tiges récoltées	83
Tableau 9- Répartition par statut dans chaque zone de prélèvement	84
Graphique 1- Répartition par statut dans la zone K1	84
Graphique 2- Répartition par statut dans la zone K2	84
Graphique 3- Répartition par statut dans la zone de Montsinéry	85

Tables des photographies

Planche n°1:

Photo n°1- Grande bourriche (65 cm de hauteur)

Photo n°2- Ru sagubie (34x34cm)

Photo n°3- Panye kakaye (50 cm de diam.)

Photo n° 4- Matut

Photo n°5- Yamat

Photo n°6- Suwgeg (vues de dessus et de dessous)

Planche n°2:

Photo n°7- Tressage du fond d'un yamat

Photo n°8- Pagara avec un motif de arasus awehun-ap

Photo n°9- Pagara avec un motif de bukutru gaibu-ap

Photo n°10- Tressage du fond d'un pagara

Planche n°3:

Photo n°11- Récolte de l'arouman

Photo n°12- Grattage de la tige

Photo n°13- Découpage de la tige

Photo n°14- Fendage du brin

Photo n° 15 et 16- Tressage du panier

Photo n°17- carbets de vente au bord de la N1

Planche n°4:

Photo n° 18- Racines aériennes d'Ischnosiphon arouma

Photo n°19- Ischnosiphon arouma en fleur

Photo n°20- Ischnosiphon centricifolius, ashita

Photo n°21- Pousses d'Ischnosiphon arouma

Table des matières

RESUME :	1
REMERCIEMENTS	2
INTRODUCTION	4
PREMIÈRE PARTIE: PRÉSENTATION DE LA ZONE D'ÉTUDE ET DES PALIKUR	6
1- Aspect environnemental de la zone d'étude	6
1-1 Caractéristiques environnementales de la Guyane française.....	6
1-2 Caractéristiques environnementales de la zone d'étude	7
2 - Les Palikur	9
2-1 Données historiques.....	9
2-2 Données ethnologiques.....	11
2-3 Les Palikur aujourd'hui	14
3- Les Palikur du village de Kamuyene	15
DEUXIÈME PARTIE: MÉTHODOLOGIE	17
1- De l'étude en sciences humaines	17
2- De l'étude botanique et écologique	18
2-1 Approche botanique.....	18
2-2 Approche écologique.....	19
3- Limites et critiques des méthodes utilisées	20
TROISIÈME PARTIE: RÉSULTATS	22
1- Aspects ethnologique et socio-économique	22
1-1- L'origine de la vannerie	22
1-2 La vannerie aujourd'hui	27
1-2-1 Historique de l'activité	27
1-2-2 Place de la vannerie aujourd'hui au village.....	30
2- Aspect technique	37
2-1 La vannerie, une diversité de forme	37
2-2 Comment faire un panier ?	48
2-2-1 Le panier	50
2-2-2 Le <i>yamat</i>	50
2-2-3 Le <i>pagara</i>	52
2-2-4 Les différents motifs de vannerie.....	54
2-2-5 Le <i>manaré</i>	56

2-2-6 La <i>couleuvre</i> à manioc	57
2-2-7 Le <i>catouri-tête</i>	57
2-2-8 Le <i>walwari</i>	58
2-2-9 Des vanneries, des techniques, des coutumes oubliées ?.....	60
3- Aspect botanique	62
3-1 L' <i>arouman</i>	62
3-1-1 L' <i>arouman</i> et les Palikur	64
3-1-2 <i>Bukutru ahuvega</i> : <i>arouman</i> des agoutis <i>Ischnosiphon arouma</i> (Aubl.) Koern.	64
3-1-3 <i>Audiki ahuvega</i> : <i>arouman</i> des maïpouris <i>Ischnosiphon obliquus</i> (Rudge) Koern.	65
3-1-4 <i>Ashita</i> <i>Ischnosiphon centricifolius</i> Anderss.	66
3-1-5 <i>Maytu abau</i> : genou d'agami <i>Ischnosiphon puberulus</i> . Loes.	67
3-1-6 Les autres usages de l' <i>arouman</i> et les autres espèces utilisées.....	68
3-1-7 Vocabulaire anatomique	68
3-2 Les végétaux annexes	71
3-3 Résultat des transects, estimation de la ressource	80

QUATRIÈME PARTIE: DISCUSSION ET PERSPECTIVES

QUEL AVENIR POUR L'ACTIVITÉ DE VANNERIE CHEZ LES PALIKUR DU VILLAGE KAMUYENE ?.....	86
1- L'état de la ressource <i>arouman</i>	86
2- La vannerie, un lien social	88
3- Une activité en mutation	91
3-1 La féminisation de l'activité	91
3-2 La commercialisation, un facteur de perte de qualité ?	93
4- Quel avenir pour cette activité ?.....	94
4-1 Les P.F.N.L. comme facteur de développement ?.....	94
4-2 Pour une valorisation de la vannerie palikur	99
4-2-1 Connaître l'écologie de la ressource	99
4-2-2 L'importance des débouchés et la revalorisation de l'activité.....	101
4-2-3 La cohésion sociale, un facteur important de soutenabilité	104
CONCLUSION.....	106
BIBLIOGRAPHIE	107
GLOSSAIRE PALIKUR/FRANÇAIS DES VANNERIES, TERMES ET GESTES TECHNIQUES	113
LEXIQUE BOTANIQUE PALIKUR / FRANÇAIS / LATIN	115
LEXIQUE BOTANIQUE LATIN / FRANÇAIS / PALIKUR.....	116

LEXIQUE ZOOLOGIQUE PALIKUR / FRANÇAIS / LATIN	117
LEXIQUE ZOOLOGIQUE LATIN / FRANÇAIS / PALIKUR	118
LISTE DES ACRONYMES	119
TABLE DES TABLEAUX, CARTES, GRAPHIQUES ET DESSINS	120
TABLES DES PHOTOGRAPHIES	121
TABLE DES MATIÈRES	122
ANNEXES	
annexe 1 - Histoire de la naissance des clans Palikur	
annexe 2 - Histoire du chamane Karumayga	

Annexes

Annexe 1

Histoire de la naissance des clans Palikur

Un Palikur et sa femme étaient en train de fabriquer une pirogue dans la forêt lorsqu'ils entendirent un oiseau crier, c'était l'oiseau *Tchikwa*. L'homme dit à l'oiseau :

- « Toi qui connais beaucoup de choses, avertis moi s'il se passe quelque chose ! »

Puis il continua à travailler sur sa pirogue. Un peu de temps se passa quand il entendit un bruit derrière lui. Il se retourna et ne vit personne d'abord puis il aperçut enfin un homme en *calimbé*. Celui-ci dit au Palikur :

- « Qu'as-tu dit tout à l'heure ? »

- « Je n'ai rien dit ! » Répliqua le Palikur.

- « Tu ne me reconnais pas ? C'est moi l'oiseau à qui tu as parlé tout à l'heure. Il faut que tu construises un grand bateau et que tu invites d'autres personnes à en construire aussi car il ne reste pas beaucoup de temps. Dieu va faire pleuvoir un véritable déluge ! »

L'homme obéit et invita beaucoup de gens mais personne ne le crut, tout le monde le traita de menteur. Il fit donc le bateau seul avec son fils et son gendre. La pluie commença à tomber et avec sa famille, il alla se réfugier dans son grand bateau couvert.

Beaucoup de personnes n'ayant pas construit de bateau allèrent se réfugier sur le grand rocher *Kaumna* situé à côté de *Rokawa* mais il n'y avait pas de place pour tout le monde et tous furent noyés. La pluie tombait nuit et jour depuis trois ou quatre semaines. Le Palikur et sa famille sur leur bateau voyaient la mer partout. Lorsqu'un grand anaconda avala le bateau avec les personnes dedans, mais quinze jours après il vomit le bateau. Et l'eau se mit à baisser. Au bout d'un ou deux jours, l'homme descendit de son bateau et commença à marcher sur la terre, tout était désert. Il alla vers la rivière, marchât lorsqu'il entendit un chant Palikur. Il vit alors une chenille noire avec des poils qui chantait. Il continua son chemin lorsqu'il entendit une autre chanson, et vit l'arbre *wakap* qui chantait. Il continua encore et trouva le gecko, *wada*, qui lui aussi chantait. Ensuite de même il vit un ananas chanter. Continuant son chemin il entendit un nouveau chant, c'était *paimyu* le silure qui chantait. Enfin, il passa devant une montagne et entendit un chant qui en sortait.

Le lendemain, il retourna par le même chemin et, à l'endroit où il avait entendu, la veille, la montagne chanter, il vit beaucoup de personnes, c'était les gens du clan de la montagne, les *Washiyene*, la famille Félicio. Puis il arriva où il avait entendu un silure chanter et vit les

gens du clan du *couman-couman*, les *Paimyune* ou Guiomet. Ensuite de même il rencontra les gens du clan de l'ananas, les *Kawakukyene* ou Labonte, puis les gens du clan du gecko, les *Wadayene* ou Yapara. Il continua et vit encore beaucoup de personnes où, la veille, il avait entendu un arbre chanter, c'était les gens du clan de l'arbre *wakap*, les *wakapuyene* ou Batista, enfin à l'endroit où il avait vu la chenille, il vit les gens du clan de la chenille, les *Wahiviyune* ou Norino et Yoyo. Tous ces clans avaient des langues différentes, des danses différentes, un son de tambour différent et des maracas différentes. Mais après, les Indiens devinrent un même peuple parlant la même langue, la langue des gens du soleil, la langue *Kamuyene*. Avant on parlait avec du respect envers les personnes, on ne disait pas *aykay* pour saluer mais *Matapikabyen* qui est plus correct.

Ce monsieur a appris toutes les langues de ces différents clans et il devint un chamane ainsi que ses enfants.

Recueilli auprès d'Ignacio Felicio le 21 mai 2002 au village Kamuyene, adapté du franco-créole.

Annexe 2

Histoire du chamane Karumayga

Il y a très longtemps un chamane du nom de *Karumayga* habitait l'île *Wahumka*, l'île étoile, près du village de *Rokawa*.

Un jour il partit avec son frère à la chasse. Ils n'emmenèrent pas de nourriture, le chamane dit à son frère qu'ils mangeraient dans sa maison dans la forêt, son frère lui demandait où était cette maison car il ne la connaissait pas. Arrivé à midi, le frère dit :

- « J'ai faim, je veux manger »

Le chamane répondit :

- « On va à la crique et on se baigne, je vais commander un pantalon et une chemise car on va manger chez moi »

Le chamane partit devant et dit à son frère de l'attendre, la forêt se refermait derrière *Karumayga*. Au bout d'un moment le frère voulut rejoindre le chamane, il marcha puis rencontra un chemin qu'il suivit. Il entendit un coq chanter alla dans cette direction et vit un homme. C'était un des fils du chamane. Il vit une belle maison et un homme blanc bien habillé et alla le saluer.

L'homme dit :

- « Tu ne me reconnais pas ? Je suis ton frère le chamane *Karumayga* ! Viens manger maintenant »

L'homme vit deux belles jeunes femmes et aurait bien voulu prendre l'une d'elles comme épouse mais *Karumayga* lui signala que c'était ses filles et qu'en tant qu'oncle il ne pouvait se marier avec elles. Il s'excusa donc. Puis ils partirent finir leur chasse et rentrèrent au village.

Un autre jour, deux personnes arrivèrent pour demander au chamane de préparer du *cachiri*¹ pour organiser une grande danse. C'était un caïman de la tribu des *Uhuvwi*² déguisé en Homme qui voulait s'inviter avec toute sa famille. Le chamane dit :

- « Viens dans une semaine, il y aura beaucoup de *cachiri* pour toi et les tiens, vous pourrez bien danser ! »

Le chamane fit donc beaucoup de bière de manioc pour ces grands buveurs, près de 40 litres.

¹Bière de manioc

² Caïman mythique à deux queues

Arrivé le jour prévu, *Karumayga* jouait de l'*ahamptem*³ quand il vit arriver beaucoup de pirogues remplies d'hommes et de femmes au long nez.

Ils dansèrent et burent pendant toute la nuit jusqu'au petit matin. A 3 heures de l'après-midi, le *cachiri* finis, ils voulurent partir et dirent au chamane de venir dans leur village pour danser chez eux.

Au beau temps, *Karumayga* et sa fille qui dansait très bien partirent avec une pirogue et un passeur que les caïmans leur envoyèrent. La grande pirogue et le piroguier se transformèrent en grand caïman et les emmenèrent au fond de la mer. Mais ces caïmans emmenèrent le chamane et sa fille à bon port car il connaissait la réputation de celui-ci.

Karumayga et sa fille restèrent 3 jours dans le village au fond de l'eau. Ils dansèrent et burent, le chamane apprit beaucoup des caïmans qui ont beaucoup de pouvoir. Ils donnèrent une pirogue magique à *Karumayga*.

Au troisième jour, le chamane et sa fille rentrèrent au village. Son frère lui demanda d'où il venait avec ce petit caïman car il ne voyait pas la pirogue magique mais un petit gibier...

Un autre jour la tribu *Tukukene*⁴ envoya un message au chamane lui demandant de préparer du *cachiri* pour faire la grande danse. Cette tribu habite de l'autre côté du monde dans un endroit où aucun autre humain ne vit. Ils ont une forme différente, n'ont pas de peau et sont visqueux. Ils ont d'autres coutumes, ils ne mangent que de la viande crue et aiment bien manger des hommes. Ils sont très voraces.

Un jour avant d'arriver, les *Tukukene* avertirent qu'ils seraient là le lendemain vers les 3 heures de l'après-midi. Le chamane prépara beaucoup de bières de manioc puis dit à son frère :

- « Cette tribu nous voit comme des petits cochons appétissants, part donc avec la famille et laisse moi accueillir ces gens avec ma fille *Tomauka* »

Le frère partit donc.

A 3 heures le lendemain *Karumayga* vit arriver une très grande pirogue pleine de personnes des deux sexes. Depuis une heure déjà il les voyait arriver de loin. Arrivé au dégrade, le chamane remarqua sur la grande pirogue des cages en fer renfermant plein d'hommes, de femmes et d'enfants pour la nourriture.

Le chamane avec son *asuri*⁵ alla rencontrer le chef des *Tukukene* :

- « Ma fille, va offrir du *cachiri* à nos invités »

³ Flûte en bambou

⁴ ce qui signifie en palikur mangeur de viande crue

⁵ Bâton de commandement

Puis sa fille alla visiter le grand bateau mais *Karumayga* défendit aux *Tukukene* de toucher à sa fille !

Tomauka vit deux petits enfants sur le bateau qui appelaient leur mère, elle demanda au capitaine du bateau d'acheter ces deux enfants. Mais le capitaine dit :

- « Ce sont des petits cochons et pas des enfants, ils sont notre nourriture pour le retour car le voyage est long ! »

Le soir tout le monde dansa et bu et les *Tukukene* n'ayant ni anus ni pénis excrèrent tout par la bouche. Pendant trois nuits et trois jours, ils dansèrent sans s'arrêter, sans dormir.

Tomauka dit à son père ce qu'elle avait vu sur le bateau et lui annonça qu'elle voulait adopter les deux enfants. Le père alla discuter avec le capitaine *Tukukene* mais celui-ci refusa arguant toujours que c'était de la nourriture. Le chamane dit :

- « Mais vous avez déjà plein de gibiers, vous pouvez bien nous vendre ces deux petites filles ! » Enfin le capitaine accepta car il devait partir avant 3 heures de l'après-midi.

Le chamane dit :

- « Vous êtes trop fatigués, un de mes hommes va vous conduire jusqu'à chez vous. Ainsi vous pourrez vous reposer »

Karumayga envoya l'oiseau *Pahutu*⁶ déguisé en homme pour accompagner les *Tukukene* car celui-ci peut voler une semaine sans se reposer.

Les invités partis, le chamane dit :

- « C'est vraiment une tribu très méchante car ils mangent tout le monde ! Je vais tous les tuer »

Pendant trois jours tous les *Tukukene* dormaient en se laissant guider par *Pahutu*. Quand la pirogue arriva dans un grand delta, le chamane envoya beaucoup de *wanese*, des poissons très voraces comme les piranhas. Les *Tukukene* se rendirent compte du piège et tentèrent d'attraper leur piroguier mais *Pahutu* s'envola en renversant la pirogue et les *wanese* mangèrent tous les *Tukukene*.

Le lieu de la maison de *Karumayga* existe toujours et on peut y voir les traces des piliers sur l'île *Karumayga* sur la crique *Rokawa*.

Recueilli auprès d'Ignacio Felicio le 21 et le 22 mai 2002 au village Kamuyene, adapté du franco-créole.

⁶ Pluvier à collier, *Charadrius collaris*